

LETTRES

REVUE

DE L'ÉCRITURE

PAR M. CH. LAHURE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

PAR M. CH. LAHURE



A TECHNIQUE

PAR M. CH. LAHURE

LETTRES
SPIRITUELLES
DE FÉNELON

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PAR

M. SILVESTRE DE SACY

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

TOME PREMIER



PARIS

J. TECHENER, LIBRAIRE

PLACE DU LOUVRE, 20

M DCCC LVI

1856



PRÉFACE.

Les *Lettres spirituelles* de Fénelon devaient naturellement entrer dans une collection où l'on se propose de réunir le petit nombre des ouvrages de dévotion qui ne plaisent pas moins aux gens de goût qu'aux personnes pieuses. Aussi se sont-elles présentées, pour ainsi dire, d'elles-mêmes à ma pensée, lorsque j'ai voulu donner une suite aux

deux réimpressions que le public a bien voulu accueillir avec quelque faveur. Leur place était marquée à côté de l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite par le garde des sceaux Michel de Marillac, et du chef-d'œuvre de saint François de Sales, l'*Introduction à la vie dévote*.

La littérature religieuse n'a point en France de nom qui lui soit plus cher que celui de Fénelon, et des ouvrages de Fénelon aucun ne nous le fait mieux connaître que les *Lettres spirituelles*. Dans le *Télémaque*, c'est le politique qui domine et le poëte. Ceux qui ont cru voir tout Fénelon dans le *Télémaque* se sont étrangement trompés. L'écrivain même est loin d'y être tout entier. Je préfère, je l'avoue, le style simple, clair, touchant des *Lettres spi-*

rituelles à toutes les grâces un peu trop artificielles du *Télémaque*, et l'imagination qui brille dans ce dernier ouvrage ne vaut pas pour moi un seul de ces élans du cœur qui dictent à Fénelon tant d'expressions vives et tendres, lorsqu'il écrit avec la sainte familiarité d'un directeur. Dans les *Dialogues sur l'éloquence* et dans la fameuse *Lettre à l'Académie française* on admire justement l'art avec lequel Fénelon ramène les théories de Platon et d'Aristote à des règles d'usage et de pratique. Dans la polémique *du pur amour*, le dialecticien étonne et confond par sa profondeur et sa subtilité, par l'inépuisable fécondité de ses ressources. Vaincu par Bossuet, il se relève et terrasse presque son vainqueur. Le petit traité de *l'Éducation des filles* est une des

merveilles du talent de Fénelon. L'utopie même y a un air de bon sens et de simplicité qui entraîne. Ce n'est qu'à la pratique qu'on peut reconnaître combien l'imagination y tient de place. La correspondance de Fénelon avec le duc de Bourgogne, et ses lettres aux ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, se rapprochent davantage des *Lettres spirituelles*, et se confondraient presque avec elles, si le conseiller de gouvernement, le futur ministre de l'héritier du trône, ne s'y montraient à côté du directeur, et peut-être aussi trop souvent l'évêque disgracié, le chef de cette opposition vertueuse, mais un peu chimérique, sourdement réunie contre le règne en déclin de Louis XIV. Tous ces ouvrages entrent, pour ainsi parler, dans la composition du génie

de Fénelon, et nous représentent quelque côté de son miraculeux esprit. Mais Fénelon était prêtre et chrétien avant tout. La piété en lui, c'était l'homme même. Son talent éclate dans tous ses ouvrages. Son âme ne se révèle que dans les *Lettres spirituelles*. C'est là qu'il faut la prendre sur le fait.

Que d'idées fausses ne s'est-on pas formées sur le caractère et sur l'esprit de Fénelon ! quelle réputation a été plus sujette que la sienne aux bizarres vicissitudes des jugements humains ! C'est le *Télémaque*, il faut le dire, qui a dérouté pendant si longtemps l'opinion sur le compte du grand et du saint évêque. Ainsi Fénelon a-t-il été puni peut-être d'avoir trop sacrifié aux grâces de son imagination, aux hardiesses

de son esprit, à ce fond d'humeur qui ne lui laissait voir dans Louis XIV que le despote vieilli, humilié et vaincu ! Tout le xviii^e siècle n'a voulu juger Fénelon que sur le *Télémaque* ! Adopté avec enthousiasme par les ennemis du grand roi, le *Télémaque* a passé d'un bout de l'Europe à l'autre pour le dernier mot du précepteur du duc de Bourgogne, pour le testament moral et politique de l'archevêque de Cambrai. On aurait bien surpris pourtant les contemporains de la première moitié de la vie de Fénelon si on leur avait dit que le jour n'était pas loin où l'auteur des *Maximes des saints*, l'oracle élégant et spirituel des cercles mystiques les plus raffinés, serait célébré par une école de philosophes comme le précurseur d'une ère de libre pensée,

comme une espèce d'Homère ou de Platon égaré sur un siège épiscopal ! Ce qui frappait dans l'abbé de Fénelon les hommes de ce premier temps, c'était le feu de son esprit, la politesse exquise de ses manières, la grâce insinuante de son langage, et cette piété tendre et subtile plutôt que simple et grave, cause de séduction et d'entraînement pour les uns, de surprise et de défiance vague pour les autres. Ces derniers formaient le plus grand nombre. Ami particulier des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, directeur des saints de Versailles, Fénelon représentait le petit nombre des élus. Sa piété, comme son goût en littérature, le séparait de la foule ; il rompait, sans le vouloir, la grande et sévère unité du siècle. Lorsque Louis XIV appelait Fénelon *le bel*

esprit le plus chimérique de son royaume, ce jugement, sous une forme trop chagrine, n'était, au fond, que le jugement des plus mûrs et des plus expérimentés. On en retrouve quelque chose dans les froids éloges de Boileau à l'apparition du *Télémaque*. La popularité n'est venue que tard à Fénelon, lorsque la France, lassée de quarante ans d'admiration, passait pour Louis XIV au dénigrement et à l'opposition; et cette popularité, comme il arrive trop souvent, Fénelon l'achetait bien cher par les fausses couleurs dont elle le peignait en l'exaltant. Combien Fénelon n'a-t-il pas reçu d'éloges qu'il aurait repoussés avec horreur et dont sa sainte mémoire a dû être troublée jusqu'à dans la paix du tombeau!

Il est vrai qu'au commencement de

ce siècle cette réputation même et ces faux éloges n'ont pas peu servi à la réaction chrétienne. Les défenseurs encore timides de la foi en appelaient au souvenir vénéré de Fénelon des insultes et des moqueries de l'impiété. Ce que le nom de Henri IV fut alors pour la monarchie, le nom de Fénelon le fut pour la religion. En défigurant le prince et l'évêque, en faisant du premier un roi presque démocrate, et du second un saint presque philosophe, on ramenait doucement les esprits au respect de la monarchie et de la foi : on abritait le trône et l'autel sous un mensonge historique qu'il ne faut pas juger trop sévèrement ; tout le monde l'acceptait de si bonne grâce ! De celui-là, du moins le génie de Henri IV et le cœur de Fénelon n'avaient pas à se plaindre. Henri IV

l'auroit pardonné à ses petits-fils et Fénelon aux héritiers de son saint caractère.

Plus récemment nous avons vu la chance tourner encore, et la critique moderne prodiguer ses rigueurs à la vieille popularité de Fénelon. L'auteur des *Maximes des saints* et du *Télémaque* a eu tout à la fois sur les bras les admirateurs exclusifs de l'orthodoxie de Bossuet, et cette école de philosophes et de libéraux désenchantés qui croient faire preuve de la force de leur esprit en secouant la tête d'un air de méfiance à toute inspiration noble et généreuse. Fénelon les rebute par le côté même qui séduisait nos pères. Il est trop libéral pour eux et trop ami de l'humanité. Ils le rangeraient presque parmi les révolutionnaires.

Fénelon n'a pas été plus heureux dans sa popularité ecclésiastique. Il ne la conserve tout entière que dans l'école de Saint-Sulpice, qui s'honore avec raison d'avoir produit un si pieux évêque, un si beau génie, et où ses vertus tendres et douces, sa doctrine ultramontaine, mais mitigée, continuent d'avoir des disciples et des imitateurs. En publiant cette nouvelle édition des *Lettres spirituelles*, sous un format qui peut les répandre dans plus de mains et les faire lire à plus de personnes, ne serai-je pas heureux de contribuer pour une part, si petite qu'elle soit, à fixer ce jugement équitable et vrai que Fénelon attend encore de la postérité?

Quand on ne chercherait dans ces lettres que le charme particulier au

style de Fénelon, cette grâce, cette douceur, cette simplicité de l'expression qui n'est pas le cri naïf du génie, mais la perfection même du bon goût et l'élégance souveraine, je ne me hasarde pas en disant que leur lecture a de quoi dépasser l'attente des plus délicats. Moralement et littérairement, Fénelon s'y fait petit, si je puis me servir de cette expression, pour se conformer le premier à sa doctrine, qui n'est d'un bout à l'autre que l'éloge de la petitesse chrétienne et de l'enfance évangélique : haute et sublime petitesse, aussi difficile à atteindre en fait de goût et de littérature qu'en fait de vertu et de piété ! Jamais homme n'a eu plus d'esprit que Fénelon, et jamais homme ne s'est plus servi de ce qu'il en avait, pour éviter de le

montrer, pour cacher la profondeur, la finesse, la subtilité même de la pensée sous des formes naturelles et aisées. A l'imitation de Socrate, Fénelon, dans ces lettres, choisit ses comparaisons dans la vie la plus simple et la plus ordinaire. Il n'a de préférence que pour les images tendres, empruntées à ce premier âge, où tout est innocence et pureté. Si l'on voulait absolument lui trouver de l'affectation, c'est là peut-être qu'une critique impitoyable devrait en chercher la trace. Mais l'art, j'allais dire la recherche des choses aimables et gracieuses. Son style est comme tout empreint d'amour et de candeur : quels que soient ceux auxquels s'adressent ses lettres, hommes du monde ou du cloître, militaires ou savants, femmes de la cour ou sim-

ples religieuses , pécheurs convertis après une vie d'agitation et de désordre , jeunes gens en garde contre la corruption du siècle , c'est toujours à l'abandon , à la simplicité de l'enfance qu'il les rappelle ! Son langage a ce mélange de tendresse et de sévérité qui semble ne se trouver que dans les réprimandes d'une mère. Il attendrit par des images pleines de douceur ceux qu'il veut instruire ou corriger. Il les flatte en les affligeant. On dirait une nourrice dont la main essuie les larmes qu'elle a fait couler, et qui a besoin de se consoler elle-même en berçant par ses caresses celui qu'elle vient de faire pleurer. O sainte et bienheureuse enfance ! Age d'obéissance et de candeur ! Avec quel art Fénelon en réveille le souvenir dans des

cœurs déchirés par les passions ou flétris par la dure expériences du monde ! Comme il endort , sous la garde de Dieu, l'âme inquiète et troublée ! De quelle main délicate et prévoyante il porte le baume céleste dans les plaies vives que sa rigueur salutaire vient de faire saigner ! Avec quelle sagacité, le flambeau de la charité à la main , il poursuit l'amour-propre jusque dans les retraites obscures et profondes où cet amour se cache sous le masque de la vertu, de la piété, de l'abnégation de soi ! La philosophie, il faut bien l'avouer, ne pénètre pas jusque-là : les dehors l'arrêtent et la contentent ; ou, si elle y pénètre quelquefois , c'est pour faire horreur à l'homme de lui-même, et le laisser sans espoir et sans consolation ! Les

maximes de La Rochefoucauld sont, sous ce rapport, le dernier effort de la philosophie et le découragement suprême de l'homme, mis face à face avec sa propre image. Fénelon possède le secret d'un autre amour, qui seul peut disputer la place à l'amour-propre, et le chasser plus ou moins du cœur sans y laisser un vide affreux. Fénelon n'anéantit l'homme que pour le remettre, soumis et brisé, entre les mains paternelles du Dieu bon par essence !

Je voulais parler du style de Fénelon dans les *Lettres spirituelles*. Le fond m'a entraîné et m'a fait oublier la forme. Qu'il me suffise d'ajouter que cette profonde analyse du cœur ne coûte pas un effort, pas une minute de fatigue au lecteur, qui veut suivre et

comprendre Fénelon. L'eau vive n'est pas plus limpide et plus claire que le style de Fénelon. Le lait n'est pas plus pur et plus doux.

Quant à la doctrine de ces lettres, elle est la même pour tous ; plus ou moins profonde sans doute , selon qu'elle s'adresse à des âmes plus ou moins avancées, mais uniforme pourtant et invariable : elle n'a pas cette sainte flexibilité qui , dans l'*Introduction à la vie dévote* , par exemple , embrasse tous les états, s'adapte à toutes les dispositions de l'âme, et change en quelque sorte de couleur, selon les reflets du jour auquel on l'expose. Il y a du système, je ne pense pas qu'on me fasse un crime de le dire, dans les *Lettres spirituelles* de Fénelon, comme il y en avait dans sa piété. Fénelon me-

sure toutes les âmes sur la sienne. Ce n'est pas l'homme des scrupules, des sévérités indiscrètes, des pénitences extraordinaires. Il ne demande pas beaucoup d'action, beaucoup d'effort. Au contraire, il craint l'effort et l'action comme ayant encore quelque chose de trop personnel, comme un reste d'aliment pour l'amour-propre. Laisant les gens dans la condition et dans la fortune où il les trouve, courtisans s'ils sont courtisans, militaires s'ils sont militaires, il n'exige d'eux, pour le dehors, que des exercices de religion simples et ordinaires, de courtes lectures, un extérieur décent et réglé : point d'éclat, point d'affectation. Une probité solide et une piété modeste, voilà le fond sur lequel il veut bâtir. Rien de plus simple et de

plus commun au premier abord. Mais que s'agit-il d'édifier sur cette base d'apparence si humble ? Je ne dis pas un entier détachement de soi-même, ce ne serait pas assez ; Fénelon va plus loin : un anéantissement complet de l'homme ! C'est ce qu'il exprime par ce mot énergique, *la désappropriation*. Voilà le but auquel il pousse les âmes sans se lasser jamais, sans les amuser sur le chemin, sans leur permettre un instant de détourner les yeux sur les fleurs ou sur les épines que leurs pieds foulent en marchant. N'être rien pour que Dieu soit tout en nous, tel est son premier et son dernier mot, la leçon des commençants comme celle qu'il réserve aux plus avancés. « Soyez un vrai rien en tout et partout, dit-il » dans la lettre CLXV ; mais il ne faut

« rien ajouter à ce pur rien. C'est sur
« le rien qu'il n'y a aucune prise. Il ne
« peut rien perdre. Le vrai rien ne ré-
« siste jamais, et il n'a point *un moi*
« dont il s'occupe. Soyez donc rien,
« et rien au delà; et vous serez tout
« sans songer à l'être. » Pesez chacune
de ces expressions; il n'y en a pas une
qui ne cache un sens profond et ab-
solu. Ce n'est pas l'assujettissement,
c'est la destruction de la volonté.

Y a-t-il là de l'exagération? Il ne
m'appartient pas de le décider. J'avoue
que l'énergie de ces expressions sou-
lève en moi une répugnance involon-
taire. Je me révolte instinctivement
contre cet anéantissement moral, et
je m'en défie. Mais quand il y aurait
un peu d'exagération systématique
dans le fond même de la doctrine

de Fénelon , fions-nous à la nature humaine pour en rabattre tout ce qui dépasse nos forces de trop loin. Nous aurons encore beaucoup gagné si le système de la destruction et du rien nous conduit à ne vouloir pas être tout , s'il nous laisse avec une résignation suffisante à la volonté de Dieu et un égoïsme tolérable. Le dirai-je ? Il est facile de combattre l'égoïsme grossier du monde. On en rougit , on se le reproche à soi-même. C'est un vice manifeste , ou la source de ces vices qui frappent la vue et que personne ne songe à justifier. Il y a un égoïsme plus raffiné et plus difficile à saisir. Je puis bien le dire après Fénelon , c'est l'égoïsme de la piété et de la vertu. Les cœurs les plus pieux ont leurs maladies cachées, leurs plaies

secrètes dont cet égoïsme subtil est la cause mystérieuse. Ils s'aiment en croyant aimer Dieu. De là une vie intérieure pleine d'inégalités et de souffrances, un secret mécontentement de soi, une humeur inquiète et difficile, je ne sais quoi de nerveux et d'irritable, qui décèle l'homme sous l'apparence du saint. Tout un monde nouveau de passions spirituelles se glisse dans le cœur et y remplace dangereusement les passions du monde sensible. Jamais médecin n'a été plus habile que Fénelon à reconnaître le symptôme de ces maladies morales, à en découvrir et à en combattre la cause. Le remède qu'il y apporte, c'est le pur amour qui détruit tout l'homme et arrache jusqu'aux dernières racines de la volonté propre. Lutte terrible,

combat à mort ! On en pourra juger par les admirables lettres de Fénelon à la comtesse de Grammont et à Mme de Montberon, la plus aimée, ce semble, de ses pénitentes. Quel est le roman, si l'on veut bien me permettre cette comparaison trop littéraire, qui ait sondé le cœur humain jusqu'à cette profondeur ?

Mais il n'est pas nécessaire, pour goûter ces lettres, d'en peser avec tant de scrupule le sens et les termes. L'écorce même en est douce et salutaire. C'est un parfum qu'il faut respirer, sans attendre qu'il enivre. Pris avec cette modération, quelle paix n'apporte-t-il pas dans l'âme ; quelle règle, quel ordre ne remet-il pas dans les affections ! qu'il est consolant de s'abandonner à la Providence comme à une tendre

mère qui n'exige de ses enfants qu'une soumission simple et naïve, se chargeant elle-même de les conduire par la main, pourvu qu'ils ne quittent pas volontairement cette main protectrice ! Nous parviendrons, si nous le pouvons, à ces sublimes montagnes du pur amour, que Fénelon nous montre de loin. Faisons route avec lui le long des torrents et sur les cailloux de la vallée ; il nous évitera bien des écueils ; et où trouver un guide plus sûr, de meilleur conseil et de plus aimable compagnie ? Le monde était plein de directeurs du temps de Fénelon : c'était un état, et presque un office public. Les mauvais directeurs ont fourni beaucoup de traits à la satire et à la comédie. Des bons directeurs, que reste-t-il ? un très-petit nombre de li-

vres excellents, à la tête desquels personne ne refusera de placer les *Lettres spirituelles* de Fénelon. Homme de naissance et du monde, grand écrivain, grand évêque, l'honneur des lettres et de la religion, Fénelon n'eût-il pas été notre directeur de préférence? Il peut l'être encore, grâce à l'immortalité de ces lettres, il le sera à jamais de quiconque gardera au fond du cœur une étincelle de foi et de charité!

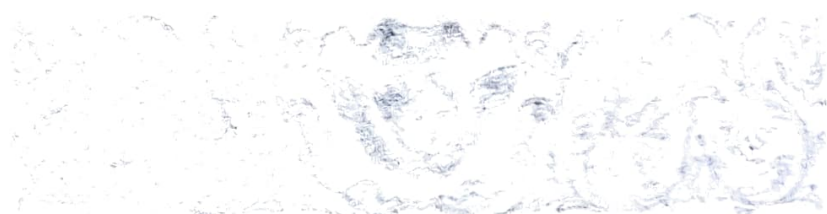
Je réimprime ces lettres simplement, sur le texte de l'édition de Versailles, la meilleure et la plus complète édition des œuvres de Fénelon. On n'y a rien ajouté que de courtes notes, et un supplément composé de deux lettres au duc de Bourgogne et de la correspondance de Fénelon avec

le marquis de Seignelai mourant. Ce sont encore de vraies lettres spirituelles, sans aucun mélange de politique ou d'affaires. Quant à la correction du texte, tout ce qu'un éditeur peut y mettre de soin, je l'y ai mis.

S. DE SACY.

LETTRES SPIRITUELLES

DE FÉNELON

[illegible]

24

NOTES

RESEARCH REPORT

1952年11月10日 星期四 第 100 号

A. C. Anderson, Jr., Chairman

le m'écrit. Que puisse faire pour moi.

Vertrag über die Errichtung des Europäischen Gerichtshofs



LETTRES SPIRITUELLES

DE

FÉNELON.




I.

A L'ÉLECTEUR DE COLOGNE ¹.

AVIS A CE PRINCE SUR LA MANIÈRE DONT IL DOIT
SE PRÉPARER A L'ÉPISCOPAT.

A Cambrai, 30 décembre 1704.

 'EST avec la plus vive reconnaissance que j'ai reçu la dernière lettre que votre Altesse Électorale m'a fait l'honneur de m'écrire. Que puis-je faire pour mé-

¹ Joseph-Clément de Bavière, fils de Ferdi-

riter tant de bontés, sinon vous obéir, en vous parlant avec toute la liberté et toute la simplicité que vous exigez de moi?

Le pape agit en vicaire de Jésus-Christ, qui porte dans son cœur la sollicitude de toutes les églises. Il voit les maux déplorables que plusieurs vastes diocèses souffrent; des troupeaux innombrables y sont errants, et y périssent tous les jours, faute du vrai pasteur; les petits demandent du pain, il n'y a personne pour le leur rompre. Si chacun de ces grands diocèses, qui auroit sans doute besoin d'être partagé en plusieurs, avoit au moins un bon évêque, cet évêque dépenseroit peu à son église, et travailleroit beaucoup pour

nand Wolfgang, duc de Bavière, et de Henriette-Adélaïde de Savoie, né le 5 décembre 1671, fut élu archevêque-électeur de Cologne le 10 juillet 1688, et mourut à Bonn le 12 novembre 1723.

elle ; il porteroit le poids et la chaleur du jour ; il défricheroit le champ du Seigneur de ses propres mains , à la sueur de son visage ; il arracheroit les ronces et les épines qui étouffent le grain ; il déracineroit les scandales et les abus ; il disciplineroit le clergé ; il instruiroit les peuples par sa parole et par son exemple ; il se feroit tout à tous , pour les gagner tous à Jésus-Christ. Vous occupez vous seul , monseigneur , la place de plusieurs excellents évêques , sans l'être. Faut-il s'étonner qu'un saint pape , qui est fort éclairé , gémissse pour ces grands troupeaux presque abandonnés ?

Mais , d'un autre côté , rien n'est si terrible que de devenir évêque sans entrer dans toutes les vertus épiscopales ; alors le caractère deviendrait comme un sceau de réprobation. Vous avez la conscience trop délicate pour

ne craindre pas ce malheur. Plus les diocèses que vous devez conduire sont grands et remplis de besoins extrêmes, plus il faut un courage apostolique pour y pouvoir travailler avec fruit. Si vous voulez enfin être évêque, monseigneur, au nom de Dieu, gardez-vous bien de l'être à demi. Il faut être l'homme de Dieu, et le dispensateur des mystères de Jésus-Christ ; il faut qu'on trouve toujours sur vos lèvres la science du salut ; il faut que chacun n'ait qu'à vous voir pour savoir comment il faut faire pour servir Dieu ; il faut que vous soyez une loi vivante qui porte la religion dans tous les cœurs ; il faut mourir sans cesse à vous-même, pour porter les autres à entrer dans cette pratique de mort qui est le fond du christianisme. Il faut être doux et humble de cœur, ferme sans hauteur et condescendant sans mollesse, pauvre et vil à vos pro-

pres yeux, au milieu de la grandeur inséparable de votre naissance ; il ne faut donner à cette grandeur que ce que vous ne pourrez pas lui refuser. Il faut être patient, appliqué, égal, plein de défiance de vos propres lumières, prêt à leur préférer celles d'autrui quand elles seront meilleures, en garde contre la flatterie qui empoisonne les grands, amateur des conseils sincères, attentif à chercher le vrai mérite et à le prévenir ; enfin il faut porter la croix dans les contradictions, et aller au ministère comme au martyre : *sed nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorum quam me*¹. Pour entrer ainsi dans l'épiscopat, il faut que ce soit un grand amour de Jésus-Christ qui vous presse ; il faut que Jésus-Christ vous dise comme à saint Pierre² : *M'aimez-*

¹ Act. xx. 24. — ² Joan. xxi. 15, 17.

vous ? Il faut que vous lui répondiez , non des lèvres , mais du cœur : *Eh ! ne le savez-vous pas , Seigneur , que je vous aime ?* Alors vous mériterez qu'il vous dise : *Paissez mes brebis*. Oh ! qu'il faut d'amour pour ne se décourager jamais , et pour souffrir toutes les croix de cet état ! Il est commode aux pasteurs qui ne connoissent le troupeau que pour en prendre la laine et le lait ; mais il est terrible à ceux qui se dévouent au salut des âmes.

Il faut donc , monseigneur , que votre préparation soit proportionnée à la grandeur de l'ouvrage dont vous serez chargé. Une montagne de difficultés vous pend sur la tête : à Dieu ne plaise que je veuille vous décourager ! Mais il faut dire , *A , a , a , Domine , nescio loqui*¹ , pour mériter d'être l'envoyé de

¹ Jerem. I. 6.

Dieu ; il faut désespérer de soi , pour pouvoir bien espérer en lui. Vous êtes naturellement bon , juste , sincère , compatissant et généreux ; vous êtes même sensible à la religion , et elle a jeté de profondes racines dans votre cœur : mais votre naissance vous a accoutumé à la grandeur mondaine , et vous êtes environné d'obstacles pour la simplicité apostolique. La plupart des grands princes ne se rabaissent jamais assez , pour devenir les serviteurs en Jésus-Christ des peuples sur lesquels ils ont l'autorité ; il faut pourtant qu'ils se dévouent à les servir , s'ils veulent être leurs pasteurs : *nos autem servos vestros per Jesum* ¹.

Il n'y a que la seule oraison qui puisse former un véritable évêque parmi tant de difficultés. Accoutumez-vous , monseigneur , à chercher Dieu au dedans

¹ II Cor. iv. 5.

de vous ; c'est là que vous trouverez son royaume : *regnum Dei intra vos est*¹. On le cherche bien loin de soi par beaucoup de raisonnements ; on veut trop goûter le plaisir de la vertu, et flatter son imagination, sans songer à soumettre sa raison aux vues de la foi, et sa volonté à celle de Dieu. Il faut lui parler avec confiance de vos foiblesses et de vos besoins ; vous ne sauriez jamais le faire avec trop de simplicité. L'oraison n'est qu'amour : l'amour dit tout à Dieu, car on n'a à parler au bien-aimé que pour lui dire qu'on l'aime et qu'on veut l'aimer : *non nisi amando colitur*, dit saint Augustin². Il faut non-seulement lui parler, mais encore l'écouter. Que ne dira-t-il point, si on l'écoute ? Il suggérera toute vérité. Mais on s'écoute trop soi-même

¹ Luc. xvii. 21. — ² Ep. cxl, ad Honorat, n. 45 ; t. II, p. 438.

pour pouvoir l'écouter ; il faudroit se faire taire pour écouter Dieu : *audiam quid loquatur in me Dominus* ¹. On connaît assez le silence de la bouche , mais on ne comprend point celui du cœur. L'oraison bien faite , quoique courte , se répandroit peu à peu sur toutes les actions de la journée ; elle donneroit une présence intime de Dieu , qui renouvelleroit les forces en chaque occasion ; elle régleroit le dehors et le dedans ; on n'agirot que par l'esprit de grâce ; on ne suivroit ni les promptitudes du tempérament , ni les empressements , ni les dépits de l'amour-propre ; on ne seroit ni hautain ni dur dans sa fermeté , ni mou ni foible dans ses complaisances ; on éviteroit tout excès , toute indiscretion , toute affectation , toute singularité : on feroit à peu près

¹ Ps. LXXXIV. 9.

les mêmes choses qu'on fait ; mais on les feroit beaucoup mieux , avec la consolation de les faire pour Dieu et sans recherche de son propre goût.

Il me semble , monseigneur , que vous pourriez lire les épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite , le Pastoral de saint Grégoire , les livres du Sacerdote de saint Chrysostome , quelques épîtres et quelques sermons de saint Augustin , les livres de la Considération de saint Bernard , et quelques lettres aux évêques , la vie de saint Charles , les ouvrages et la vie de saint François de Sales. Vous savez , monseigneur , que , pour lire avec fruit , il faut plus songer à se nourrir qu'à contenter sa curiosité ; il vaut mieux lire peu , afin qu'on ait le temps de peser , de goûter , d'aimer et de s'appliquer chaque vérité : on doit tâcher de tourner une lecture méditée en une espèce d'oraison. Vous pourriez

ajouter à ces lectures de pure piété, celle du concile de Trente et du Catéchisme romain, qui est une espèce de théologie abrégée. L'Histoire de l'Eglise, bien écrite en françois par M. l'abbé Fleury, est utile et agréable.

Enfin l'homme de Dieu, qui doit être prêt à toute bonne œuvre, a besoin de se nourrir fréquemment du pain descendu du ciel pour donner la vie au monde; il faut donc se mettre en état par un détachement sans réserve de recevoir un si grand don. Un confesseur qui a la lumière et l'expérience des choses de Dieu doit en régler les temps; il doit avoir égard tout ensemble à la perfection d'une âme et à son besoin. Il ne doit pas accorder aussi souvent la communion aux commençants qu'aux parfaits. Mais quand une âme est docile à la grâce, qu'elle ne veut tenir à rien qui l'arrête dans sa voie, et

qu'elle ne cherche qu'à se soutenir avec fidélité, il ne faut pas seulement avoir égard aux vertus qu'elle pratique, mais il faut accorder aussi la communion au désir qu'elle a de vaincre ses défauts.

Pour ce genre de vie, il faut, monseigneur, réserver certaines heures de retraite, autant que les bienséances, les grandes occupations de votre état, et le besoin de délasser votre esprit, vous le permettront. Vous pouvez, en cet état, faire une épreuve sérieuse de vous-même, et vous accoutumer peu à peu à la vie épiscopale : car rien ne peut mieux vous y préparer que de la commencer par avance. Jésus-Christ nous a dit : *A chaque jour suffit son mal ; le jour de demain aura assez soin de lui-même*¹. Il me semble, monseigneur, que vous pourriez ne songer mainte-

¹ Math. vi. 34.

nant qu'à vous préparer, et qu'à profiter de la nouvelle dispense pour faire cette épreuve. Si, dans huit ou dix mois, vous croyez n'avoir pas encore assez vidé votre cœur de tout ce qui est séculier, et n'être pas encore assez dans l'esprit apostolique qui convient à l'épiscopat, vous pourrez alors représenter encore au pape votre besoin. Il est bon, il sera sensible à votre droiture et à votre respect pour le caractère; il aura égard à votre demande, je n'en saurois douter. Vous pourriez même recourir à lui, non-seulement comme au dispensateur suprême, mais encore comme à un père tendre et compatissant que vous consulteriez : sa décision seroit alors votre règle de conduite pour la plus grande démarche de votre vie. Ainsi il n'y a qu'à vous bien préparer dès aujourd'hui, comme si vous deviez vous faire sacrer dans un mois, et qu'à

différer néanmoins votre consécration autant qu'il le faudra pour la sainteté du ministère, pour votre salut, et pour celui des peuples de vos églises.

Je serai le reste de mes jours, avec le zèle le plus sincère, l'attachement le plus fidèle, et le plus grand respect, etc.



II.

AU MÊME.

AVIS SUR LE CHOIX D'UN NOUVEAU CONFESSEUR,
ET SUR LA PRÉPARATION A SON SACRE.

A Cambrai, 15 juillet 1709.

J'ai un vrai déplaisir de ce qui est arrivé, et que votre Altesse Électorale a bien voulu me faire l'honneur de m'apprendre. Puisque les préventions de votre confesseur vous ôtaient la con-

fiance nécessaire, il faut être bien aise qu'il ne soit plus auprès de vous ; mais il est capital que votre Altesse Électorale ne précipite rien pour le choix d'un autre homme qui puisse remplir sa place avec fruit. Il vous faut, monseigneur, un homme de Dieu, séparé de toute intrigue et de toute affaire mondaine, qui soit doux et ferme pour éviter le relâchement et la rigueur, qui soit instruit des règles de l'Église, et qui puisse vous les proposer par rapport aux besoins de vos grands diocèses. Je ne manquerai pas de prier Dieu, afin qu'il vous inspire un choix selon son cœur. Il me paroît que vous n'avez qu'à laisser aller celui qui a disparu. Vous avez bien voulu le renvoyer avec tous les secours et toutes les marques de bonté qu'il pouvoit attendre de votre Altesse Électorale : il n'a voulu ni s'en servir, ni se retirer régulièrement. Il ne vous reste,

si je ne me trompe, qu'à vouloir bien ignorer ce qu'il est devenu, puisqu'il n'a pas voulu que vous le sussiez.

Permettez-moi, monseigneur, de distinguer mon ministère d'avec les conseils que vous pouvez me faire l'honneur de me demander sur votre ordination. Pour ce qui est d'un conseil, je ne pourrois prendre la liberté de vous le donner qu'après avoir examiné en détail avec votre Altesse Électorale ce qu'elle voudroit bien me confier de ses dispositions présentes, et des mesures qu'elle a prises pour l'état qu'elle doit embrasser. C'est ce que je ne connois point assez depuis quelque temps. Je crois seulement qu'elle ne doit pas perdre un seul moment du temps que le pape lui a accordé, pour se dévouer entièrement à l'Église, et pour ne regarder plus, sous aucun prétexte, derrière elle dans ce chemin. Ainsi je persiste à lui

dire les mêmes choses qui étoient contenues dans mon grand mémoire. Si elle est dans les dispositions et dans la pratique actuelle que la consécration demande, j'ose lui dire qu'elle ne sauroit mieux faire que d'exécuter avec foi et humilité le sacrifice absolu de sa personne à l'Eglise dans un si pressant besoin. Pour mon ministère, si votre Altesse Électorale me le demande, je n'ai garde de lui refuser ce que je ne refuserois à aucun particulier qui se présenteroit à moi selon les règles. Je regarde comme une marque d'une bonté infinie, et comme un très-grand honneur dont je suis indigne, le choix que vous daignez faire de ma personne pour cette fonction. Dieu sait avec quel zèle je prierai en vous imposant les mains, si vous voulez que je vous les impose. En ce cas, monseigneur, je vous épargnerai jusqu'au moindre pas, car au

moindre ordre je me rendrai auprès de vous , quand et où il vous plaira. Que si vous vouliez absolument venir ici , je vous supplerois très-humblement d'avoir la bonté de me le faire savoir un peu de temps avant votre arrivée , de peur que je ne me trouvasse absent, et afin que je sois prêt pour une telle cérémonie. Mais oserai-je prendre la liberté de vous représenter que la chose feroit encore plus d'éclat , si vous veniez recevoir ici l'ordination , que si j'allois vous ordonner à Lille ou aux environs ? J'espère que Dieu, que vous consulterez uniquement sur cette affaire, si capitale pour votre salut et pour le bien de tant de grandes églises, ne permettra pas que vous fassiez rien ni trop tôt ni trop tard. Je serai toute ma vie avec le zèle le plus sincère, et le plus respectueux dévouement , etc.





III.

A M. COLBERT¹,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

SUR LE LUXE DES BATIMENTS.

A Versailles, 8 avril 1692.

J'apprends, monseigneur, que M. Mansard² vous a donné de grands dessins de

¹ Jacques-Nicolas Colbert, second fils du grand Colbert, né à Paris en 1654, mourut en 1707. Nommé coadjuteur de Rouen en 1680, il devint archevêque titulaire en 1691, après la mort de son prédécesseur, François de Rouxel de Medavi. L'archevêque de Rouen, reçu à l'Académie Française en 1698, fut un des fondateurs de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

² Jules Hardouin Mansard, dont il est ici question, étoit neveu de François Mansard,

bâtiments pour Rouen et pour Gaillon¹. Souffrez que je vous dise étourdiment ce que je crains là-dessus. La sagesse voudroit que je fusse plus sobre à parler ; mais vous m'avez défendu d'être sage , et je ne puis retenir ce que j'ai sur le cœur. Vous n'avez vu que trop d'exemples domestiques des engagements insensibles dans ces sortes d'entreprises². La tentation se glisse d'abord

célèbre architecte , mort à Paris en 1666 , à l'âge de soixante-huit ans , après avoir embelli la capitale et les provinces de nombreux monuments de son génie. Le neveu soutint la réputation de son oncle , et mourut en 1708 , âgé de soixante-neuf ans. Ce fut lui qui donna les dessins du château et de la chapelle de Versailles , de l'église des Invalides , et de beaucoup d'autres édifices.

¹ Petite ville de Normandie à neuf lieues de Rouen. Les archevêques de Rouen y avoient un château magnifique , bâti , au commencement du xvr^e siècle , par le cardinal d'Amboise. Il sert aujourd'hui de maison de détention.

² Fénelon fait sans doute allusion aux dé-

doucement ; elle fait la modeste , de peur d'effrayer , mais ensuite elle devient tyrannique. On se fixe d'abord à une somme fort médiocre ; on trouveroit même mauvais que quelqu'un crût qu'on veut aller plus loin ; mais un dessein en attire un autre ; on s'aperçoit qu'un endroit de l'ouvrage est déshonoré par un autre , si on n'y ajoute un autre embellissement. Chaque chose qu'on fait paroît médiocre et nécessaire : le tout devient superflu et excessif. Cependant les architectes ne cherchent qu'à engager ; les flatteurs applaudissent ; les gens de bien se taisent et n'osent contredire. On se passionne au bâtiment comme au jeu ; une maison devient comme une maîtresse. En vérité , les pasteurs , chargés du salut de tant d'âmes , ne doivent penser que le grand Colbert , père de l'archevêque , et le marquis de Seignelai son frère , avoient faites pour les bâtiments de Sceaux.

pas avoir le temps d'embellir des maisons. Qui corrigera la fureur de bâtir, si prodigieuse en notre siècle, si les bons évêques même autorisent ce scandale ? Ces deux maisons, qui ont paru belles à tant de cardinaux et de princes, même du sang, ne vous peuvent-elles pas suffire ? N'avez-vous point d'emploi de votre argent plus pressé à faire ? Souvenez-vous, monseigneur, que vos revenus ecclésiastiques sont le patrimoine des pauvres, que ces pauvres sont vos enfants, et qu'ils meurent de tous côtés de faim. Je vous dirai, comme dom Barthélemy des Martyrs disoit à Pie IV, qui lui montrait ses bâtimens : *Dic ut lapides isti panes fiant.*

Espérez-vous que Dieu bénisse vos travaux, si vous commencez par un faste de bâtimens qui surpasse celui des princes et des ministres d'État qui ont logé où vous êtes ? Espérez-vous

trouver dans ces pierres entassées la paix de votre cœur ? Que deviendra la pauvreté de Jésus-Christ, si ceux qui doivent le représenter recherchent la magnificence ? Voilà ce qui avilit le ministère, loin de le soutenir, voilà ce qui ôte l'autorité aux pasteurs. L'Évangile est dans leur bouche, et la gloire mondaine est dans leurs ouvrages. Jésus-Christ n'avoit pas où reposer sa tête ; nous sommes ses disciples et ses ministres, et les plus grands palais ne sont pas assez beaux pour nous !

J'oubliois de vous dire qu'il ne faut point se flatter sur son patrimoine. Pour le patrimoine comme pour le reste, le superflu appartient aux pauvres : c'est de quoi jamais casuiste, sans exception, n'a osé douter. Il ne reste qu'à examiner de bonne foi ce qu'on doit appeler superflu. Est-ce un nom qui ne signifie jamais rien de réel dans

la pratique ? Sera-ce une comédie que de parler du superflu ? Qu'est-ce qui sera superflu , sinon des embellissements , dont aucun de vos prédécesseurs , même vains et profanes , n'a cru avoir besoin ? Jugez-vous vous-même , monseigneur , comme vous croyez que Dieu vous jugera. Ne vous exposez point à ce sujet de trouble et de remords pour le dernier moment qui viendra peut-être plus tôt que nous ne croyons ¹. Dieu vous aime ; vous voulez l'aimer , et vous donner sans réserve à son Église ; elle a besoin de grands exemples , pour relever le ministère foulé aux pieds. Soyez sa consolation et sa gloire ; montrez un cœur d'évêque qui ne tient plus au monde , et qui fait régner Jésus-Christ. Pardon , monsei-

¹ Ce prélat mourut en 1707, à cinquante-trois ans.

gneur, de mes libertés ; je les condamne, si elles vous déplaisent. Vous connoissez le zèle et le respect avec lequel je vous suis dévoué.



IV.

A UN SUPÉRIEUR DE COMMUNAUTÉ.

PRINCIPES DE CONDUITE POUR REMPLIR LES DEVOIRS
DE SA PLACE.

Vous vous laissez trop aller, monsieur, à la vivacité de vos sentiments. Vous ne vous êtes point mis dans la place où vous êtes ; c'est la Providence qui vous y a engagé. Dieu ne demande point l'impossible. Vous n'aurez à lui rendre compte que des choses que vous aurez pu faire. On le connoît mal quand

on se le dépeint comme celui à qui son serviteur disoit : *Je sais que vous êtes austère, et que vous voulez moissonner ce que vous n'avez pas semé*¹. On trouve partout, quand on gouverne, des esprits indociles et qui refusent de porter le joug. Si vous voulez gagner à Dieu vos inférieurs, ne vous mettez point d'abord dans l'esprit un projet de régularité trop exacte. Vous n'en viendriez pas à bout sur des esprits qui ne sont point accoutumés à porter ce joug. Mais faites-vous aimer, et faites sentir que vous aimez Dieu. Accoutumez ceux que vous gouvernez à vous montrer leurs imperfections avec confiance : montrez-leur un cœur de père, et une condescendance qui aille aussi loin que les règles essentielles le permettront ; attendez un chacun selon son besoin. Conduisez-les,

¹ Matth. xxv. 24.

non par des décisions générales, mais en vous proportionnant au besoin d'un chacun. Il faut se faire tout à tous par un discernement de grâce, et supporter les foibles pendant qu'on perfectionne les forts. On voit même souvent le bout de son autorité; si on la vouloit pousser trop loin, on révolteroit la multitude.

Il faut avoir égard à l'état où l'on a pris les inférieurs, et se souvenir des indispositions où l'on les a trouvés, pour se contenter de peu. Ce n'est pas qu'on rabatte rien de la loi de Dieu, ni des règles de son état; mais on tolère ce qu'on ne sauroit empêcher, on attend, on espère, on montre de loin le but, on tâche d'encourager ceux qui n'osent même le regarder; on les accoutume peu à peu à faire les premiers pas. Dieu donne la bénédiction à cette conduite douce et patiente. C'est l'œu-

vre de la foi, où l'on travaille dans les ténèbres, sans voir le fruit de sa peine.

On ne sent dans les inférieurs que mollesse, murmure, division, mécompte, traverses; mais parmi toutes ces épines, qui couvrent toute la face de la terre, il croît un peu de bon grain, et c'est pour ce bon grain que Dieu nous met tant d'épreuves. Je souhaite fort que vous ayez le cœur en paix dans vos fonctions, et que, faisant le bien que l'état des choses vous permet de faire, vous attendiez sans trouble que Dieu dispose les esprits à vous laisser faire un bien plus parfait et plus étendu. Il faut laisser raisonner chacun selon ses préjugés. Après avoir tâché de dire la vérité et de la développer, il faut attendre qu'elle fasse elle-même ce que nous ne pouvons pas exécuter, qui est de persuader les hommes et de se faire aimer d'eux.

Faites donc ce que vous pourrez au jour la journée , et ne prétendez pas procurer la gloire de Dieu plus qu'il ne la veut. Contentez-vous du pain quotidien de sa volonté : que voulez-vous de plus ? Lisez , mais préférez l'oraison à la lecture des livres de science. O que je souhaite que vous comptiez pour peu la science qui enfle , et que vous ne viviez que de la charité qui édifie ! Amortissez la curiosité et l'esprit naturel par le recueillement et par l'occupation familière de la présence de Dieu ; apaisez doucement votre imagination trop vive , pour écouter Dieu. C'est dans la prière seule que vous trouverez le conseil , le courage , la patience , la douceur , la fermeté , le ménagement des esprits. C'est là que vous apprendrez à gouverner sans trouble. C'est dans le silence , que Dieu vous ôtera votre esprit pour vous donner le sien.

Il faut qu'il soit lui seul tout en toutes choses. Quand Dieu sera tout en vous, il atteindra d'un bout à l'autre avec force et douceur. Priez donc pour toutes choses. Vous ne sauriez trop prier. Si vous décidez et si vous agissez sans prière, votre propre esprit vous agitera beaucoup, vous attirera bien des contradictions, vous causera des doutes et des incertitudes très-pénibles, et vous vous épuiserez à pure perte : mais, si vous êtes fidèle à la prière, votre purgatoire se changera en un paradis terrestre, et vous ferez plus de bien en un jour dans la paix, que vous n'en faites en un mois dans le trouble. Ne songez point à la distance des lieux. Ceux qui sont intimement unis en Dieu se trouvent sans cesse ensemble, au lieu que ceux qui habitent la même maison sans habiter le cœur de Dieu, sont dans un éloignement infini sous un même toit. Je suis, etc.



V.

FÉLICITATIONS A UN ECCLÉSIASTIQUE REVENU
DE QUELQUES PRÉVENTIONS EN MATIÈRE DE
DOCTRINE.

A Cambrai, 11 septembre 1708.

Je suis fort aise, monsieur, d'apprendre par vous-même avec quelle application vous avez cherché la vérité, malgré vos anciennes préventions. Cette droiture vous attirera de grandes bénédictions pour votre conduite personnelle, et pour votre ministère en faveur de votre troupeau. Rien n'est si important que la simplicité et la sincère défiance de son propre esprit. Si chacun étoit occupé de la prière, du recueillement, de la charité, du mépris de soi-

même, et du renoncement à une vaine réputation d'esprit et de science, toutes les disputes seroient bientôt apaisées. Jésus-Christ disoit aux Juifs ¹ : *Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire les uns des autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul ?* Il ajoute ² : *Si quelqu'un veut faire la volonté de celui qui m'a envoyé, il connoitra sur la doctrine, si elle est de Dieu, ou si je parle de moi-même.* Ainsi ceux qui éblouissent, qui séduisent, qui s'égarent eux-mêmes, ne tombent dans ce malheur, que faute de chercher la volonté de Dieu avec un cœur humble et soumis à l'Église. L'hérésie ne les séduit qu'à cause qu'elle les trouve vains, curieux, présomptueux, dissipés. Il n'y a que le défaut de recueillement et d'abnégation

¹ Joan. v. 44. — ² Ibid. vii. 17.

de soi-même , qui prépare des hommes contentieux pour former les partis de novateurs et les hérésies. C'est sur ce fondement que saint Cyprien dit : « Que personne ne croie que les bons peuvent se retirer de l'Église. Le vent n'enlève point le bon grain , et la tempête n'arrache point un arbre solidement enraciné. C'est la paille légère que le vent emporte. C'est ainsi que les fidèles sont éprouvés , et que les infidèles sont découverts. C'est ainsi qu'avant même le jour du jugement , il se fait ici une séparation des justes d'avec les injustes , et que le bon grain est séparé d'avec la paille¹. » C'est ce que l'expérience montre sensiblement. Quels hommes font les schismes et les hérésies ? Ce sont des hommes savants , curieux , critiques , pleins de leurs talents , animés

¹ *De Unit. Eccles.*, p. 197, edit. Baluz.

par un zèle âpre et pharisaïque pour la réforme, dédaigneux, indociles et impérieux. Ils peuvent avoir une régularité de mœurs, un courage roide et hautain, un zèle amer contre les abus, une application sans relâche à l'étude et à la discipline : mais vous n'y trouverez ni douceur, ni support du prochain, ni patience, ni humilité, ni vraie oraison. *O Père, Seigneur du ciel et de la terre, s'écrit Jésus-Christ¹, je vous rends gloire de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. Il dit encore² : S'il y a un enfant de paix, c'est sur lui que votre paix reposera. Je suis, monsieur, très-sincèrement tout à vous.*

¹ Matth. xi. 25. — ² Luc. x. 6.





VI.

AU P. LAMI, BÉNÉDICTIN¹.SUR LES DÉGOUTS ET LES SÉCHERESSES
DE L'ORAISON.

A Tournai, 26 octobre 1701.

Pardon, mon révérend père, de n'avoir pas répondu à votre question. Il n'y a eu dans mon silence rien qui doive vous faire aucune peine, ni qui vienne d'aucune réserve. Voici simplement ce que je pense là-dessus :

Notre corps n'a besoin que d'être nourri; il lui suffit que l'âme qui le

¹ Dom François Lami, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur; né à Montyreau près de Chartres, en 1636, mourut le 4 avril 1711, à Saint-Denis, où il s'étoit retiré depuis vingt-un ans.

gouverne soit sensiblement avertie de ses besoins, et que le plaisir facilite l'exécution d'une chose si nécessaire. Pour l'âme, elle a un autre besoin : si elle étoit simple, elle pourroit recevoir toujours une force sensible, et en bien user ; mais, depuis qu'elle est malade de l'amour d'elle-même, elle a besoin que Dieu lui cache sa force, son accroissement et ses bons désirs. Si elle les voit, du moins ce n'est qu'à demi, et d'une manière si confuse qu'elle ne peut s'en assurer ; encore ne laisse-t-elle pas de regarder ces dons avec une vaine complaisance, malgré une incertitude si humiliante. Que ne feroit-elle point, si elle voyoit clairement la grâce qui l'inspire, et sa fidèle correspondance ? Dieu fait donc deux choses pour l'âme, au lieu qu'il n'en fait qu'une pour le corps. Il donne au corps la nourriture avec la faim et le plaisir de manger ;

tout cela est sensible. Pour l'âme, il donne la faim qui est le désir, et la nourriture ; mais en accordant ses dons il les cache, de peur que l'âme ne s'y complaise vainement : ainsi, dans les temps d'épreuve où il veut nous purifier, il nous soustrait les goûts, les ferveurs sensibles, les désirs ardents et aperçus. Comme l'âme tournoit en poison, par orgueil, toute force sensible, Dieu la réduit à ne sentir que dégoût, langueur, foiblesse, tentation. Ce n'est pas qu'elle ne reçoive toujours les secours réels ; elle est avertie, excitée, soutenue pour persévérer dans la vertu ; mais il lui est utile de n'en avoir point le goût sensible, qui est très-différent du plaisir sensible qui accompagne souvent l'oraison. Le médecin fait quelquefois manger le malade sans appétit : il n'a aucun plaisir à manger, et ne laisse pas de digérer et de se nourrir.

Sainte Thérèse remarquoit que beaucoup d'âmes quittoient par découragement l'oraison dès que le goût sensible cessoit, et que c'étoit quitter l'oraison quand elle commence à se perfectionner. La vraie oraison n'est ni dans le sens ni dans l'imagination; elle est dans l'esprit et dans la volonté. On peut se tromper beaucoup en parlant de plaisir et de délectation. Il y a un plaisir indélibéré et sensible qui prévient la volonté et qui est indélibéré; celui-là peut être séparé d'une très-véritable oraison : il y a le plaisir délibéré, qui n'est autre chose que la volonté délibérée même. Cette délectation, qui est notre vouloir délibéré, est celle que le Psalmiste commande, et à laquelle il promet une récompense : *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui*⁴.

⁴ Ps. xxxvi. 4.

Cette délectation est inséparable de l'oraison en tout état, parce qu'elle est l'oraison même : mais cette délectation, qui n'est qu'un simple vouloir, n'est pas toujours accompagnée de l'autre délectation prévenante et indélébérée qui est sensible. La première peut être très-réelle, et ne donner aucun goût consolant. C'est ainsi que les âmes les plus rigoureusement éprouvées peuvent conserver la délectation de pure volonté, c'est à-dire, le vouloir ou l'amour tout nu, dans une oraison très-sèche, sans conserver le goût et le plaisir de faire oraison : autrement il faudroit dire qu'on ne se perfectionne dans les voies de Dieu, qu'autant qu'on sent augmenter le plaisir des vertus, et que toutes les âmes privées du plaisir sensible, par les épreuves, ont perdu l'amour de Dieu et sont dans l'illusion. Ce seroit renverser toute la conduite

des âmes, et réduire toute la piété au plaisir de l'imagination ; c'est ce qui nous mèneroit au fanatisme le plus dangereux : chacun se jugeroit soi-même pour son degré de perfection, par son degré de goût et de plaisir. C'est ce que font souvent bien des âmes sans y prendre garde ; elles ne cherchent que le goût et le plaisir dans l'oraison ; elles sont toutes dans le sentiment ; elles ne prennent pour réel que ce qu'elles goûtent et imaginent, elles deviennent en quelque manière enthousiastes. Sont-elles en ferveur, elles entreprennent et décident tout ; rien ne les arrête, nulle autorité ne les modère. La ferveur sensible tarit - elle, aussitôt ces âmes se découragent, se relâchent, se dissipent et reculent ; c'est toujours à recommencer ; elles tournent comme une girouette à tout vent ; elles ne suivent Jésus-Christ que pour les pains miracu-

leusement multipliés ¹ ; elles veulent des cailles au désert ² ; elles cherchent toujours , comme saint Pierre , à dresser des tentes sur le Thabor , et à dire ³ : *O que nous sommes bien ici !* Heureuse l'âme qui est également fidèle dans l'abondance sensible , et dans la privation la plus rigoureuse ! *Sicut mons Sion non commovebitur* ⁴ . Elle mange le pain quotidien de pure foi , et ne cherche ni à sentir le goût que Dieu lui ôte , ni à voir ce que Dieu lui cache : elle se contente de croire ce que l'Église lui enseigne , d'aimer Dieu d'une volonté toute nue , et de faire , quoi qu'il lui en coûte , tout ce que l'Évangile commande et conseille . Si le goût vient , elle le reçoit comme le soutien de sa faiblesse ; s'il échappe , elle en

¹ Joan. vi. 16. — ² Exod. xvi. 13. —

³ Matth. xvii. 4. — ⁴ Ps. cxxiv. 1.

porte en paix la privation, et aime toujours. C'est l'attachement au sensible qui fait tantôt le découragement, tantôt l'illusion; au contraire, c'est cette fidélité dans la privation du sensible, qui préserve de l'illusion. Quand on perd, sans se procurer cette perte par infidélité, le goût sensible, on ne perd que ce que perd un enfant que ses parents sèvrent : le pain sec et dur est moins doux, mais plus nourrissant que le lait; la correction d'un précepteur fait plus de bien que les caresses d'une nourrice.

Cessons de raisonner en philosophes sur la cause, et arrêtons-nous simplement à l'effet. Comptons que nous ne devons jamais tant faire oraison, que quand le plaisir de faire oraison nous échappe; c'est le temps de l'épreuve et de la tentation, et par conséquent celui du recours à Dieu et de l'oraison.

plus intime. D'un autre côté, il faut recevoir simplement les ferveurs sensibles d'oraison, puisqu'elles sont données pour nourrir, pour consoler, pour fortifier l'âme; mais ne comptons point sur ces douceurs où l'imagination se mêle souvent et nous flatte. Suivons Jésus-Christ à la croix comme saint Jean; c'est ce qui ne nous trompera point. Saint Pierre fut dans une espèce d'illusion sur le Thabor. Il est aisé de se dire à soi-même : J'aime Dieu de tout mon cœur, quand on ne sent que du plaisir dans cet amour; mais l'amour réel est celui qui aime en souffrant : *noli credere affectui tuo qui nunc est.*

Je suis fort aise, mon révérend père, d'apprendre que vous êtes content et édifié de la personne que vous avez vue. J'espère que l'abbé de Beaumont m'apportera de vos nouvelles. Quand Dieu suspend vos études, il vous réduit à

faire quelque chose de bien meilleur que d'étudier. Priez pour moi, comme je prie pour vous. Mille fois tout à vous sans réserve. Ne montrez, je vous prie, ceci à personne ¹ ; il ne convient point qu'on voie rien de moi.



VII.

AU MÊME.

AVEC QUELLE PRÉCAUTION IL FAUT CONDUIRE LES
ÂMES QUI PAROISSENT ÊTRE DANS DES VOIES
EXTRAORDINAIRES.

A Cambrai, 25 mars 1707.

Je ne veux point, mon révérend père, former aucun sentiment sur la

¹ La recommandation que fait ici Fénelon étoit nécessaire à une époque où il avoit encore un grand nombre d'ennemis, disposés à peser

sincérité de la personne que vous avez examinée, ni me mêler de juger des choses qu'elle prétend éprouver ; vous pouvez bien mieux en juger, après avoir observé de près le détail, que ceux qui, comme moi, n'ont rien vu ni suivi. En général, je craindrois fort que la lecture des choses extraordinaires n'eût fait trop d'impression sur une imagination foible. D'ailleurs l'amour-propre se flatte aisément d'être dans les états qu'on a admirés dans les livres. Il me semble que le seul parti à prendre est de conduire cette personne comme si on ne faisoit attention à aucune de ces choses, et de l'obliger à ne s'y arrêter jamais elle-même volontairement ; c'est le vrai moyen de découvrir si l'amour-

rigoureusement les expressions les plus indifférentes, et à profiter de tout pour élever des doutes sur la sincérité de sa soumission au jugement qui avoit condamné le livre des *Maximes*. •

propre ne l'attache point à ces prétendues grâces. Rien ne pique tant l'amour-propre, et ne découvre mieux l'illusion, qu'une direction simple, qui compte pour rien ces merveilles, et qui assujettit la personne en qui elles sont, à faire comme si elle ne les avoit pas. Jusqu'à ce qu'on ait fait cette épreuve, on ne doit pas croire, ce me semble, qu'on ait éprouvé la personne, ni qu'on se soit precautionné contre l'illusion. En l'obligeant à ne s'arrêter jamais volontairement à ces choses extraordinaires, on ne fera que suivre la règle du bienheureux Jean de la Croix, qui est expliquée à fond dans ses ouvrages : *On outre-passe toujours, dit-il, ces lumières, et on demeure dans l'obscurité de la foi nue.* Cette obscurité et ce détachement n'empêchent pas que les impressions de grâce et de lumière ne se fassent dans l'âme, supposé que ces

dons soient réels ; et s'ils ne le sont pas , cette foi qui ne s'arrête à rien garantit l'âme de l'illusion. De plus , cette conduite ne gêne point une âme pour les véritables attraits de Dieu , car on ne s'y oppose point : elle ne pourroit que contrister l'amour-propre , qui voudroit tirer une secrète complaisance de ces états extraordinaires ; et c'est précisément ce qu'il importe de retrancher. Enfin , quand même ces choses seroient certainement réelles et excellentes , il seroit capital d'en détacher une âme , et de l'accoutumer à une vie de pure foi : quelque excellence qu'il puisse y avoir dans ces dons , le détachement de ces dons est encore plus excellent qu'eux ; *adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* ¹. C'est la voie de foi et d'amour, sans s'attacher ni à voir, ni à

¹ I Cor. xii. 31.

sentir, ni à goûter, mais à obéir au bien-aimé : cette voie est simple, droite, abrégée, exempte des pièges de l'orgueil. Cette simplicité et cette nudité font qu'on ne prend point autre chose pour Dieu, ne s'arrêtant à rien. Si vous n'agissez que par cet esprit de foi que vous devez inspirer à la personne, Dieu vous fera trouver ce qui lui convient pour être secouru dans sa voie, ou du moins ce qui vous conviendra pour n'être point trompé. Ne suivez point vos raisonnements naturels, mais l'esprit de grâce, et les conseils des saints expérimentés, comme le bienheureux Jean de la Croix, qui sont très-opposés à l'illusion. Dieu sait à quel point je suis, mon révérend père, tout à vous à jamais en lui.





VIII.

AU MÊME.

ÉLOGE DU P. MABILLON¹. AVIS SUR LA MANIÈRE
DE RÉCITER L'OFFICE DIVIN.

A Cambrai, 4 janvier 1708.

Ma santé est rétablie, mon révérend père, dans son état naturel. Je souhaite que la vôtre soit de même, et que vous la ménagiez bien cet hiver. Je regrette le P. Mabillon : il étoit vénérable par sa piété, sa douceur et sa grande érudition. Il faut souhaiter que vos pères

¹ Jean Mabillon, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, auteur de plusieurs ouvrages estimés, naquit en 1632 à Saint-Pierre-Mont, près Mouzon, en Champagne, et mourut à l'abbaye de Saint-Germain des Prés, le 27 décembre 1707.

qui ont travaillé avec lui, soutiennent la réputation qu'il s'étoit acquise.

Je n'ai point lu l'ouvrage dont vous me parlez, et ce que vous m'en dites ne me donne aucune envie de le lire. Je ne suis pas surpris de ce que vous trouvez que l'auteur n'a aucune expérience de la vie intérieure et de l'oraison. En tout art et en toute science où il s'agit de la pratique, ceux qui n'ont qu'une pure révélation ne sauroient bien écrire. Laissez dire ceux qui raisonnent sur la prière au lieu de prier, et contentez-vous de ce que Dieu vous donne. Vous ferez beaucoup, pourvu qu'avec une intention générale et très-sincère d'entrer dans l'esprit des paroles de l'office, vous les récitiez avec une présence amoureuse de Dieu, et une fidélité entière à recevoir toutes les vues et tous les sentiments que la grâce vous donnera. O que je voudrois être

à portée de vous épancher mon cœur !
Je goûte le vôtre, et je suis avec ten-
dresse et vénération tout à vous sans
réserve.



IX.

AU MÊME.

CONTRE L'ESPRIT DE CURIOSITÉ ET LA SCIENCE
QUI ENFLE.

A Cambrai, 22 juin 1708.

Je possède ici depuis quelques jours,
mon révérend père, un homme très-
aimable, et je vous en ai toute l'obli-
gation. Son bon esprit est ce que j'es-
time le moins en lui. Il aime l'Église ;
il goûte la vertu ; il veut se défier de
lui-même, et tourner sa confiance en

Dieu : priez pour lui. Vous savez que la curiosité est une dangereuse maladie de l'esprit. Salomon avoit recherché la science de toutes les vérités ; et la dernière qu'il connut , est que tout est vain sous le soleil , excepté le mépris des vanités et la fidélité à Dieu : *craindre Dieu , et garder ses commandements , c'est tout l'homme*¹. Notre ami me paroît penser sérieusement à être homme , c'est-à-dire dépendant de l'esprit de grâce. Encore une fois, priez bien pour lui. Il a des pièges infinis à craindre. Ceux d'une très - vive jeunesse et de l'ambition sont grands pour un homme qui a de l'appui , du talent et des manières très-agréables : mais je crains encore plus la science qui enfle ; je crains la sagesse renfermée au dedans de soi-même, et qui se sait bon gré de

¹ Eccles. XII. 13.

faire mieux que les autres ; je crains qu'il ne se craigne pas assez lui-même. Jamais liaison n'a été faite plus promptement que la nôtre : je l'ai aimé dès que je l'ai vu ; il a été accoutumé à nous dès le premier jour , et toute la maison le voit avec complaisance. Mais rien n'est tant à craindre que l'amour-propre flatté par tout ce qu'il y a de plus subtil et de plus séduisant. Je le verrai partir à regret , et je ne l'oublierai pas devant Dieu pendant ses voyages. Faites de même , mon cher père , et en vous souvenant de lui , ne m'oubliez pas.





X.

AU MÊME.

SES INQUIÉTUDES SUR LA SANTÉ DE CE PÈRE
EXHORTATION AU PARFAIT ABANDON.

A Cambrai, 21 avril 1709.

J'étois, mon révérend père, dans une grande alarme pour votre vie; mais M. l'abbé de La Parisière m'a consolé, en m'apprenant votre heureuse résurrection. Je ne suis pourtant pas hors d'inquiétude, car je crains votre tempérament usé, vos infirmités habituelles, et votre négligence pour vous conserver. Au reste, je remercie Dieu de la profonde paix où cet abbé m'a mandé que vous étiez aux portes de la mort. Vous voyez par cette expérience,

qu'il n'y a qu'à s'abandonner à Dieu. Il mesure les tentations , et les proportionne aux forces qui nous viennent de lui en chaque moment. Sa providence est encore plus merveilleuse et plus aimable dans l'intérieur que dans l'extérieur. Le raisonnement dans les choses qui sont au-dessus de la raison ne fait que nous agiter. Soyons fidèles à Dieu ; humilions-nous dans les moindres fautes que sa lumière nous découvre , et demeurons en paix par l'amour. Je prie tous les jours pour vous , et je ne crois pas que personne puisse avoir pour votre personne plus de tendresse et plus de vénération que j'en ai.





XI.

AU MÊME.

SUR LE MÊME SUJET.

A Cambrai, 4 août 1740.

Je suis fort en peine de votre santé, mon révérend père ; elle m'est fort chère. Le retour de vos maux m'alarme. Le bon usage que vous en faites vaut cent fois mieux que la plus robuste santé. M. l'abbé de Langeron vous dira amplement de nos nouvelles. Notre situation est triste ; mais la vie entière n'est que tristesse, et il n'y a de joie qu'à vouloir les choses tristes que Dieu nous donne. Je suis toujours tout à vous avec tendresse et vénération.





XII.

AU MÊME.

NE PAS CROIRE AISÉMENT AUX OPÉRATIONS EXTRA-ORDINAIRES; SUIVRE PAISIBLEMENT L'ATTRAIT QUE DIEU NOUS DONNE DANS L'ORAISON.

2 octobre 1710.

Je suis ravi, mon révérend père, d'apprendre par vous-même des nouvelles de votre santé; personne ne s'y intéresse plus que moi. Le remède qui vous soulage est bien extraordinaire, et il ne faut pas en juger par les règles de la physique, puisqu'il n'opère en aucun autre homme ce qu'il opère en vous. Je ne crois pas néanmoins que vous deviez juger que cette opération soit miraculeuse. Il me semble qu'il

n'y a qu'à continuer simplement et sans raisonner l'usage du remède, puisqu'il est approuvé par les médecins, et qu'il vous soulage. Il n'y a ni pacte secret ni superstition à craindre dans une telle potion ; prenez-la donc sans aucun scrupule. Si ce sirop est bon pour le corps, l'oraison qui le suit ne peut être que bonne pour l'âme. Je ne vois nul danger d'illusion dans une oraison que vous n'avez ni cherchée ni imaginée. Elle se présente comme d'elle-même, et vous ne faites que la recevoir pour ne résister pas au don de Dieu. Cette oraison ne vous occupe que de lui et de toutes les vertus qu'il commande dans l'Évangile. Il est vrai que vous ne sauriez comprendre aucune liaison entre votre sirop et votre oraison ; mais que savons-nous s'il y a quelque liaison réelle entre ces deux choses, qui n'ont, ce semble, aucun rapport ?

Il n'y a qu'à ne chercher point ce rapport, qu'à ne juger de rien, et qu'à demeurer simplement dans les ténèbres de la foi. Je n'ai aucune lumière ni sentiment extraordinaire; mais s'il m'en venoit, je ne voudrois, dans le doute, ni les rejeter par une sagesse incrédule, ni y acquiescer par un goût de ces sortes de grâces apparentes, qui peuvent flatter l'amour-propre, et exposer à l'illusion. Je voudrois, selon la règle du bienheureux Jean de la Croix, *outrépasser* tout, sans en juger, et demeurer dans l'obscurité de la pure foi, me contentant de croire sans voir, d'aimer sans sentir, si Dieu le veut, et d'obéir sans écouter mon amour-propre. L'obscurité de la foi et l'obéissance à l'Évangile ne nous égareront jamais. Or l'oraison que Dieu vous fait éprouver est très-conforme à l'Évangile; d'où je conclus que vous ferez très-bien de la

continuer tant qu'elle pourra durer, et de rentrer paisiblement dans votre nudité, dès que Dieu vous ôtera cette oraison. Je vous supplie de me mander les suites de cet état; car outre que de telles choses méritent une grande attention, et que je voudrois y trouver mon instruction pour les besoins du prochain, de plus je m'intéresse au delà de toute instruction à tout ce qui vous touche. Je suis attentif, non-seulement au moral de cette expérience pour votre union avec Dieu, mais encore au physique pour votre santé. Donnez-moi donc de vos nouvelles, et soyez persuadé, mon révérend père, que personne ne peut vous aimer et honorer plus que, etc.





XIII.

A LA SOEUR CHARLOTTE DE SAINT-
CYPRIEN ¹, CARMÉLITE.

SUR L'ORAISON DE CONTEMPLATION, ET SUR LES
DIFFÉRENTS ÉTATS DE LA PERFECTION CHRÉ-
TIENNE ².

A Versailles, 10 mars 1696.

Vous pouvez facilement, ma chère
sœur, consulter des personnes plus éclai-
rées que moi sur les voies de Dieu, et
je vous conjure même de ne suivre mes

¹ Charlotte de Saint-Cyprien, religieuse car-
mélite, nommée dans le monde Guichard de
Peray, étoit nièce du marquis de Dangeau. Elle
avoit d'abord professé la religion prétendue
réformée, et fut convertie par Fénelon. Elle
vivoit encore en 1732.

² Il est important de remarquer que cette
lettre fut hautement approuvée par Bossuet, un

pensées qu'autant qu'elles seront conformes aux sentiments de ceux qui ont reçu de la Providence l'autorité sur vous.

La contemplation est un genre d'oraison autorisé par toute l'Eglise; elle est marquée dans les Pères et dans les théologiens des derniers siècles : mais il ne faut jamais préférer la contemplation à la méditation. Il faut suivre son besoin et l'attrait de la grâce, par le conseil d'un bon directeur. Ce directeur, s'il est plein de l'esprit de Dieu, ne prévient jamais la grâce en rien, et il ne fait que la suivre patiemment et pas à pas, après l'avoir éprouvée avec beaucoup de précaution. L'âme qui

an après les conférences d'Issy, c'est-à-dire, dans un temps où il n'étoit nullement disposé à approuver un écrit qui eût tant soit peu favorisé les illusions du quiétisme.

Les neuf lettres suivantes, jusqu'à la vingt-deuxième, sont adressées à la même sœur.

contemple de la manière la plus sublime doit être la plus détachée de sa contemplation, et la plus prête à rentrer dans la méditation, si son directeur le juge à propos. Balthasar Alvarez, l'un des directeurs de sainte Thérèse, dit, suivant une règle marquée dans tous les meilleurs spirituels, que, quand la contemplation manque, il faut reprendre la méditation, comme un marinier se sert de rames quand le vent n'enfle plus les voiles. Cette règle regarde les âmes qui sont encore dans un état mêlé : mais en quelque état éminent et habituel qu'on puisse être, la contemplation ni acquise ni infuse ne dispense jamais des actes distincts des vertus ; au contraire, les vertus doivent être les fruits de la contemplation. Il est vrai seulement qu'en cet état les âmes font les actes des vertus d'une manière plus simple et plus paisible,

qui tient quelque chose de la contemplation.

Pour Jésus-Christ, il n'est jamais permis d'aller au Père que par lui, mais il n'est pas nécessaire d'avoir toujours une vue actuelle du Fils de Dieu ni une union aperçue avec lui. Il suffit de suivre l'attrait de la grâce, pourvu que l'âme ne perde point un certain attachement à Jésus-Christ dans son fond le plus intime, qui est essentiel à la vie intérieure. Les âmes mêmes qui ne sont pas d'ordinaire occupées de Jésus-Christ dans leur oraison, ne laissent pas d'avoir de temps en temps certaines pentes vers lui, et une union plus forte que tout ce que les âmes ferventes d'un état commun éprouvent d'ordinaire. Une voie où l'on n'auroit plus rien pour Jésus-Christ seroit non seulement suspecte, mais encore évidemment fausse et pernicieuse. Il est

vrai seulement qu'entre ces deux états, de goûter souvent Jésus-Christ ou de demeurer solidement uni à lui, sans avoir en ce genre beaucoup de sentiments et de goûts aperçus, on ne choisit point : chacun doit suivre en paix le don de Dieu, pourvu que toute l'âme ne tienne à Dieu que par Jésus-Christ, unique voie et unique vérité.

Votre oraison, de la manière dont vous me la dépeignez, n'a rien que de bon ; elle est même variée, et pleine d'actes très-faciles à distinguer. Ces différents sentiments d'adoration, d'amour, de joie, d'espérance et d'anéantissement devant Dieu, sont autant d'actes très-utiles. Pour les lumières, les goûts et les sentiments auxquels vous dites : Vous n'êtes pas mon Dieu, etc., cela est encore très-bon ; il faut être prêt à être privé de ces sortes de dons qui consolent et qui soutiennent. Il n'y

a que l'amour et la conformité à la volonté de Dieu qu'on ne doit jamais séparer de Dieu même, parce qu'on ne peut être uni même immédiatement à Dieu, pour parler le langage des mystiques, que par l'amour et par la conformité à sa volonté dans tout ce qu'elle fait, qu'elle commande, et qu'elle défend.

L'acte d'adoration de l'être spirituel, infini et incompréhensible, qui ne peut être ni vu, ni senti, ni goûté, ni imaginé, etc., est l'exercice tout ensemble du pur amour et de la pure foi. Persévérez dans cet acte sans scrupule : y persévérer, c'est le renouveler sans cesse d'une manière simple et paisible. Ne le quittez point pour d'autres choses, que vous cherchiez peut-être avec inquiétude et empressement, contre l'attrait de votre grâce. Il y aura assez d'occasions où ce même attrait vous occupera

de Jésus-Christ et des actes distincts des vertus qui sont nécessaires à votre état intérieur et extérieur.

Pour le silence dont le Roi-Prophète parle, c'est celui dont saint Augustin parle aussi quand il dit : Que mon âme fasse taire tout ce qui est créé, pour passer au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu lui-même ; qu'elle se fasse taire aussi elle-même à l'égard d'elle-même : *sileat anima mea ipsa sibi* ; que dans ce silence universel, elle écoute le Verbe qui parle toujours, mais que le bruit des créatures nous empêche souvent d'entendre. Ce silence n'est pas une inaction et une oisiveté de l'âme ; ce n'est qu'une cessation de toute pensée inquiète et empressée, qui seroit hors de saison quand Dieu veut se faire raconter. Il s'agit de lui donner une attention simple et paisible, mais très-réelle, très-positive, et très-amoureuse

↓ pour la vérité qui parle au dedans. Qui dit attention, dit une opération de l'âme, et une opération intellectuelle accompagnée d'affection et de volonté. Qui dit imposer silence, dit une action de l'âme qui choisit librement et par un amour méritoire. En un mot, c'est une fidélité actuelle de l'âme, qui, dans sa paix la plus profonde, préfère d'écouter l'esprit intérieur de grâce à toute autre attention. Alors l'opération tranquille de l'âme est une pure intellection, quoique les mystiques, prévenus des opinions de la philosophie de l'école, aient parlé autrement. L'âme y contemple Dieu comme incorporel, et par conséquent elle n'admet ni images ni sensations qui le représentent : elle l'adore ainsi tel qu'il est. Je sais bien que l'imagination ne cesse point alors de représenter des objets, et les sens de produire des sensations ; mais l'âme,

uniquement soutenue par la foi et par l'amour, n'admet volontairement aucune de ces choses qui ne sont ni Dieu ni rien de ressemblant à sa nature, non plus qu'un mathématicien ne fait point entrer dans ses spéculations de mathématiques la vue involontaire des mouches qui bourdonnent autour de lui.

Il faut seulement remarquer deux choses sur la contemplation : la première, que le Verbe, en tant qu'il est incarné, quand il parle dans cette oraison, ne doit pas être moins écouté que quand il parle sans nous représenter son incarnation ; en un mot, Jésus-Christ peut être l'objet de la plus pure et de la plus sublime contemplation. Il est contemplé par les bienheureux dans le ciel ; à plus forte raison peut-il être contemplé sur la terre par les âmes de la plus éminente oraison, lesquelles,

étant encore dans le pèlerinage, sont toujours jusques à la mort dans un état essentiellement différent de celui des saints arrivés au terme. Jésus-Christ n'est pas moins la vérité et la vie que la voie. Il n'y a aucun état où l'âme la plus parfaite puisse ni marcher, ni contempler, ni vivre qu'en lui et par lui seul. Il ne suffit pas de tenir à lui confusément ; il faut être occupé distinctement de lui et de ses mystères. Il est vrai qu'il y a des âmes qui ne le voient point actuellement dans leur contemplation, et qui croient même pour un temps l'avoir perdu, lorsqu'elles sont dans les épreuves ; mais celles qui n'en sont pas occupées pendant la pure et actuelle contemplation, en sont occupées dans certains intervalles, où elles trouvent que Jésus-Christ leur est toutes choses. Celles qui sont dans les épreuves ne perdent pas plus Jésus-Christ que

Dieu ; elles ne perdent ni l'un ni l'autre , que pour un temps et en apparence . L'Epoux se cache , mais il est présent : la peine où est l'âme , en croyant l'avoir perdu , est une preuve qu'elle ne le perd jamais , et qu'elle n'est privée que d'une possession goûtée et réfléchie .

La seconde remarque à faire sur la contemplation est que cette contemplation pure et directe , où nulle image ni sensation n'est admise volontairement , n'est jamais , en cette vie , continuelle et sans interruption : il y a toujours des intervalles où l'on peut et où l'on doit , suivant la grâce et suivant son besoin , pratiquer les actes distincts de toutes les vertus , comme de la patience , de l'humilité , de la docilité , de la vigilance et de la contrition ; et en un mot il faut remplir tous les devoirs intérieurs et extérieurs marqués

dans l'Évangile. Loin de les négliger dans l'état de perfection, on ne doit juger du degré de la perfection de chaque âme que par la fidélité qu'elle a dans toutes ces choses. Si, dans ces intervalles, on ne trouvoit jamais en soi ni l'union à Jésus-Christ, ni les actes distincts des vertus, on devroit beaucoup craindre de tomber dans l'illusion. Alors il faudroit, suivant le conseil le plus sage qu'on pourroit trouver, s'exciter avec les efforts les plus pressés pour trouver Jésus-Christ et les vertus, si on étoit encore dans l'état où je vous ai dit que Balthasar Alvarez veut qu'on prenne la rame quand le vent n'enfle plus les voiles. Que si on étoit dans un état de contemplation plus habituelle, où la rame ne fût plus d'aucun usage, il faudroit, non pas s'exciter avec inquiétude et empressement, mais faire des actes simples et

paisibles sans y rechercher sa propre consolation. Cette sorte d'excitation, ou plutôt de fidélité tranquille et très-efficace, ne troublera jamais l'état des âmes les plus éminentes, quand elles les feront par obéissance. Peut-être croiront-elles ne faire point des actes, parce qu'elles ne les feront point par formules et par secousses empressées; mais ces actes n'en seront pas moins bons. Il y a une grande différence entre les actes empressés qu'on s'efforce de faire pour s'y appuyer avec une subtile complaisance, ou ceux qu'on fait de toute la force de la volonté, avec simplicité et paix, pour obéir à un directeur. Enfin le fondement, qui doit être immobile, est qu'il n'y a aucun degré de contemplation où l'âme ne se nourrisse, d'une manière plus ou moins aperçue, par la vue de Jésus-Christ, par celle de ses mystères, et par les

actes distincts des vertus. Les actes aperçus ne viennent pas toujours également comme on le voudroit, pour se consoler et pour s'assurer dans les temps de l'actuelle et directe contemplation. Il ne faut pas même interrompre ce que Dieu fait, pour ce que nous voudrions faire; mais, hors de ces actes, il faut toujours un peu plus, un peu moins d'union aperçue à Jésus-Christ, et d'actes distincts.

Au reste, voici, ce me semble, les véritables notions des termes dont les plus saints mystiques se sont servis si fréquemment et si utilement, mais dont j'entends dire tous les jours avec douleur qu'on a étrangement abusé.

↓ L'abandon n'est que le pur amour dans toute l'étendue des épreuves, où il ne peut jamais cesser de détester et de fuir tout ce que la loi écrite condamne, et où les permissions divines

ne dispensent jamais de résister jusqu'au sang contre le péché pour ne le pas commettre ; et de le déplorer, si par malheur on y étoit tombé : car le même Dieu qui permet le mal le condamne, et sa permission, qui n'est pas notre règle, n'empêche pas qu'on ne doive, par le principe de l'amour, se conformer toujours à sa volonté écrite, qui commande le bien et qui condamne tout ce qui est mal. On ne doit jamais supposer la permission divine que dans les fautes déjà commises ; cette permission ne doit diminuer en rien alors notre haine du péché, ni la condamnation de nous-mêmes.

L'activité que les mystiques blâment, n'est pas l'action réelle et la coopération de l'âme à la grâce ; c'est seulement une crainte inquiète, ou une ferveur empressée qui recherche les dons de Dieu pour sa propre consolation.

↓ L'état passif, au contraire, est un état simple, paisible, désintéressé, où l'âme coopère à la grâce d'une manière d'autant plus libre, plus pure, plus forte et plus efficace, qu'elle est plus exempte des inquiétudes et des empressements de l'intérêt propre.

La propriété que les mystiques condamnent avec tant de rigueur, et qu'ils appellent souvent impureté, n'est qu'une recherche de sa propre consolation et de son propre intérêt dans la jouissance des dons de Dieu, au préjudice de la jalousie du pur amour qui veut tout pour Dieu et rien pour la créature. Le péché de l'ange fut un péché de propriété; *stetit in se*, comme parle saint Augustin. La propriété bien entendue n'est donc que l'amour-propre ou l'orgueil, qui est l'amour de sa propre excellence en tant que propre, et qui, au lieu de rapporter tout et uni-

quement à Dieu, rapporte encore un peu les dons de Dieu à soi, pour s'y complaire. Cet amour-propre fait, dans l'usage des dons extérieurs, la plupart des défauts sensibles. Dans l'usage des dons intérieurs, il fait une recherche très-subtile et presque imperceptible de soi-même dans les plus grandes vertus, et c'est cette dernière purification qui est la plus rare et la plus difficile.

Les mystiques appellent aussi souvent impureté les empressements de l'amour intéressé, qui troublent la paix d'une âme attirée à la générosité du pur amour. L'amour intéressé n'est point un péché, et il ne peut être permis, dans ce langage, de l'appeler une impureté, qu'à cause qu'il est différent de l'amour désintéressé que l'on nomme pur. L'amour intéressé se trouve souvent dans de très-grands saints, et il est capable de produire d'excellentes vertus.

La désappropriation bien entendue n'est donc que l'abnégation entière de soi-même selon l'Évangile, et la pratique de l'amour désintéressé dans toutes les vertus. La cupidité, qui est opposée à la charité, ne consiste pas seulement dans la concupiscence charnelle, et dans tous les vices grossiers ; mais encore dans cet amour spirituel et déréglé de soi-même pour s'y complaire.

L'attrait intérieur, dont les mystiques ont tant parlé, n'est point une inspiration miraculeuse et prophétique, qui rende l'âme infallible, ni impeccable, ni indépendante de la direction des pasteurs ; ce n'est que la grâce, qui est sans cesse prévenante dans tous les justes, et qui est plus spéciale dans les âmes élevées par l'amour désintéressé et par la contemplation habituelle à un état plus parfait. Ces âmes peuvent se tromper, pécher, avoir besoin d'être

redressées. Elles ne peuvent même marcher sûrement dans leur voie, que par l'obéissance.

Les désirs ne cessent point, non plus que les actes, dans cette voie; car l'amour, qui est le fond de la contemplation, est un désir continuel de l'Époux bien-aimé, et ce désir continuel est divisé en autant d'actes réels qu'il y a de moments successifs où il continue. Un acte simple, indivisible, toujours subsistant par lui-même s'il n'est révoqué, est une chimère qui porte avec elle une évidente et ridicule contradiction. Chaque moment d'amour et d'oraison renferme son acte particulier: il n'y a que le renouvellement positif d'un acte qui puisse le faire continuer. Il est vrai seulement que, quand une personne qui ne connoît point ses opérations intérieures par les vrais principes de philosophie, se trouve dans

une paix et une union habituelle avec Dieu, elle croit ou ne faire aucun acte, ou en faire un perpétuel; parce que les actes qu'elle fait sont si simples, si paisibles, et si exempts de tout empressement, que l'uniformité leur ôte une certaine distinction sensible.

J'ai dit que l'amour est un désir, et cela est vrai en un sens, quoiqu'en un autre l'amour pur et paisible ne soit pas un désir empressé. Ce qu'on appelle d'ordinaire un désir est une inquiétude et un élançement de l'âme pour tendre vers quelque objet qu'elle n'a pas; en ce sens, l'amour paisible ne peut être un désir: mais si on entend par le désir la pente habituelle du cœur, et son rapport intime à Dieu, l'amour est un désir; et, en effet, quiconque aime Dieu, veut tout ce que Dieu veut. Il veut son salut, non pour soi, mais pour Dieu, qui veut être glorifié par là, et

qui nous commande de le vouloir avec lui. L'amour est insatiable d'amour, il cherche sans cesse son propre accroissement par la destruction de tout ce qui n'est pas lui en nous. Quoiqu'il ne dise pas formellement : je veux croître, qu'il ne sente pas toujours une impatience pour son accroissement, et qu'il ne s'excite pas même par secousses et avec empressement pour faire de nouveaux progrès, il tend néanmoins, par un mouvement paisible et uniforme, à détruire tous les obstacles des plus légères imperfections, et à s'unir de plus en plus à Dieu. Voilà le vrai désir qui fait toute la vie intérieure.

■ Pour les désirs particuliers sur les moyens qu'on croit les plus propres pour procurer la gloire de Dieu, ils peuvent être bons ; mais aussi j'avoue qu'ils me sont suspects, lorsqu'ils sont accompagnés, comme vous me le dites,

de trouble et d'inquiétude, et qu'ils vous font sortir de votre recueillement ordinaire. Vouloir âprement la gloire de Dieu, et à notre mode, c'est moins vouloir sa gloire que notre propre satisfaction. Dieu peut donner aux âmes, par sa grâce, certains désirs particuliers, ou pour des choses qu'il veut accorder à leurs prières, ou pour les exercer elles-mêmes par ces désirs. Ils peuvent même être très-forts, et très-puissants sur l'âme. Ce n'est pas leur force qui m'est suspecte ; ce que je crains, c'est l'âpreté, c'est l'inquiétude qui fait cesser le recueillement. Je demande donc que, sans combattre le désir, on n'y tienne point, et qu'on ne veuille pas même en juger. Si ces désirs viennent de Dieu, il saura bien les faire fructifier pour vous et pour les autres. S'ils viennent de votre empressement, la plus sûre manière de les faire

cesser est de ne vous y arrêter point volontairement. Bornez-vous donc, ma chère sœur, à bien vouloir de tout votre cœur toutes les volontés connues de Dieu par sa loi et par sa providence, et toutes les inconnues qui sont cachées dans ses conseils sur l'avenir.

Voilà les principales choses de la doctrine de la vie intérieure, que je ne puis vous expliquer ici qu'en abrégé et à la hâte, mais qui sont capitales pour vous préserver de l'illusion. Si ces choses ont besoin d'un éclaircissement plus exact et plus étendu, je vous en dirai volontiers ce que j'en connois, qui est conforme aux propositions de messeigneurs de Paris et de Meaux¹.

Pour vous, ma chère sœur, ce qui me paroît le plus utile à votre sanctification, c'est que vous fuyiez ce qu'on

¹ Les *Articles d'Issy*. Voy. t. IV des *OEuvres*, p. 42 et suiv., édit. de Versailles.

appelle le goût de l'esprit, et la curiosité : *noli altum sapere*. Faites taire votre esprit, qui se laisse trop aller au raisonnement. Surtout n'entreprenez jamais de régler votre conduite intérieure, ni celle des sœurs à qui vous pouvez parler suivant l'ordre de vos supérieurs, par vos lectures. Les meilleures choses que vous lisez peuvent se tourner en poison, si vous les prenez selon votre propre sens. Lisez donc pour vous édifier, pour vous recueillir, pour vous nourrir intérieurement, pour vous remplir de la vérité, mais non pour juger par vous-même, ni pour trouver votre direction dans vos lectures. Ne lisez rien par curiosité, ni par goût des choses extraordinaires : ne lisez rien que par conseil, et en esprit d'obéissance à vos supérieurs, auxquels il ne faut jamais rien cacher. Souvenez-vous que, si vous n'êtes comme les

petits enfants, vous n'entrerez point au royaume du ciel. Désirez le lait comme les petits enfants nouveau-nés; désirez-le sans artifice. Souvenez-vous que Dieu cache ses conseils aux sages et aux prudents, pour les révéler aux petits; sa conversation familière est avec les simples. Il n'est pas question d'une simplicité badine, et qui se relâche sur les vertus : il s'agit d'une simplicité de candeur, d'ingénuité, de rapport unique à Dieu seul, et de défiance sincère de soi-même en tout. Vous avez besoin de devenir plus petite et plus pauvre d'esprit qu'une autre. Après avoir tant travaillé à croître et à orner votre esprit, dépouillez-le de toute parure; ce n'est pas en vain que Jésus-Christ dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit*. Ne parlez jamais aux autres, qu'autant que vos supérieurs vous y obligeront; vous avez besoin de

ne point épancher au dehors le don de Dieu, qui se tariroit aisément en vous. On se dissipe quelquefois en parlant des meilleures choses; on s'en fait un langage qui amuse, et qui flatte l'imagination, pendant que le cœur se vide et se dessèche insensiblement. Ne vous croyez point avancée, car vous ne l'êtes guère : ne vous comparez jamais à personne; laissez-vous juger par les autres, quoiqu'ils n'aient pas une grande lumière. Ne comptez jamais sur vos expériences, qui peuvent être très-défectueuses. Obéissez et aimez : l'amour qui obéit marche dans la voie droite, et Dieu supplée à tout ce qui pourroit lui manquer. Oubliez-vous vous-même, non au préjudice de la vigilance, qui est essentiellement inséparable du véritable amour de Dieu, mais pour les réflexions inquiètes de l'amour-propre. Vous trouverez peut-être, ma chère

sœur, que j'entre bien avant dans les questions de doctrine, en vous écrivant une lettre où je vous exhorte à vous détacher de tout ce qu'on appelle esprit de science : mais vous savez que c'est vous qui m'avez questionné. Il s'agit de vous mettre le cœur en paix, de vous montrer les vrais principes et les bornes au delà desquelles vous ne pourriez aller sans tomber dans l'illusion, et de vous ôter aussi le scrupule sur les véritables voies de Dieu. On ne peut pas vous parler aussi sobrement qu'à une autre, parce que vous avez beaucoup lu et raisonné sur toutes ces matières. Tout ce que je viens de vous dire ne vous apprendra rien de nouveau ; il ne fera que vous montrer les bornes, et que vous préserver des pièges à craindre. Après vous avoir parlé, ma chère sœur, avec tant de confiance et d'ouverture, je n'ai garde de finir cette lettre

par des compliments. Il me suffit de me recommander à vos prières, et de me souvenir de vous dans les miennes. Je vous supplie que j'ajoute ici une assurance de ma vénération pour la mère prieure, et pour les autres dont je suis connu. Rien n'est plus fort et plus sincère que le zèle avec lequel je vous serai dévoué toute ma vie en Notre-Seigneur.



XIV.

**SUR LA DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT JEAN DE
LA CROIX ; RECOURIR AU DIRECTEUR EN ESPRIT
DE FOI ET D'OBÉISSANCE.**

20 novembre.

Que direz-vous de moi, ma chère sœur ? je n'ai pas encore eu un moment

libre pour lire votre Vie du bienheureux Jean de la Croix ; mais je m'en vais la lire au plus tôt et bien exactement. Pour vos lettres où vous me parlez de ses maximes, je les approuve du fond de mon cœur : ces maximes sont de l'esprit de Dieu, et il ne peut jamais y en avoir de contraires qui ne soient pernicieuses. Il y a même dans ces maximes bien entendues, de grands principes de vie intérieure qui demandent beaucoup d'expérience et de grâce. Ce que je souhaite de vous, ma chère sœur, c'est que vous ne vous fassiez jamais un appui des talents humains dans votre obéissance. N'obéissez point à un homme, parce qu'il raisonne plus fortement ou parle d'une manière plus touchante qu'un autre, mais parce qu'il est l'homme de providence pour vous, et qu'il est votre supérieur, ou que vos supérieurs agréent qu'il vous conduise,

et que vous éprouvez, indépendamment du raisonnement et du goût humain, qu'il vous aide plus qu'un autre à vous laisser subjugué par l'esprit de grâce et à mourir à vous-même. Le directeur ne nous sert guère à nous détacher de notre propre sens, quand ce n'est que par notre propre sens que nous tenons à lui. O ma chère sœur, que je voudrois vous appauvrir du côté de l'esprit ! Écoutez saint Paul ¹ : *Vous êtes prudents en Jésus-Christ ; pour nous , nous sommes insensés pour lui.* Ne craignez point d'être indiscrete ; à Dieu ne plaise que je veuille de vous aucune indiscretion ! mais je ne voudrois laisser en vous qu'une sagesse de pure grâce , qui conduit simplement les âmes fidèles, quand elles ne se laissent aller ni à l'humeur, ni aux passions, ni à l'amour-propre,

¹ Cor. iv. 10.

ni à aucun mouvement naturel. Alors ce qu'on appelle dans le monde esprit, raisonnement et goût, tombera. Il ne restera qu'une raison simple, docile à l'esprit de Dieu, et une obéissance d'enfant pour vos supérieurs, sans regarder en eux autre chose que Dieu. Je le prie d'être lui seul toutes choses en vous.



XV.

CONTRE LE GOUT DE L'ESPRIT.

10 décembre.

J'ai beaucoup pensé à vous devant Dieu depuis deux ou trois jours. Je ne saurois souffrir votre esprit, ni le goût que vous avez pour celui des autres. Je voudrois vous voir pauvre d'esprit, et

ne vous reposant plus que dans le commerce des simples et des petits. Les talents sont de Dieu, et ils sont bons quand on en use sans y tenir; mais quand on les recherche, quand on les préfère à la simplicité, quand on dédaigne tout ce qui en est dépourvu, quand on veut toujours le plus sublime dans les dons de Dieu, on n'est point encore dans le goût de pure grâce. Au nom de Dieu, laissez là votre esprit, votre science, votre goût, votre discernement. Le bienheureux Jean de la Croix donnoit bien moins à l'esprit que vous. Plus d'autre esprit que l'esprit de Dieu. La véritable grâce nous fait tout à tous indistinctement; elle rabaisse tous les talents, elle aplanit tout, elle fait qu'on est ravi d'être avec les gens les plus grossiers et les plus idiots, pourvu qu'on y soit pour faire la volonté de Dieu. Pardon, ma chère sœur,

de mes indiscretions. Mille et mille fois tout à vous en notre Seigneur Jésus-Christ.



XVI.

PRÉCAUTIONS A PRENDRE CONTRE L'ILLUSION DANS
LES VOIES INTÉRIEURES ; S'EXERCER SURTOUT A
L'HUMILITÉ.

J'ai pensé, ma chère sœur, à tout ce que vous m'avez dit en si peu de temps, et Dieu sait combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Je ne saurois assez vous recommander de compter pour rien toutes les lumières de grâce, et les communications intérieures qu'il vous paroît que vous recevez. Vous êtes encore dans un état d'imperfection et de mélange, où de telles lumières sont

tout au moins très-douteuses et très-suspectes d'illusion. Il n'y a que la conduite de foi qui soit assurée, comme le bienheureux Jean de la Croix le dit si souvent. Sainte Thérèse même paroît avoir presque perdu toute lumière miraculeuse dans sa septième demeure du Château de l'Ame. Vous avez un besoin infini de ne compter pour rien tout ce qui paroît le plus grand, et de demeurer dans la voie où l'on ne voit rien que les maximes de la pure foi et la pratique du parfait amour. Je me souviens de vous avoir écrit autrefois là-dessus une lettre. Si elle contient quelque chose de vrai, servez-vous-en comme de ce qui est à Dieu; et si j'y ai mis quelque chose qui soit mauvais, rejetez-le comme mien. J'avoue que je souhaiterois pour votre sûreté, que M. votre supérieur, qui est plein de mérite, de science et de vertu, vous

tint aussi bas que vous devez l'être. Il s'en faut beaucoup que vous ne soyez dans la véritable lumière qui vient de l'expérience de la perfection. Vous n'êtes que dans un commencement, où vous prendrez facilement le change avec bonne intention, et où l'approbation de vos supérieurs et de vos anciennes est fort à craindre pour vous. Vous avez une sorte de simplicité que j'aime fort; mais elle ne va qu'à retrancher tout artifice et toute affectation : elle ne va pas encore jusqu'à retrancher les goûts spirituels, et certains petits retours subtils sur vous-même. Vous avez besoin de ne vous arrêter à rien, et de ne compter pour rien tout ce que vous avez, même ce qui vous est donné; car ce qui vous est donné, quoique bon du côté de Dieu, peut être mauvais par l'appui que vous en tirerez en vous-même. Ne tenez qu'aux vérités de la foi,

pour crucifier sans réserve encore plus le dedans que le dehors de l'homme. Gardez dans votre cœur l'opération de la grâce, et ne l'épanchez jamais sans nécessité. Il y auroit mille choses simples à vous dire sur cette conduite de foi ; mais le détail n'en peut être marqué ici, car il seroit trop long, et on ne sauroit tout prévoir. J'espère que Dieu vous conduira lui-même, si vous êtes fidèle à contenter toute la jalousie de son amour, sans écouter votre amour-propre. Je le prie d'être toutes choses en vous, et de vous préserver de toute illusion ; ce qui arrivera si vous allez, comme dit le bienheureux Jean de la Croix, toujours par le non-savoir dans les vérités inépuisables de l'abnégation de vous-même ; n'en cherchez point d'autres. Tout à vous en Jésus-Christ notre Seigneur. A lui seul gloire à jamais.



XVII.

SUR LE MÊME SUJET.

21 août.

Si je vous ai écrit, ma chère sœur, sur les précautions dont vous avez besoin, ce n'est pas que je croie que vous vous trompiez ; mais c'est que je voudrois que vous fussiez loin de tous les pièges. Celui de l'approbation de toutes les personnes de votre maison n'est pas médiocre. D'ailleurs vous n'avez point d'expérience ; vous n'avez que de la lecture, avec un esprit accoutumé au raisonnement dès votre enfance. On pourroit même vous croire bien plus avancée que vous ne l'êtes. Voilà ce qui me fait tant désirer que vous mar-

chiez toujours dans la voie de la plus obscure foi et de la plus simple obéissance. Vous ne sauriez trop abattre votre esprit, ni vous défier trop de vos lumières et de toutes les grâces sensibles. Il ne faut pas les rejeter, afin que Dieu en fasse en vous tout ce qu'il lui plaira, supposé qu'elles viennent de lui; mais il ne faut pas s'y arrêter un seul instant, et cela n'empêchera point leur effet, si c'est Dieu qui en est la source. Tout ce que vous m'avez écrit me semble bon, et je vous prie de n'aller pas plus loin. Communiquez-vous peu aux autres; ne le faites que par pure obéissance, et d'une manière proportionnée au degré de chaque personne. Il faut que les âmes de grâce se communiquent comme la grâce même, qui prend toutes les formes. Ce n'est pas pour dissimuler, mais seulement pour ne dire à chacun que les vérités

qu'il est capable de porter, réservant la nourriture solide aux forts, pendant qu'on donne le lait aux enfants. Le dépôt entier de la vérité est dans la tradition indivisible de l'Église; mais on ne le dispense que par morceaux, suivant que chacun est en état d'en recevoir plus ou moins. Je serai très-aise de savoir de vos vues et de vos dispositions tout ce que Dieu vous mettra au cœur de m'en confier; mais je crois que le temps le plus convenable pour cette communication sera celui de mon retour. Alors j'irai vous rendre une visite, où nous pourrons parler ensemble; après quoi vous me confierez par écrit ou de vive voix tout ce que vous voudrez, pourvu que vos supérieurs l'approuvent. En attendant, je prierai Notre-Seigneur de vous détacher de tous vos proches, pour ne les aimer plus qu'en lui seul, et pour vous faire porter la

croix dans l'esprit de Jésus-Christ : tout le zèle empressé que vous avez pour le salut de vos parents leur sera peu utile. On voudroit par principe de nature communiquer la grâce : elle ne se communique que par mort à soi-même et à son zèle trop naturel. Attendez en paix les moments de Dieu : Jésus-Christ dit souvent : *Mon heure n'est pas encore venue*. On voudroit bien la faire venir, mais on la recule en voulant la hâter. L'œuvre de Dieu est une œuvre de mort, et non pas de vie ; c'est une œuvre où il faut toujours sentir son inutilité et son impuissance. Telle est la patience et la longanimité des saints. Plus on a de talents, et plus on a besoin d'en éprouver l'impuissance. Il faut être brisé et mis en poudre, pour être digne de devenir l'instrument des desseins de Dieu. Vous m'obligerez sensiblement si vous voulez bien témoigner à la mère

prieure et aux autres de votre maison
combien je les révère.



XVIII.

EXHORTATION A L'OBÉISSANCE ET A LA SIMPLICITÉ.

Je ne puis assez vous redire ce que
j'ai pris la liberté de vous dire tant de
fois : Craignez votre esprit, et celui
de ceux qui en ont ; ne jugez de per-
sonne par là. Dieu, seul bon juge, en
juge bien autrement ; il ne s'accom-
mode que des enfants et des petits
pauvres d'esprit. Ne lisez rien par cu-
riosité, ni pour former aucune décision
dans votre tête sur aucune de vos lec-
tures : lisez pour vous nourrir intérieu-
rement dans un esprit de docilité et de

dépendance sans réserve. Communiquez-vous peu, et ne le faites jamais que pour obéir à vos supérieurs. Soyez ingénue comme un enfant à leur égard. Ne comptez pour rien ni vos lumières ni les grâces extraordinaires. Demeurez dans la pure foi, contente d'être fidèle dans cette obscurité, et d'y suivre sans relâche les commandements et les conseils de l'Évangile expliqués par votre règle. Sous prétexte de vous oublier vous-même, et d'agir simplement sans réflexion, ne vous relâchez jamais pour votre régularité, ni pour la correction de vos défauts : demandez à vos supérieurs qu'ils vous en avertissent. Soyez fidèle à tout ce que Dieu vous en fera connoître par autrui, et acquiescez avec candeur et docilité à tout ce qu'on vous en dira, et dont vous n'aurez point la lumière. Il faut s'oublier, pour retrancher les atten-

tions de l'amour-propre, et non pour négliger la vigilance qui est essentielle au véritable amour de Dieu. Plus on l'aime, plus on est jalouse contre soi, pour n'admettre jamais rien qui ne soit des vertus les plus pures que l'amour inspire. Voilà, ma chère sœur, tout ce qui me vient au cœur pour vous; recevez-le du même cœur dont je vous le donne. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous fasse entendre mieux que je ne dis, et qu'il soit lui seul toutes choses en vous. Il sait à quel point je suis en lui intimement uni à vous.





XIX.

SUR LE MÊME SUJET.

A Cambrai, 25 décembre (1710).

Je vous envoie, ma chère sœur, une lettre pour M....., et je vous prie de la voir, afin que vous soyez dans la suite de notre commerce, et que vous lui aidiez à se soutenir dans ses bonnes intentions pendant que je ne saurois la voir. J'ai un désir infini que vous soyez simple, et que vous n'ayez plus d'esprit. Je voudrois que Dieu flétrît vos talents, comme la petite vérole efface la beauté des jeunes personnes. Quand vous n'aurez plus aucune parure spirituelle, vous commencerez à goûter ce qui est petit, grossier, et disgracié se-

lon la nature , mais droit selon la pure grâce : vous ne déciderez plus , vous ne mépriserez plus rien ; vous ne serez plus amusée par vos idées de perfection ; votre oraison ne nourrira plus votre esprit. La conversation du Seigneur est avec les simples ; ils sont ses bien-aimés et les confidents de ses mystères. Les sages et les prudents n'y auront point de part. L'enfant Jésus se montre aux bergers plutôt qu'aux Mages. Devenez bergère ignorante , grossière , imbécile ; mais droite , détachée de vous-même , docile , naïve , et inférieure à tout le monde. Oh ! que cet état est meilleur que celui d'être sage en soi-même ! Pardon , ma chère sœur : je prie le saint enfant Jésus de vous mettre son enfance au cœur. Demeurez à la crèche en silence avec lui ; demandez pour moi ce que je souhaite tant pour vous. Mille compliments chez vous.



XX.

SUR LA MORT ÉDIFIANTE DE L'ABBÉ DE LANGERON¹.

A Cambrai, 17 janvier 1744.

Je n'ai point, ma très-honorée sœur, la force que vous m'attribuez. J'ai ressenti la perte irréparable que j'ai faite, avec un abattement qui montre un cœur très-foible. Maintenant mon imagination est un peu apaisée, et il ne me

¹ François Andrault de Langeron, un des plus chers et des plus fidèles amis de Fénelon, l'accompagna en 1686 dans les missions du Poitou. Le duc de Bourgogne, dont il fut nommé lecteur en 1689, l'affectionnoit beaucoup. Enveloppé dans la disgrâce de Fénelon, au mois de juin 1698, il se retira à Cambrai, où il mourut le 10 novembre 1710. Il est souvent désigné, dans la *Correspondance de Fénelon*, sous le nom de *petit abbé*.

reste qu'une amertume et une espèce de langueur intérieure. Mais l'adoucissement de ma peine ne m'humilie pas moins que ma douleur. Tout ce que j'ai éprouvé dans ces deux états n'est qu'imagination et qu'amour-propre. J'avoue que je me suis pleuré en pleurant un ami qui faisoit la douceur de ma vie, et dont la privation se fait sentir à tout moment. Je me console, comme je me suis affligé, par lassitude de la douleur, et par besoin de soulagement. L'imagination, qu'un coup si imprévu avoit saisie et troublée, s'y accoutume et se calme. Hélas ! tout est vain en nous, excepté la mort à nous-mêmes que la grâce y opère. Au reste, ce cher ami est mort avec une vue de sa fin qui étoit si simple et si paisible, que vous en auriez été charmée. Lors même que sa tête se brouilloit un peu, ses pensées confuses étoient toutes de

grâce , de foi , de docilité , de patience et d'abandon à Dieu. Je n'ai jamais rien vu de plus édifiant et de plus aimable. Je vous raconte tout ceci pour ne vous représenter point ma tristesse , sans vous faire part de cette *joie de la foi* dont parle saint Augustin , et que Dieu m'a fait sentir en cette occasion. Dieu a fait sa volonté , il a préféré le bonheur de mon ami à ma consolation. Je manquerois à Dieu et à mon ami même , si je ne voulois pas ce que Dieu a voulu. Dans ma plus vive douleur , je lui ai offert celui que je craignois tant de perdre. On ne peut être plus touché que je le suis de la bonté avec laquelle vous prenez part à ma peine. Je prie celui pour l'amour de qui vous le faites , de vous en payer au centuple.





XXI.

L'ESPRIT DE PRIÈRE, PRÉSERVATIF ASSURÉ CONTRE
LES NOUVEAUTÉS EN MATIÈRE DE DOCTRINE.
COMBIEN L'AMOUR ADOUCIT LES DÉPOUILLE-
MENTS LES PLUS TERRIBLES A LA NATURE.

J'ai reçu, ma très-honorée sœur, une réponse de la personne qui vous est si chère ; elle ne tend qu'à entrer en dispute, et qu'à vouloir m'y engager avec ses ministres. Cette dispute avec eux n'aboutirait à rien de solide. Je me bornerai à lui répondre doucement sur les points qui peuvent toucher le cœur, en laissant tomber tout ce qui excite l'esprit à des contestations. La prière ôte l'enflure du cœur, que la science et la dispute donnent. Si les hommes vouloient prier avec amour et humilité,

tous les cœurs seroient bientôt réunis ; les nouveautés disparoîtroient , et l'Église seroit en paix. Je souhaite de tout mon cœur que Dieu vous détache à mesure qu'il vous éprouve. Les dépouillements les plus rigoureux sont adoucis, dès que Dieu détache le cœur des choses dont il dépouille. Les incisions ne sont nullement douloureuses dans le mort ; elles ne le sont que dans le vif. Quiconque mourroit en tout , porteroit en paix toutes les croix. Mais nous sommes foibles, et nous tenons encore à de vaines consolations. Les soutiens de l'esprit sont plus subtils que les appuis mondains ; on y renonce plus tard , et avec plus de peine. Si on se détachoit des consolations les plus spirituelles dès que Dieu en prive , on mettroit sa consolation , comme dit l'Imitation de Jésus-Christ¹, à être sans consolation dans

¹ Lib. I, cap. xxv, n. 101.

sa peine. Je serois ravi d'apprendre l'entière guérison de vos yeux ; mais il ne faut pas plus tenir à ses yeux , qu'aux choses plus extérieures. Je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie intimement uni à vous , et dévoué à tout ce qui vous appartient , avec le zèle le plus sincère.



XXII.

EXHORTATION A SOUFFRIR PATIEMMENT LES MAUX
QUE DIEU ENVOIE ; SUIVRE EN TOUT ET AVEC
PAIX L'ATTRAIT DE LA GRACE.

25 décembre 1711.

Je voudrois, ma très-honorée sœur,
être à portée de vous témoigner plus
régulièrement, par mes lettres, com-
bien je vous suis dévoué. Ce que Dieu

fait ne ressemble point à ce que les hommes font. Les sentiments des hommes changent; ceux que Dieu inspire vont toujours croissant, pourvu qu'on lui soit fidèle.

On ne peut être plus touché que je le suis de vos maux; je leur pardonne de vous empêcher de faire des exercices de pénitence. Les maux qu'on souffre ne sont-ils pas eux-mêmes des pénitences continuelles, que Dieu nous a choisies, et qu'il choisit infiniment mieux que nous ne les choisirions? Que voulons-nous, sinon l'abattement de la chair et la soumission de l'esprit à Dieu? A l'égard de vos lectures, je ne saurois les regretter, pendant qu'il plaît à Dieu de vous en ôter l'usage. Tous les livres les plus admirables mis ensemble nous instruisent moins que la croix. Il vaut mieux d'être crucifié avec Jésus-Christ, que de lire ses *Souffrances*: l'un n'est

souvent qu'une belle spéculation, ou tout au plus qu'une occupation affectueuse; l'autre est la pratique réelle, et le fruit solide de toutes nos lectures et oraisons. Souffrez donc en paix et en silence, ma chère sœur; c'est une excellente oraison que d'être uni à Jésus sur la croix. On ne souffre point en paix pour l'amour de Dieu; sans faire une oraison très-pure et très-réelle. C'est pour cette raison qu'il faut laisser les livres; et les livres ne servent qu'à préparer cette oraison de mort à soi-même. Vous connaissez l'endroit où saint Augustin, parlant du dernier moment de sa conversion ¹, dit qu'après avoir lu quelques paroles de l'apôtre, il quitta le livre, « et ne voulut point continuer de lire, parce qu'il n'en avoit plus besoin, et qu'une lumière de paix s'étoit

¹ *Confess.* lib. VIII, cap. XII, n. 29; t. I, p. 156.

« répandue dans son cœur. » Quand Dieu nourrit au dedans, on n'a pas besoin de la nourriture extérieure. La parole du dehors n'est donnée que pour procurer celle du dedans. Quand Dieu, pour nous éprouver, nous ôte celle du dehors, il la remplace par celle du dedans, pour ne nous abandonner pas à notre indigence. Demeurez donc en silence et en amour auprès de lui. Occupez-vous de tout ce que l'attrait de la grâce vous présentera dans l'oraison, pour suppléer à ce qui vous manque du côté de la lecture. O que Jésus-Christ, parole substantielle du Père, est un divin livre pour nous instruire ! Souvent nous chercherions dans les livres de quoi flatter notre curiosité, et entretenir en nous le goût de l'esprit. Dieu nous sèvre de ces douceurs par nos infirmités ; il nous accoutume à l'impuissance, et à une langueur d'inutilité

qui attriste et qui humilie l'amour-propre. O l'excellente leçon ! Quel livre pourroit nous instruire plus fortement ? Ce que je vous demande très-instamment est de ménager vos forces avec simplicité, et de recevoir dans vos maux les soulagemens qu'on vous offre, comme vous voudriez qu'un autre à qui vous les offririez les reçût dans son besoin. Cette simplicité vous mortifiera plus que les austérités que vous regrettez, et qui vous sont impossibles. Au reste, Dieu se plaît davantage dans une personne accablée de maux, qui met sa consolation à n'en avoir aucune pour le contenter, que dans les personnes les plus occupées aux œuvres les plus éclatantes. *Sur qui jetterai-je mes regards de complaisance*, dit le Seigneur¹, *si ce n'est sur celui qui est*
Isaï. LXVI. 2.

pauvre, petit, et écrasé intérieurement ? Leurs lumières, leurs sentiments, leurs œuvres soutiennent les autres ; mais Dieu porte ceux-ci entre ses bras avec compassion. Pleurez sans vous contraindre les choses que vous dites que Dieu vous ordonne de sentir : mais j'aime bien ce que vous appelez *votre stupidité* ; elle vaut cent fois mieux que la délicatesse et la vivacité de vos sentiments sublimes, qui vous donneroient un soutien flatteur. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne, et soyez également délaissée à son bon plaisir dans les plus grandes inégalités. Encore une fois, ménagez votre corps et votre esprit ; l'un et l'autre est abattu. Au reste, je réponds à votre lettre le lendemain de sa réception, c'est-à-dire le 25 décembre, quoiqu'elle soit datée du 30 d'août. Je n'oublierai pas devant Dieu la personne que vous me recom-

mandez, et je serai jusqu'à la mort intimement uni à vous avec zèle en Notre-Seigneur.



XXIII.

A UNE RELIGIEUSE.

LES DONS LES PLUS ÉMINENTS SONT SOUMIS
A L'OBÉISSANCE.

A Versailles, mars.....

Vous pouvez avoir lu, dans sainte Thérèse, que tous les dons les plus éminents sont soumis à l'obéissance, et que la docilité est la marque qu'ils viennent de Dieu, faute de quoi ils seroient suspects. Supposé même qu'on se trouvât dans l'impuissance d'obéir, il faudroit, avec esprit de soumission

et de simplicité, exposer son impuissance, afin que les supérieurs y eussent l'égard qu'ils jugeroient à propos. On doit en même temps être tout prêt à essayer d'obéir aussi souvent que les supérieurs le demanderont, parce que ces impuissances ne sont souvent qu'imaginaires, et qu'on ne doit les croire véritables qu'après avoir essayé souvent de les vaincre avec petitesse, souplesse et docilité.


Pour tous les dons extraordinaires, il me semble qu'il y a deux règles importantes à observer, faute desquelles les plus grands dons de Dieu même se tournent en illusion. La première de ces règles est de croire qu'un état de pure et nue foi est plus parfait que l'attachement à ces lumières et à ces dons. Quand on s'attache à ces dons, on s'attache à ce qui n'est que moyen, et peut-être même moyen trompeur. Des

plus, ces moyens remplissent l'âme d'elle-même, et augmentent sa vie propre au lieu de la désapproprier et de la faire mourir. Au contraire, l'état de pure et nue foi dépouille l'âme, lui ôte toute ressource en elle-même et toute propriété, la tient dans des ténèbres exemptes de toute illusion, car on ne se trompe qu'en croyant voir; enfin ne lui laisse aucune vie, et l'unit immédiatement à sa fin, qui est Dieu même.

La seconde règle, qui n'est qu'une suite de la première, est de n'avoir jamais aucun égard aux lumières et aux dons qu'on croit recevoir, *et d'aller toujours par le non-voir*, comme parle le bienheureux Jean de la Croix. Si le don est véritablement de Dieu, il opérera par lui-même dans l'âme, quoi qu'elle n'y adhère pas. Une disposition aussi parfaite que la simplicité de la

pure foi ne peut jamais être un obstacle à l'opération de la grâce. Au contraire, cet état étant celui où l'âme est plus désappropriée de tous ses mouvements naturels, elle est par conséquent plus susceptible de toutes les impressions de l'esprit de Dieu. Alors si Dieu lui imprimoit quelque chose, cette chose passeroit comme au travers d'elle, sans qu'elle y eût aucune part. Elle verroit ce que Dieu lui feroit voir, sans aucune lumière distincte, et sans sortir de cette simplicité de la pure foi dont nous avons parlé. Si, au contraire, ces lumières et ces dons ne sont pas véritablement de Dieu, on évite une illusion très-dangereuse en n'y adhérant pas; d'où il s'ensuit qu'il faut toujours également, dans tous les cas, non-seulement pour la sûreté, mais encore pour la perfection de l'âme, outre-passer les plus grands dons, et marcher dans la

pure foi comme si on ne les avoit pas recus. Plus on a de peine à s'en déprendre, plus ils sont suspects de plénitude et de propriété; au lieu que l'âme doit être entièrement nue et vide pour la vraie opération de Dieu en elle. Tout ce qui est goût et ferveur sensible, image créée, lumière distincte et aperçue, donne une fausse confiance, et fait une impression trop vive; on les reçoit avec joie, et on les quitte avec peine. Au contraire, dans la nudité de la pure foi, on ne voit rien et on ne veut rien voir; on n'a plus en soi ni pensée ni volonté; on trouve tout dans cette simplicité générale, sans s'arrêter à rien de distinct; on ne possède rien, mais on est possédé. Je conclus que le plus grand bien qu'on puisse faire à une âme, c'est de la déprendre de ces lumières et de ces dons, qui peuvent être un piège, et qui tout au moins sont



certainement un milieu entre Dieu et elle.

↓ Pour les austérités, elles ne sont pas exemptes d'illusions non plus que le reste; l'esprit se remplit souvent de lui-même à mesure qu'il abat la chair. Une marque certaine que l'âme nourrit une vie secrète dans les mortifications du corps, c'est de voir qu'elle tient à ces mortifications, et qu'elle a regret à les quitter. La mortification de la chair ne produit pas la mort de la volonté. Si la volonté étoit morte, elle seroit indifférente dans la main du supérieur, et également souple en tout sens. Ainsi plus on a d'attachement à ses mortifications extérieures, moins le fond de l'âme est réellement mortifié. Si Dieu avoit des desseins d'attirer une âme à des austérités extraordinaires, ce seroit toujours par la voie du renoncement total à sa pensée et à sa volonté pro-

pre. Mais tel qui est insatiable de mortification des sens, manque de courage pour supporter la profonde mort qui est dans le renoncement à toute propre volonté.

La conclusion de tout ce grand discours, ma très-honorée sœur, est qu'il me semble que vous devez laisser décider la mère prieure sur vos austérités, ne lui demandant ni d'en faire peu ni d'en faire beaucoup. Quand on marque un désir ardent, et qu'on demande des permissions, on les arrache. Ce n'est plus la simple volonté de la supérieure qu'on fait, c'est la sienne propre, à laquelle on plie celle de la supérieure. Votre maison a déjà beaucoup d'austérités; n'y ajoutez que celles qu'on vous conseillera. Dieu saura les tourner à profit. Je vous suis toujours dévoué en lui.

-orq étnolov 12  992109101 21101



XXIV.

A LA MÈRE MARIE DE L'ASCENSION,
CARMÉLITE, SA NIÈCE.

PRINCIPES DE CONDUITE POUR UNE SUPÉRIEURE.

49 juillet 1712.

J'espère, ma chère nièce, que Dieu, qui vous a appelée à conduire vos sœurs, vous ôtera votre propre esprit, et vous donnera le sien pour faire son œuvre. L'œuvre de Dieu est de le faire aimer, et de nous détruire, afin qu'il

¹ Marie de l'Ascension, religieuse carmélite, nommée, dans le monde, de Salignac-Fénelon, étoit fille de François de Salignac, comte de la Mothe-Fénelon, frère aîné et consanguin de l'Archevêque de Cambrai, et d'Anne du Lac de la Parède.

vive seul en nous. Votre fonction est donc de faire mourir l'homme et aimer Dieu. Ne devez-vous pas mourir, pour faire mourir les autres ? ne devez-vous pas aimer, pour leur inspirer l'amour ? Nulle instruction n'est efficace que par l'exemple. Nulle autorité n'est supportable qu'autant que l'exemple l'adoucit. Commencez donc par faire, et puis vous parlerez. L'action parle et persuade ; la parole seule n'est que vanité. Soyez la plus petite, la plus pauvre, la plus obéissante, la plus recueillie, la plus détachée, la plus régulière de toute la maison. Obéissez à la règle, si vous voulez qu'on vous obéisse ; ou, pour mieux dire, faites obéir, non à vous, mais à la règle, après que vous lui aurez obéi la première. Ne flattez aucune imperfection, mais supportez toutes les infirmités. Attendez les âmes qui vont lentement ; vous courriez ris-

que de les décourager par votre impatience. Plus vous aurez besoin de force, plus il faudra y joindre de douceur et de consolation. Puisque le joug du Seigneur est doux et léger, pourquoi faut-il que celui des supérieurs soit rude et pesant? Ou soyez mère par la tendresse et la compassion, ou ne la soyez point par la place. Il faut vous mettre par la condescendance aux pieds de toutes celles qui vous ont mise au-dessus de leur tête par leur élection. Souffrez : ce n'est que par la croix qu'on reçoit l'esprit de Jésus-Christ et sa vertu pour gagner les âmes. Les supérieures sans croix sont stériles pour former des enfants de grâce. Une croix bien soufferte acquiert une autorité infinie et donne bénédiction à tout ce qu'on fait. Il ne fut montré à saint Paul les biens qu'il devoit faire, qu'avec les maux qu'il devoit souffrir. Ce n'est que par

la souffrance qu'on apprend à compatir et à consoler. Prenez conseil des personnes expérimentées. Parlez peu, écoutez beaucoup; songez bien plus à connoître les esprits et à vous proportionner à leurs besoins, qu'à leur dire de belles choses. Montrez un cœur ouvert, et faites que chacun voie par expérience, qu'il y a sûreté et consolation à vous ouvrir le sien. Fuyez toute rigueur; corrigez même avec bonté et avec ménagement. Ne dites que ce qu'il faut dire; mais ne dites rien qu'avec une entière franchise. Que personne ne craigne de se tromper en vous croyant. Décidez un peu tard, mais avec fermeté. Suivez chaque personne sans la perdre de vue, et courez après, si elle vous échappe pour s'écarter. Il faut vous faire toute à tous les enfants de Dieu, pour les gagner tous. Corrigez-vous pour corriger les autres. Faites-vous

dire vos défauts, et croyez ce qu'on vous dira de ceux que l'amour-propre vous cache. Je suis, ma chère nièce, plein de zèle pour vous, et dévoué à tous vos intérêts en Notre-Seigneur.



XXV.

A UNE PERSONNE

SUR LE POINT D'ENTRER EN RELIGION.

LA PAIX DU COEUR NE SE TROUVE QUE DANS UN
ENTIER ABANDON A DIEU. DIFFÉRENCE ENTRE
LA SAGESSE QUE LA GRACE DONNE ET CELLE
QUI VIENT DU NATUREL.

Je me réjouis de vous savoir à la veille d'un grand sacrifice où j'espère que vous trouverez la paix. Il la faut moins chercher par l'état extérieur que par la disposition intérieure. Toutes les

fois que vous voudrez prévoir l'avenir, et chercher des sûretés avec Dieu, il vous confondra dans vos mesures, et tout ce que vous voudrez retenir vous échappera. Abandonnez donc tout sans réserve. La paix de Dieu ne subsiste parfaitement que dans l'anéantissement de toute volonté et de tout intérêt propre. Quand vous ne vous intéressez plus qu'à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de son bon plaisir, votre paix sera plus profonde que les abîmes de la mer, et elle coulera comme un fleuve. Il n'y a que la réserve, le partage d'un cœur incertain, l'hésitation d'un cœur qui craint de trop donner, qui puisse troubler ou borner cette paix, immense dans son fond comme Dieu même. Vous êtes la vraie femme de Lot, qui par inquiétude et défiance, regarde toujours derrière elle pour voir ce qu'elle quitte. Ce que vous quittez

n'est non plus bon à revoir qu'à retenir. Il faut qu'il échappe autant à vos yeux qu'à vos mains. L'incertitude de votre esprit, qui ne se tient pas assez ferme dans ce qu'on lui a décidé, vous donne bien des peines et à pure perte, et vous recule dans la voie de Dieu. Ce n'est pas avancer ; c'est tourner dans un cercle de pensées inutiles.

On ne peut pas dire que vous soyez indocile, car personne n'a jamais moins résisté que vous aux vérités les plus fortes : mais votre docilité n'a d'effet que quand on vous parle, et vous retombez bientôt dans vos incertitudes. Voici une espèce de crise, où il faut faire un vrai changement. Ne vous écoutez donc plus vous-même, et marchez hardiment après les décisions. C'est écouter la tentation, que de s'écouter soi-même. Demain vous ne serez plus à vous : il y a déjà longtemps que

-vous ne devriez plus y être. Dieu vous prend tout à lui, et vous ne vous laissez pas assez prendre. Vous manquez de courage. C'est la fausse sagesse, c'est l'intérêt propre qui décourage l'âme. Dès que vous ne tiendrez plus qu'à la volonté de Dieu, vous ne craindrez plus rien, et rien ne retardera plus votre course. Laissez tomber tous les mouvements naturels; par là vous vous épargnerez au dedans beaucoup d'inquiétudes, et au dehors beaucoup d'indiscretions.

-si Dieu vous veut sage, non de votre propre sagesse, mais de la sienne. Il vous rendra sage; non en vous faisant faire force réflexions, mais au contraire en détruisant toutes les réflexions inquiètes de votre fausse sagesse. Quand vous n'agirez plus par vivacité naturelle, vous serez sage sans sagesse propre. Les mouvements de la grâce sont

simples, ingénus, enfantins. La nature impétueuse pense et parle beaucoup ; la grâce parle et pense peu , parce qu'elle est simple, paisible, et recueillie au dedans. Elle s'accommode aux divers caractères ; elle se fait toute à tous ; elle n'a aucune forme ni consistance propre, car elle ne tient à rien, mais elle prend toutes celles des gens qu'elle doit édifier. Elle se proportionne, se rapetisse, se replie. Elle ne parle point aux autres selon sa propre plénitude, mais suivant leurs besoins présents. Elle se laisse reprendre et corriger. Surtout elle se tait, et ne dit au prochain que ce qu'il est capable de porter ; au lieu que la nature s'évapore dans la chaleur d'un zèle inconsidéré.

Je demanderai à Dieu qu'il fasse de vous comme de ce qui lui appartient sans réserve, et qu'il ne vous épargne en rien pour tirer sa gloire de vous.

Malheur aux âmes foibles, timides et intéressées, que Dieu est obligé de ménager, et qui donnent des bornes à sa grâce ! Dieu ne règne point quand il n'est le maître qu'à une certaine mesure. Son règne doit être d'un empire souverain, et tout autre est indigne de lui. Il faut que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. Tout ce qui n'est point dans cette pure désappropriation de toute volonté pour se sacrifier à celle de Dieu, n'étant point purifié par le pur amour en cette vie, le sera en l'autre par le feu de la justice divine dans le purgatoire.

v. p. 78.





XXVI.

A UNE NOVICE

SUR LE POINT DE FAIRE PROFESSION.

EN QUOI CONSISTE LE VRAI SACRIFICE DE SOI-MÊME
A DIEU ; LE FAIRE SANS RÉSERVE.

Il me tarde de savoir de vous comment vous vous trouvez dans votre retraite , en approchant du jour que vous craignez tant , et qui est si peu à craindre. Vous verrez que les fantômes qui épouvantent de loin ne sont rien de près. Quand sainte Thérèse fit son engagement , elle dit qu'il lui prit un tremblement comme des convulsions , et qu'elle crut que tous les os de son corps étoient déboîtés. « Apprenez , dit-elle , par mon exemple , à ne rien

craindre quand vous vous donnez à Dieu. » En effet, cette première horreur fut suivie d'une paix et d'une sainteté qui ont été la merveille de ces derniers temps.

J'aime mieux que vous dormiez huit heures la nuit, et que vous payiez Dieu pendant le jour d'une autre monnoie. Il n'a pas besoin de vos veilles au delà de vos forces ; mais il demande un esprit simple, docile et recueilli, un cœur souple à toutes les volontés divines, grand pour ne mettre aucunes bornes à son sacrifice, prêt à tout faire et à tout souffrir, détaché sans réserve du monde et de soi-même. Voilà la vraie et pure immolation de l'homme tout entier, car tout le reste n'est pas l'homme ; ce n'est que le dehors et l'écorce grossière. Humiliez-vous avec les Mages devant Jésus enfant. En donnant votre volonté, qui n'est pas à vous, et que vous livre-

riez au mensonge si vous la refusiez à Dieu, vous ferez un don plus précieux qu'en donnant l'or et les parfums de l'Orient. Donnez donc, mais donnez sans partage et sans jamais reprendre. O qu'on reçoit en donnant ainsi, et qu'on perd quand on veut garder quelque chose ! Le vrai fidèle n'a plus rien : il n'est plus lui-même à lui-même.

2 offrir ses faiblesses
Vous ne devez point vous embarrasser de vos défauts, pourvu que vous ne les aimiez pas, et qu'il n'y en ait aucun que vous ayez un certain désir secret d'épargner. Il n'y a que ces réserves qui arrêtent la grâce, et qui font languir une âme sans avancer jamais vers Dieu. Si vous abandonnez sans réserve toutes vos imperfections à l'esprit de Dieu, il les dévorera comme le feu dévore la paille ; mais, avant que de vous en délivrer, il s'en servira pour vous délivrer de vous-même et de votre or-

gueil. Il les emploiera à vous humilier, à vous crucifier, à vous confondre, à vous arracher toute ressource et toute confiance en vous-même. Il brûlera les verges, après vous en avoir frappée, pour vous faire mourir à l'amour-propre. Courage ! aimez, souffrez, soyez souple et constante dans la main de Dieu.



XXVII.

A UNE RELIGIEUSE.

SOUFFRIR AVEC RÉSIGNATION LES OPÉRATIONS LES PLUS PÉNIBLES DE LA MAIN DE DIEU.

Je ne saurois vous exprimer, ma chère sœur, à quel point je ressens vos peines ; mais ma douleur n'est pas sans consolation. Dieu vous aime, puisqu'il

ne vous épargne pas, et qu'il appesantisse la croix de Jésus-Christ sur vous. Toutes les lumières et tous les sentiments de ferveur se tournent en illusion, si on n'en vient pas à la pratique réelle et continuelle de la mort à soi-même. On ne sauroit mourir sans douleur; on ne sauroit mourir qu'autant que la mort attaque tout ce qu'il y a de vif en nous. La mort que Dieu opère va chercher jusque dans les moelles et dans les jointures, pour diviser l'âme d'avec l'esprit. Dieu, qui voit en nous ce que nous n'y voyons pas, sait précisément où il faut appliquer l'opération de mort: il prend ce que nous craignons le plus de lui donner. La douleur montre la vie, et c'est la vie qui fait le besoin de la mort. Dieu ne s'arrêtera point à faire des incisions dans le mort; il le feroit s'il vouloit laisser vivre: mais il veut tuer, il coupe dans le vif. Il ne vous

attaquera point dans des attachements profanes et grossiers, auxquels vous avez renoncé dès que vous vous êtes donnée à lui. Que peut-il donc faire ? Il vous éprouvera par le sacrifice de votre avidité pour les consolations les plus spirituelles.

Il faut tout souffrir. La mort qu'il veut opérer en vous doit être volontaire. Vous ne mourrez à vous-même qu'autant que vous voudrez bien y mourir. Ce n'est pas mourir que de résister à la mort, et de la repousser. Il faut donc se délaisser volontairement au bon plaisir de Dieu, pour être privée de tous les secours, même spirituels, qu'il vous ôte. Que craignez-vous, personne de peu de foi ? Craignez-vous qu'il ne puisse pas suppléer par lui-même ce qu'il vous soustrait du côté des hommes ? Eh ! pourquoi vous le soustrait-il, sinon pour le suppléer, et

pour purifier votre foi par cette douloureuse épreuve ? Je vois que tous les chemins sont fermés, et que Dieu veut faire son œuvre en vous par le retranchement de toute main d'homme pour l'accomplir. Il est jaloux ; il ne veut devoir qu'à lui seul ce qu'il veut faire en vous.

Entrez dans ses desseins, et laissez-vous y porter par sa providence. Gardez-vous bien de chercher des ressources dans les hommes, puisque Dieu vous les ôte : ils n'ont que ce qui vient de lui. Pourquoi vous troubler quand la source vous ôte tout canal, et qu'elle se communique immédiatement à vous ? D'un côté, vous n'avez aucun sentiment qui ne soit pur et entièrement soumis à l'Église : ainsi, quand vos supérieurs vous interrogent, vous n'avez qu'à leur dire avec ingénuité ce que vous pensez, et avec quelle docilité

vous êtes prête à vous laisser redresser. D'un autre côté, vous n'avez qu'à vous taire, qu'à obéir, qu'à porter la croix. Tout est décidé pour vous par la règle de votre maison. Laissez les autres faire et dire; votre silence sera votre sagesse, et votre foiblesse sera votre force. A l'égard de vos communions, évitez tout ce qui pourroit engager un confesseur prévenu à faire des retranchements; mais si l'on en faisoit, il faudroit les porter en paix, et croire qu'on n'est jamais plus uni à Jésus-Christ, que quand on est souvent privé de lui par pure obéissance, sans s'attirer cette privation. Il sait combien je suis touché de vos peines, et avec quel zèle je suis, etc.





XXVIII.

A UNE RELIGIEUSE.

COMMENT ACQUÉRIR LA VÉRITABLE DISCRÉTION.

Pour la discrétion, je ne voudrois point que vous travaillassiez à l'acquérir par des efforts continuels de réflexion sur vous-même : il y auroit en cela trop de gêne. Il vaut mieux se taire, et trouver la discrétion dans la simplicité du silence. Il ne faut pourtant pas tellement se taire, que vous manquiez d'ouverture et de complaisance dans les récréations; mais alors il ne faut parler que de choses à peu près indifférentes, et supprimer tout ce qui peut avoir quelque conséquence. Il

faut dans ces récréations ce que saint François de Sales appelle *joyeuseté*, c'est-à-dire, se réjouir et réjouir les autres en disant des riens. C'est une science que Dieu vous donnera suivant le besoin. Vous deviendrez prudente quand vous ne tiendrez plus à votre propre esprit. C'est celui de Dieu qui donne la véritable sagesse : le nôtre ne nous donne qu'une vaine composition, qu'un arrangement, qu'une apparence qui éblouit, qu'une fausse capacité. Quand on est bien simple et bien petit, à force de s'être dépouillé de sa propre sagesse, on est revêtu de celle de Dieu, qui ne fait point de fautes, et qui ne nous en laisse faire qu'autant que nous avons besoin d'être humiliés.

Ce qui produit nos indiscretions et nos fautes journalières, ce n'est pas l'esprit d'enfance et de simplicité chrétienne ; au contraire, nous ne faisons

encore des fautes qu'à cause que nous sommes trop à nous-mêmes, trop attachés à notre propre raison, trop prompts à suivre les saillies de la nature, trop renfermés dans les petites industries d'une sagesse corrompue, enfin trop timides à nous livrer à l'esprit de Dieu. Cet esprit nous feroit toujours taire ou parler selon le besoin présent, sans donner rien ni à notre vivacité, ni à nos talents, ni à nos réflexions inquiètes sur nous-mêmes, ni à un certain désir de réussir qui gâte souvent les meilleures choses.





XXIX.

A UNE RELIGIEUSE.

OBÉISSANCE, SIMPLICITÉ, MORT A SOI-MÊME.

SENTIMENTS DE FÉNELON SUR SA PROMOTION
A L'ÉPISCOPAT.

17 février 1695.

Je suis ravi d'apprendre par vous-même que vous êtes dans l'obéissance, et dans la paix de Dieu qui en est inséparable. Dieu aura soin de tout, et vous ne devez chercher que sa volonté. Ne tenez qu'à lui seul; vous trouverez en lui tout ce qui sera selon son véritable esprit. Souvenez-vous que la voie de foi et de détachement, que vous avez tant voulu suivre, n'est solide qu'autant qu'elle nous détache des per-

sonnes, des livres, des secours, en un mot de tout ce qui n'est point Dieu et sa volonté. Les grâces que vous avez reçues vous rendroient bien coupable, si vous vous entêtiez d'une chose qui doit par elle-même préserver de tout entêtement. Obéissez donc comme un petit enfant. Je ne vous demande que ce que je désire pour moi-même. Je me croirois un démon, et non pas un prêtre, si je n'étois pas dans le désir d'être aussi simple, docile et petit que je vous conjure de l'être. Obéissez donc, encore une fois. Montrez que *les justes sont*, comme dit l'Écriture¹, *une nation qui n'est qu'amour et obéissance*. Taisez-vous le plus que vous pourrez. Ce silence ne doit point être une dissimulation; ce doit être recueillement, défiance de vous-même, renoncement à

¹ Eccles. III. 1.

vos propres lumières, docilité pour celles d'autrui. Souvenez-vous que vous manquez à Dieu toutes les fois que vous hésitez à lui sacrifier toutes les consolations dont vous êtes privée. Le service de Dieu ne consiste ni en paroles, ni en sentiments vagues, ni en affections sensibles, ni en belles imaginations, ni en grandes pensées, mais en bonnes œuvres. Se taire, obéir, se contraindre; renoncer à son goût aussi bien qu'à sa volonté dans toutes les occasions les plus difficiles; ne se décourager ni se flatter; embrasser la croix, et compter qu'on ne trouve Dieu que par elle : voilà, madame, la vérité du royaume de Dieu au dedans de nous. C'est l'adoration en esprit et en vérité. Observez votre règle; elle est le pur Évangile pour vous. Écoutez vos supérieurs; ils sont pour vous Dieu même.

Êtes-vous sur la terre pour vous contenter ? *Jésus-Christ*, dit saint Paul ¹, *n'a point voulu se plaire à lui-même*. Eh ! qui êtes-vous pour le vouloir ? Vous cherchez la volonté de Dieu ; et quand la ferez vous mieux que quand vous ne ferez point la vôtre ? L'oraison n'est solide qu'autant qu'elle est la mort à soi-même, à ses goûts, et même à sa perfection en tant qu'on la regarde comme sa propre excellence, et non comme la pure volonté de Dieu. Tout est fait pour vous, pourvu que vous obéissiez et que vous portiez les autres à faire de même.

Quand vous aurez des répugnances, ouvrez simplement votre cœur, non pour être ménagée ni flattée, mais pour n'avoir point de réserve : ensuite ne vous écoutez plus vous-même. Les ré-

¹ Rom. xv. 3.

(ordme)

pugnances viennent de la propre volonté et de l'attachement à notre sens. Il faut se plier à tout, et se briser jusqu'à ce qu'on soit souple en tout sens. Pour vos fautes, je n'en suis point surpris; mais je remercie Dieu de ce que vous les connoissez, sans vous flatter ni vous décourager. Reprenez toujours courage, et ne cessez point de vouloir vous vaincre; mais faites-le sans chagrin, ni âpreté, ni confiance en vous-même. Profitez de l'humiliation de vos fautes et de l'expérience de votre infidélité, sans vous relâcher pour la correction.

Je suis plein de reconnoissance pour la bonté avec laquelle vous prenez part à la grâce que le roi m'a faite¹. C'est une des plus grandes qu'on puisse re-

¹ Il venoit d'être nommé à l'archevêché de Cambrai.

cevoir des hommes ; mais tout ce que les hommes donnent n'est que *vanité et affliction d'esprit*, selon les termes de l'Ecclesiaste ¹. Il faut regarder toute ceci comme un pesant fardeau, et ne songer qu'à le porter fidèlement. Me voilà dans la condition de saint Pierre : *Quand vous étiez jeune*, lui dit Jésus-Christ ², *vous alliez où vous vouliez ; mais en vieillissant, vous serez ceint par un autre qui vous mènera malgré vous*. J'ai passé une jeunesse douce, libre, pleine d'études agréables et de commerces avec des amis délicieux. J'entre dans un état de servitude perpétuelle en terre étrangère. Quelquefois je sens un peu ce changement ; mais je serois bien fâché de tenir ni à ma santé, ni à ma liberté, ni à mes amis, ni à aucune consolation. Faites de même,

¹ Eccles. i. 14. — ² Joan. xxi. 18.

je vous en conjure. Ne regrettez jamais dans le désert les oignons d'Égypte : la manne journalière remplira tous les besoins de votre cœur, et vous n'avez qu'à marcher en esprit de foi vers la terre promise. Écoutez Dieu, et ne vous écoutez jamais vous-même ; soyez soumise et docile ; aimez et souffrez beaucoup ; parlez peu : que le sel de la sagesse soit dans vos paroles ; je dis, de la sagesse qui est selon Dieu.





XXX.

A LA SŒUR CÉLESTE-FRANÇOISE
DE LANNOY,
RELIGIEUSE DE SAINT-ANDRÉ A TOURNAI¹.

II. L'EXHORTE A DEMEURER EN PAIX DANS LA PLACE
OÙ LA PROVIDENCE L'A MISE, EN PRATIQUANT
LES VERTUS DE SON ÉTAT.

A Tournai, vendredi 44 septembre 1714.

Il faut de très-grandes raisons, et de très-fortes marques de la volonté de Dieu pour changer d'état, et pour abandonner la maison où l'on a fait ses vœux. Je ne vois rien de semblable, ma

¹ Cette lettre a été trouvée dans l'étui des lunettes de la sœur de Lannoy, après sa mort, en 1746. Voyez *Études morales et religieuses*; Lille, 1838, in-8°, p. 297.

chère sœur, dans la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire. Ainsi je crois que le meilleur parti pour vous est de demeurer en paix dans la place où la Providence vous a mise. Priez, obéissez, souffrez les peines de votre état. Travaillez à vous corriger de vos défauts, et à acquérir des vertus. Je suis tout à vous en Notre-Seigneur.





LETTRES
A DIVERSES PERSONNES DU MONDE,
QUI COMMENÇOIENT A MENER UNE VIE
CHRÉTIENNE.

—
XXXI.

COMBIEN LES VOIES DE DIEU SONT DOUCES A
QUICONQUE LES SUIV AVEC AMOUR ; AVIS POUR
LE RÉGLEMENT DE LA CONDUITE.

JE suis ravi, monsieur, de voir la bonté de cœur avec laquelle vous avez reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Dieu opère certainement en vous, puisqu'il vous donne le goût de la vérité, et le désir d'être soutenu dans vos bons projets. Je ne demande pas mieux que de vous y aider. Plus

vous ferez pour Dieu , plus il fera pour vous. Chaque pas que vous ferez dans le bon chemin se tournera en paix et en consolation dans votre cœur. La perfection même que l'on craint tant , de peur qu'elle ne soit triste et gênante , n'est perfection qu'en ce qu'elle augmente la bonne volonté. Or à mesure que ce qu'on fait augmente , l'ennui et la gêne diminuent en le faisant ; car on n'est point gêné en ne faisant que les choses qu'on aime à faire. Quand on fait une chose pénible avec un grand amour , ce grand amour adoucit la peine , et fait qu'on est content de la souffrir. On ne voudroit pas être soulagé en manquant à l'amour dont on est rempli ; on se fait même un plaisir de se sacrifier au bien-aimé. Ainsi plus on avance vers la perfection , plus on est content de suivre ce qu'on aime. Que voulez-vous de mieux , que d'être toujours

content, et de ne souffrir jamais aucune croix qui ne vous contente plus que les plaisirs opposés? C'est ce contentement que vous ne trouverez jamais dans votre cœur en vous livrant à vos passions, et qui ne vous manquera jamais en cherchant Dieu.

Il est vrai que ce n'est pas toujours un contentement sensible et flatteur, comme celui des plaisirs profanes; mais enfin c'est un contentement très-réel, et fort supérieur à ceux que le monde donne, puisque les pécheurs veulent toujours ce qui leur manque, et que les âmes pleines de l'amour de Dieu ne veulent rien que ce qu'elles ont. C'est une paix quelquefois sèche et même amère, mais que l'âme aime mieux que l'ivresse des passions. C'est une paix où l'on est d'accord avec soi, une paix qui n'est jamais troublée ni altérée que par les infidélités. Ainsi moins on est in-

fidèle, plus on jouit de cette heureuse paix. Comme le monde ne peut la donner, il ne peut l'ôter. Si vous ne voulez pas le croire, essayez-le. *Goutez, et voyez combien le Seigneur est doux*¹.

Vous ne pouvez rien faire de mieux, que de régler votre temps, en sorte que vous fassiez tous les jours une petite lecture, avec un peu d'oraison en méditation affectueuse, pour repasser sur vos foiblesses, étudier vos devoirs, recourir à Dieu, et vous accoutumer à être familièrement avec lui. Que vous serez heureux, si vous apprenez ce que c'est que l'occupation de l'amour ! Il ne faut point demander ce qu'on fait avec Dieu quand on l'aime. On n'a point de peine à s'entretenir avec son ami ; on a toujours à lui ouvrir son cœur ; on ne cherche jamais ce qu'on

lui dira, mais on le lui dit sans réflexion : on ne peut lui rien réserver ; quand même on n'auroit rien à lui dire, on est content d'être avec lui. O que l'amour est bien plus propre à soutenir que la crainte ! La crainte captive et contraint pendant qu'elle trouble ; mais l'amour persuade, console, anime, possède toute l'âme, et fait vouloir le bien pour le bien même. Il est vrai que vous avez encore besoin de la crainte des jugements de Dieu, pour faire le contre-poids de vos passions ; *confige timore tuo carnes meas*¹ : mais en commençant par la crainte qui dompte la chair, il faut se hâter de tendre à l'amour qui console l'esprit. O que vous trouverez Dieu bon et fidèle ami, quand vous voudrez entrer en amitié sincère et constante avec lui !

¹ Ps. cxviii. 120.

Le point capital, si vous voulez bien vous donner à lui de bonne foi, c'est de vous défier de vous-même après tant d'expériences de votre fragilité, et de renoncer sans retardement à toutes les compagnies qui peuvent vous faire retomber. Si vous voulez aimer Dieu, pourquoi voulez-vous passer votre vie dans l'amitié de ceux qui ne l'aiment pas, et qui se moquent de son amour? Pourquoi ne vous contenter pas de la société de ceux qui l'aiment, et qui sont propres à vous affermir dans votre amour pour lui?

Je ne demande point que vous rompiez d'abord sans aucune mesure avec tous vos amis, et avec toutes les personnes vers lesquelles une véritable bienséance vous demande quelque commerce. Je demande encore moins que vous abandonniez ce qu'on appelle les devoirs, pour faire votre cour, et vous

trouver dans les lieux où l'on n'a besoin que de paroître en passant; mais il s'agit des liaisons suivies, qui contribuent beaucoup à gâter le cœur, et qui entraînent insensiblement contre les meilleures résolutions qu'on a prises. Il s'agit de retrancher les conversations fréquentes de femmes vaines qui cherchent à plaire, et des autres compagnies qui réveillent le goût des plaisirs, qui accoutument à mépriser la piété, et qui causent une très-dangereuse dissipation. C'est ce qui est très-nuisible pour le salut à tous les hommes les plus confirmés dans la vertu, et par conséquent c'est ce qui est encore bien plus pernicieux pour un homme qui ne fait que les premiers pas vers le bien, et dont le naturel est si facile pour se laisser dérégler.

De plus, vous devez vous reprocher vos longues infidélités, et l'abus que

vous avez fait si longtemps des grâces. Dieu vous a attendu, cherché, invité, pressé, forcé, pour ainsi dire, à revenir à lui : n'est-il pas juste que vous l'attendiez un peu à votre tour ? N'avez-vous pas besoin de mortifier vos goûts, et de réprimer vos habitudes, surtout à l'égard des choses dangereuses ? Ne faut-il pas faire une sérieuse pénitence de vos péchés ? Ne devez-vous pas appliquer votre pénitence à vous humilier et à vous ennuyer un peu, pour vous éloigner des compagnies contagieuses ? *Celui*, dit le Saint-Esprit ¹, *qui aime le péril y périra*. Il faut, quoi qu'il en coûte, quitter les occasions prochaines. On est obligé, selon le commandement de Jésus-Christ ², de *couper son pied et sa main*, et même *d'arracher son œil*, s'ils nous scanda-

¹ Eccli. III. 27. — ² Matth. v. 29, 30.

lisent, c'est-à-dire s'ils sont pour nous des pièges ou sujets de chute.

J'avoue que vous ne devez point donner au public une scène de conversion qui fasse discourir avec malignité, la vraie piété ne demande jamais ces démonstrations. Il suffit de faire deux choses : l'une est de ne donner aucun mauvais exemple ; c'est sur quoi il n'est jamais permis de rougir de Jésus-Christ et de son Évangile : l'autre chose est de faire sans affectation et sans éclat tout ce que le sincère amour de Dieu demande. Suivant la première règle, il ne faut paroître que modestement à l'église ; et, dans toutes les compagnies, on ne peut ni flatter le vice, ni entrer dans les discours indécents des libertins. Suivant la seconde règle, il n'y a qu'à faire ses lectures, ses prières, ses confessions, ses communions, et ses autres bonnes œuvres en particulier. Par

là vous éviterez la critique maligne du monde, sans tomber dans une mauvaise honte et dans une timidité politique, qui vous entraîneroient bientôt dans le torrent de l'iniquité. La principale démarche à faire est de vous retirer doucement de tous les amusements, qui sont encore plus à craindre pour vous que pour un autre, et de vous retrancher dans la société d'un petit nombre de personnes choisies qui pensent comme vous voulez penser toute votre vie.





XXXII.

BONHEUR DE SE DONNER A DIEU , ET DE QUITTER
TOUT LE RESTE PAR UNE VÉRITABLE CONVERSION.

Vous me trouverez bien indiscret, monsieur ; mais je ne puis garder aucune mesure avec vous , quoique je n'aie point l'honneur d'en être connu. Ce qu'on m'a fait connoître de la situation de votre cœur me touche tellement , que je passe au-dessus de toutes les règles. Vos amis , qui sont les miens , vous ont déjà répondu de la sincérité de mon zèle pour votre personne. Je ne saurois sentir une plus parfaite joie que celle de vous posséder quelques jours. En attendant , je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il faut céder à

Dieu, quand il nous invite à le laisser régner au dedans de nous. Avons-nous autant délibéré quand le monde nous a invités à nous laisser séduire par les amusements et par les passions ? avons-nous autant hésité ? avons-nous demandé autant de démonstrations ? avons-nous autant résisté au mal, que nous résistons au bien ? Est-il question de s'égarer, de se corrompre, de se perdre, d'agir contre le fond le plus intime de son cœur et de sa raison, pour chercher la vanité ou le plaisir des sens ? on ne craint point d'aller trop loin ; on décide, on s'abandonne sans réserve. Est-il question de croire qu'une main toute sage et toute-puissante nous a faits, puisque nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes ; s'agit-il de reconnoître que nous devons tout à celui de qui nous tenons tout, et qui nous a faits pour lui seul ?

on commence à hésiter, à délibérer, à douter avec subtilité des choses les plus simples et les plus claires; on craint d'être trop crédule, on se défie de son propre sentiment, on chicane le terrain, on appréhende de donner trop à celui à qui tout n'est pas trop, et à qui on n'a jamais rien donné; on a même honte de cesser d'être ingrat envers lui, et on n'ose laisser voir au monde qu'on le veut servir; en un mot, on est aussi timide, aussi tâtonnant et aussi difficile pour la vertu, qu'on a été hardi et décisif sans examen pour le dérèglement.

Je ne vous demande, monsieur, qu'une seule chose, qui est de suivre simplement la pente du fond de votre cœur pour le bien, comme vous avez suivi autrefois les passions mondaines pour le mal. Toutes les fois que vous voudrez examiner les fondements de la religion, vous reconnoîtrez sans peine

qu'on n'y peut opposer rien de solide , et que ceux qui la combattent ne le font que pour ne se point assujettir aux règles de la vertu : ainsi ils ne refusent de suivre Dieu , que pour se contenter eux-mêmes. De bonne foi , est-il juste d'être si facile pour soi , et si retranché contre Dieu ? Faut-il tant de délibérations pour conclure qu'il ne nous a pas faits pour nous , mais pour lui ? En le servant , que hasardons-nous ? Nous ferons toutes les mêmes choses honnêtes et innocentes que nous avons faites jusqu'ici ; nous aurons à peu près les mêmes devoirs à remplir , et les mêmes peines à souffrir patiemment ; mais nous y ajouterons la consolation infinie d'aimer ce qui est souverainement aimable , de travailler et de souffrir pour plaire au véritable et parfait ami , qui tient compte des moindres choses , et qui les récompense au centuple dès cette vie

par la paix qu'il répand dans le cœur. Enfin nous y ajouterons l'attente d'une vie bienheureuse et éternelle, en comparaison de laquelle celle-ci n'est qu'une mort lente.

Ne raisonnez point. Ou croyez votre propre cœur, à qui Dieu, si longtemps oublié, se fait sentir amoureusement malgré tant de longues infidélités; ou du moins consultez vos amis, gens de bien, que vous connoissez pour sincères : demandez-leur ce qu'il leur en coûte pour servir Dieu; sachez d'eux s'ils se repentent de s'y être engagés, et s'ils ont été ou trop crédules ou trop hardis dans leur conversion. Ils ont été dans le monde comme vous : demandez-leur s'ils regrettent de l'avoir quitté, et si l'ivresse de Babylone est plus douce que la paix de Sion. Non, monsieur, quelque croix qu'on souffre dans la vie chrétienne, on ne perd jamais cette

bienheureuse paix du cœur, dans laquelle on veut tout ce qu'on souffre, et on ne voudroit aucune des joies dont on est privé.

Le monde en donne-t-il autant ? vous le savez. Y est-on toujours content d'avoir tout ce qu'on a, et de n'avoir aucune des choses qui manquent ? Y fait-on toutes choses par amour et du fond du cœur ? Que craignez-vous donc ? de quitter ce qui vous quittera bientôt, ce qui vous échappe déjà à toute heure, ce qui ne remplit jamais votre cœur, ce qui se tourne en langueur mortelle, ce qui porte avec soi un vide triste, et même un reproche secret du fond de la conscience ; enfin ce qui n'est rien dans le moment même où il éblouit ? Et que craignez-vous ? de trouver une vertu trop pure à suivre, un Dieu trop aimable à aimer, un attrait d'amour qui ne vous laissera plus

à vous-même ni aux vanités d'ici-bas ? Que craignez-vous ? de devenir trop humble , trop détaché , trop pur , trop juste , trop raisonnable , trop reconnoissant pour votre Père qui est au ciel ? Ne craignez donc rien tant que cette injuste crainte , et cette folle sagesse du monde qui délibère entre Dieu et soi , entre le vice et la vertu , entre la reconnoissance et l'ingratitude , entre la vie et la mort.

Vous savez , par une expérience sensible , ce que c'est que de languir faute d'avoir au dedans de soi une vie et une nourriture d'amour. On est inanimé et comme sans âme , dès qu'on n'a plus ce je ne sais quoi au dedans , qui soutient , qui porte , qui renouvelle à toute heure. Tout ce que les amants insensés du monde disent dans leurs folles passions est vrai en un sens à la lettre. Ne rien aimer , ce n'est pas vi-

vre ; n'aimer que foiblement , c'est languir plutôt que vivre. Toutes les plus folles passions qui transportent les hommes ne sont que le vrai amour déplacé , qui s'est égaré loin de son centre. Dieu nous a faits pour vivre de lui et de son amour. Nous sommes nés pour être brûlés et nourris tout ensemble de cet amour , comme un flambeau pour se consumer devant celui qu'il éclaire. Voilà cette bienheureuse flamme de vie que Dieu a allumée au fond de notre cœur : toute autre vie n'est que mort. Il faut donc aimer.

Mais qu'aimerez-vous ? ce qui ne vous aime point sincèrement , ce qui n'est point aimable , ce qui nous échappe comme une ombre qu'on voudroit saisir ? Qu'aimerez-vous dans le monde ? des hommes qui seroient jaloux et rongés d'une infâme envie , si vous étiez content ? Qu'aimerez-vous ? des cœurs

qui sont aussi hypocrites en probité, qu'on accuse les dévots d'être hypocrites en dévotion ? Qu'aimerez-vous ? un nom de dignité qui vous fuira peut-être, et qui ne guériroit de rien votre cœur, si vous l'obteniez ? Qu'aimerez-vous ? l'estime des hommes aveugles, que vous méprisez presque tous en détail ? Qu'aimerez-vous ? ce corps de boue qui salit notre raison, et qui assujettit l'âme aux douleurs des maladies et de la mort prochaine ? Que ferez-vous donc ? N'aimerez-vous rien ? vivrez-vous sans vie, plutôt que d'aimer Dieu qui vous aime, qui veut que vous l'aimiez, et qui ne veut vous avoir tout à lui, que pour se donner tout entier à vous ? Craignez-vous qu'avec ce trésor il puisse vous manquer quelque chose ? Croyez-vous que le Dieu infini ne pourra pas remplir et rassasier votre cœur ? Doutez-vous de vous-même et de toutes

les créatures ensemble : ce n'est qu'un néant qui ne sauroit suffire au cœur de l'homme fait pour Dieu ; mais ne vous défiez jamais de celui qui est lui seul tout bien , et qui vous dégoûte miséricordieusement de tout le reste , pour vous forcer à revenir à lui.

RÉFLEXIONS

-D'un homme qui ne connoît point la religion¹.

Me suis-je fait moi-même ? Non. Cependant il est certain que je n'ai pas toujours été : qui est-ce donc qui m'a fait ? Ce n'est pas mes parents ; ils n'ont point eu la puissance de former un corps tel que le mien ; ils n'ont été que

¹Le manuscrit original de ces *Réflexions* est joint aux lettres à la comtesse de Gramont, qu'on verra plus bas. Nous ignorons à qui ces *Réflexions* étoient adressées.

les instruments aveugles d'une puissance supérieure, pleine d'industrie pour arranger tant de merveilleux ressorts. Mais ces ressorts si merveilleux peuvent-ils avoir été formés par le hasard ? Il y auroit de la folie à le croire. Je ne puis voir un tableau, sans juger que la main d'un peintre en a mélangé les figures et les couleurs. Une montre ou une horloge, qui sont des machines infiniment moins dignes d'admiration que la moindre partie du corps humain, me découvrent l'art de l'ouvrier qui en est l'auteur. Douterois-je donc qu'un ouvrier très-puissant et très-habile n'ait fait ce corps si proportionné dans ses membres, ces pieds, ces mains, cette tête, ces yeux, cette bouche, ces oreilles, etc. ? Chacun de ces organes est un chef-d'œuvre. Non-seulement une main sage les a formés, mais nous ne saurions découvrir, par nos plus cu-

rieuses recherches , toute la profondeur de l'art et de la sagesse qui y sont cachés.

Outre les merveilles qui sont en moi , combien d'autres merveilles dans tout l'univers ! Quel est donc le puissant architecte qui a suspendu sur nos têtes la voûte immense des cieux , qui fait marcher avec ordre les astres , qui fait lever et coucher le soleil sur nous ; qui donne la lumière du jour au travail , le silence et l'obscurité de la nuit au repos ; qui règle les saisons ; qui fait couler les fleuves des montagnes , pour se précipiter dans la mer comme dans le centre du commerce de tant de nations ; qui tire du sein de la terre de quoi nourrir , couvrir l'homme , et fournir des remèdes à ses maux ? Il est donc manifeste que toute la nature marque la puissance qui l'a formée ; il est donc vrai qu'il y a un être qui a produit et arrangé tout

ce que nous voyons. Cet être est ce qu'on nomme Dieu.

O Dieu ! je ne vous avois point connu. Tout ce qui est hors de moi, et tout ce qui est en moi-même, est votre ouvrage. Tout devoit m'instruire, et tout m'amusoit ; vous étiez près de moi, et j'étois loin de vous. C'est vous qui m'avez fait ; je suis donc à vous. Vous m'avez tout donné : je vous dois tout ; je suis bien plus à vous qu'à moi. Mais est-il vrai, comme on le dit, que vous vous mêlez de tout ce que font les hommes ? votre grandeur s'abaisse-t-elle jusque-là ? Je veux de bonne foi l'examiner.

Ce Dieu, que je viens de reconnoître, est infiniment puissant, car il m'a fait de rien. Une puissance bornée suffiroit pour faire quelque chose de quelque chose : mais de rien faire quelque chose, tirer du néant même des mer-

veilles, c'est un changement infini, qui demande une infinie puissance. De plus, ce Dieu doit être infiniment sage, car il m'a donné la raison. Celui qui la donne la doit avoir. Toute sagesse qui reluit dans ses créatures est un écoulement de la sienne. C'est donc en lui qu'est la vraie source de la souveraine raison et de la parfaite sagesse. Le voilà donc infiniment puissant, sage et parfait. S'il est infiniment sage et parfait, il est infiniment bon et juste; car ce seroit un horrible défaut que de manquer de bonté et de justice.

Quand il m'a fait, m'a-t-il tiré du néant sans aucun motif raisonnable? non, sans doute; car moi, qui suis moins raisonnable et moins parfait, je ne fais jamais rien sans avoir en vue quelque raison, à laquelle je rapporte ce que je fais. Dieu a donc rapporté à quelque dessein ma création. Ce des-

sein ne peut être que celui d'en tirer son plaisir et sa gloire, en un mot, de faire sa créature pour lui-même. C'est donc pour lui que je suis fait : il faut donc que je fasse ce qu'il veut, et que je sois dans ses mains tel qu'il l'a prétendu. Autrement je résisterai à l'intention de mon créateur. Mais pourquoi m'a-t-il donné la raison, les sentiments d'honneur, de bienséance, de justice, de pudeur, de reconnoissance, de fidélité, etc. ? C'est que cette raison, avec toutes ces appartenances, est un écoulement, comme je l'ai déjà remarqué, de sa justice, de sa sagesse et de sa raison souveraine. Il veut donc que je lui ressemble, et que je sois juste, sage et raisonnable en tout comme lui. Si je fais autrement, je défigure son ouvrage, et je renverse son dessein. Cet être si puissant souffrira-t-il que je lui fasse cette injure ? me laissera-t-il impuni ?

Si je m'abandonne, malgré la raison qu'il m'a donnée, à l'injustice, à l'impudence, à l'ingratitude, à la cruauté, me traitera-t-il comme les hommes les plus sages et les plus vertueux, qui ont eu le plus de modération et de courage pour suivre la lumière qu'il leur a donnée ? Mourrons-nous les uns et les autres d'une même mort ? Le juste qui a suivi en tout la raison, qui est le plus grand don de Dieu, périra-t-il sans récompense, après avoir passé sa vie dans un combat continuel contre ses passions déréglées ? Et moi, qui ai passé ma vie en m'y abandonnant contre la raison, aurai-je joui impunément de tous les plaisirs d'une vie honteuse et injuste ? mourrai-je sans châtiment ? le Dieu infiniment juste le souffriroit-il ? Il faut donc que le mal soit puni, et le bien récompensé après cette vie. N'est-il pas étonnant que ces peines et ces ré-

compenses de l'autre vie soient si nécessaires pour justifier Dieu dans le gouvernement du monde ; par conséquent qu'elles soient si certaines, et que cependant je les aie comptées pour rien jusqu'à présent ? Combien étois-je aveuglé ! J'ai tout hasardé ; j'ai vécu content au milieu du plus terrible des périls ; je n'ai songé qu'à vivre, pendant que j'allois tomber entre les mains de ce Dieu tout-puissant, qui auroit dû employer toute sa puissance à punir mon ingratitude et ma témérité. J'ai même fait gloire de mépriser l'éternité, et je me suis vanté de méconnoître ce Dieu qui m'a fait. J'appelois force d'esprit cette vanité brutale.

O Dieu, je n'ai connu ni votre grandeur ni ma misère ! J'ai aimé mon aveuglement ; je me suis glorifié de mes ténèbres ; mais vous avez été bon et patient jusqu'à souffrir mes outrages.

Au lieu d'exciter votre juste colère, ils ont excité votre compassion. Vous avez pitié de moi, Seigneur; enfin vous faites luire sur moi les rayons de votre miséricorde. Hélas! je méritois, pour châtiment, de ne vous point connoître. Ces ténèbres, que j'aimois tant, vous auroient vengé de mon impiété, et je n'aurois jamais vu votre face qu'au moment de ma mort, où vous seriez venu me confondre. Béni soyez-vous à jamais de m'avoir arraché à toutes mes erreurs!

O Dieu, puisqu'il est donc vrai que vous êtes; puisque je ne puis plus ignorer ni votre puissance qui m'a fait de rien, ni votre sagesse qui m'a donné la raison, ni votre bonté qui se fait sentir à moi par la grâce qui m'éclaire, venez au dedans de mon cœur: changez ce cœur corrompu par toutes les passions et par la vanité; arrachez-le,

↓ Seigneur ; donnez-m'en un autre, un cœur nouveau, un cœur pur, un cœur selon le vôtre. Quoi qu'il arrive, je veux vous aimer ; quoi qu'il m'en coûte, je veux vivre selon votre volonté ; quelque violence qu'il faille me faire, je veux être juste, sincère, charitable, modeste, reconnoissant, puisque toutes ces vertus vous plaisent, et qu'on ne peut les abandonner sans offenser votre souveraine justice. Commandez donc, Seigneur, commandez tout ce que vous voudrez à votre foible créature qui vous doit tout ; mais donnez-lui de faire et d'aimer ce que vous lui aurez commandé.

Mais il me reste une grande difficulté sur la religion. Maintenant je connois le Dieu qui m'a fait ; mais je suis dans un pays où l'on adore Jésus comme Dieu : que dois-je croire là-dessus ? Je vois bien que ce Dieu si sage, qui a

fait les hommes pour lui, veut que les hommes le glorifient, vivent suivant sa volonté toute juste, et lui témoignent publiquement leur reconnoissance. Cette fidélité à vivre comme il veut, règle leurs mœurs; et ce témoignage public qu'ils doivent, pour s'édifier les uns les autres, donner de leur reconnoissance, règle leur culte. Il faut donc, pour honorer ce Dieu, une morale et un culte uniforme. Où trouverai-je ces deux choses hors du christianisme? Les païens adorent plusieurs monstrueuses divinités, et ont une morale très-imparfaite. Les mahométans ajoutent à la croyance d'un seul Dieu un amas de fables ridicules, sans preuve, sans autorité, sans miracles, sans raison, et avec beaucoup d'inconvénients pour les mœurs. Les juifs attendent un Messie, et ont passé tous les temps où ils ont cru eux-mêmes qu'il devoit venir; en sorte

7

qu'ayant perdu toute règle, ils ont conclu, par une espèce de désespoir, qu'il ne falloit plus compter les temps. Les chrétiens soutiennent que les juifs ont méconnu ce Messie, né parmi eux, pour appeler tous les gentils ou païens à la connoissance du vrai Dieu. En effet, depuis qu'ils ont crucifié Jésus, il y a plus de seize cents ans qu'ils sont toujours punis et dispersés. Les gentils de tout ce qu'on appelloit le monde connu, sont arrivés à la connoissance d'un seul Dieu créateur, et les idoles ne paroissent plus sur la terre. Voilà des marques bien sensibles de ce Messie déjà venu, tel que les prophètes l'avoient dépeint.

D'ailleurs ce Jésus a mené une vie qui est le parfait modèle de toutes les vertus : on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus pur, ni de plus céleste que toutes ses actions et toutes

ses paroles. Si ce grand Dieu que je viens de connoître a daigné venir habiter sensiblement parmi les hommes, pour les mieux instruire par l'autorité de son exemple, c'est ainsi qu'il a dû agir et parler. Mais quoi ! n'est-il pas digne de ce Dieu si bon d'avoir pris une chair semblable à la nôtre, pour nous montrer dans cette chair toutes les vertus que chacun de nous dans la sienne peut pratiquer ? En prenant cette chair, il n'a rien fait d'indigne de lui ; car tout ce qui va à montrer sa bonté et son amour à sa créature est digne de ce Dieu. Plus il est grand, plus il doit être bon ; car la bonté infinie et infiniment bienfaisante doit se trouver dans l'être infiniment parfait. D'ailleurs il n'a pu rien perdre en prenant cette chair : il n'a point cessé d'être le Dieu éternel, infini, tout-puissant ; il a fait seulement, par un abaissement

extérieur et sensible, une merveilleuse démonstration de son amour, pour venir chercher sa créature égarée. Sans rien perdre de sa gloire et de son bonheur inaltérable, il nous a appris, par les douleurs de son humanité, à vivre et à mourir courageusement. Tout cela est digne de Dieu; il faut que son amour soit comme lui, c'est-à-dire infini, et par conséquent prodigieux et incompréhensible. Il ne me reste donc plus de scandale sur la croix de Jésus.

Je vois que cette religion est la seule, qui étant jointe à la juive, d'où elle sort, ait toujours duré. Cette durée sans interruption est le caractère de la religion véritable. Elle seule donne l'idée du vrai Dieu, qui est un, qui est un pur esprit, qui est tout-puissant, qui veut être aimé. Les particuliers qui adorent un Dieu sans reconnoître Jésus-Christ, n'ont aucun culte réglé qui

rende témoignage de leur religion, et qui la rende uniforme. Chacun suit sa fantaisie : aucun d'eux n'est humble ; aucun d'eux n'a ces grands caractères d'une vertu simple, d'un recueillement sincère, d'un entier détachement d'eux-mêmes, tels que nous les voyons dans les vrais disciples de l'Évangile. Au contraire, ils méprisent les simples ; ils se piquent de force d'esprit ; ils sont jaloux de leur liberté ; ils craignent le joug d'une loi austère ; ils sont attachés à toutes les commodités de la vie ; et la plupart même sont dans le vice, qui les empêche peut-être de croire en Jésus-Christ. Il n'y a donc, sur la terre, qu'une seule loi, un seul culte public, une seule religion qui soit digne de Dieu. La seule raison qui en éloigne la plupart des hommes est précisément ce qui montre qu'elle vient de ce Dieu si pur et si parfait ; je veux dire sa

sainteté, qui ne souffre dans les hommes aucune tache.

O Jésus, vous êtes donc le Fils de Dieu et notre Sauveur ! Vous êtes venu, ô Dieu plein d'amour, nous instruire, nous mener comme par la main, et nous encourager par votre exemple ! Maintenant vous ouvrez mes yeux si longtemps fermés ; ouvrez aussi mon cœur à votre grâce. Je vous adore ; je vais par vous à notre Père : je vous demande votre Esprit ; je m'abandonne à vous. O sagesse éternelle, faites-moi sage ! ô bonté infinie, rendez-moi bon ! ô souveraine justice, donnez-moi un cœur pur, juste et ferme dans le bien ! Je suis chrétien par la foi, je veux l'être par les mœurs. Je connois mon Dieu, je veux le servir : c'est bien tard, mais c'est pour toujours.





XXXIII.

INSTANCES A UNE PERSONNE IRRÉSOLUE SUR
SA CONVERSION.

Quoique je n'aie point reçu de vos nouvelles, je ne puis ni vous oublier, ni perdre la liberté que vous m'avez donnée. Souffrez donc, je vous en conjure, que je vous représente combien vous seriez coupable devant Dieu, si vous résistiez à la vérité connue, et au sentiment très-vif que Dieu vous en a donné : ce seroit résister au Saint-Esprit même. Le voyage que vous avez pris la peine de faire se tourneroit en condamnation contre vous. Vous ne pouvez douter ni de l'indignité du monde, ni de son impuissance de vous

rendre heureux, ni de l'illusion de tout ce qu'il promet de flatteur. Vous connoissez les droits du Créateur sur sa créature, et combien l'ingratitude à l'égard de Dieu est encore plus excusable que celle où l'on tombe à l'égard des amis, qui ne sont que des hommes. Vous sentez la vérité de ce Dieu, par la sagesse qui reluit dans tous ses ouvrages, et par les vertus qu'il inspire aux hommes remplis de son amour. Qu'avez-vous à opposer à des choses si touchantes, si ce n'est un goût de liberté et d'indocilité naturelle qui forme votre irrésolution ? On craint de porter le joug ; et c'est là le vrai levain d'une certaine incrédulité qu'on s'objecte à soi-même. On veut se persuader qu'on ne croit pas encore assez, et que, dans cet état de doute, on ne pourroit faire aucun pas vers la religion sans le faire témérairement, et avec danger de re-

culer bientôt. Mais ce n'est pas un vrai doute sur la vérité du christianisme qui cause cette irrésolution ; c'est au contraire l'irrésolution qui se sert du prétexte de ce doute pour différer toujours d'exécuter ce que la nature craint. On se fait accroire à soi-même qu'on doute, pour se dispenser de s'exécuter soi-même, et de sacrifier une malheureuse liberté dont l'amour-propre est jaloux.

De bonne foi, qu'avez-vous de solide et de précis à opposer aux vérités de la religion ? Rien qu'une crainte d'être gêné, et de mener une vie triste et pénible ; rien qu'une crainte d'être mené plus loin que vous ne voudriez vers la perfection. Ce n'est qu'à force d'estimer la religion, de sentir sa juste autorité, et de voir tous les sacrifices qu'elle inspire, que vous la craignez, et que vous n'osez vous livrer à elle.

Mais permettez-moi de vous dire que vous ne la connoissez pas encore aussi douce et aussi aimable qu'elle est. Vous voyez ce qu'elle ôte, mais vous ne voyez pas ce qu'elle donne. Vous vous exagérez ses sacrifices, sans envisager ses consolations. Non, elle ne laisse aucun vide dans le cœur. Elle ne vous fera faire que les choses que vous voudrez faire, et que vous voudrez préférer à toutes les autres qui vous ont si longtemps séduit. Si le monde ne vous demandoit jamais que ce que votre cœur aimeroit et accepteroit par amour, ne seroit-il pas meilleur maître qu'il ne l'est ? Dieu vous ménagera, vous attendra, vous préparera, vous fera vouloir avant que de vous demander. S'il gêne vos inclinations corrompues, il vous donnera un goût de vérité et de vertu par son amour, qui sera supérieur à tous vos autres goûts déréglés. Qu'at-

tendez-vous ? qu'il fasse des miracles pour vous convaincre ? Nul miracle ne vous ôteroit cette irrésolution d'un amour-propre qui craint d'être sacrifié. Que voulez-vous ? des raisonnemens sans fin, pendant que vous sentez dans le fond de votre conscience ce que Dieu a droit de vous demander ? Les raisonnemens ne guériront jamais la plaie de votre cœur. Vous raisonnez, non pour conclure et exécuter, mais pour douter, vous excuser, et demeurer en possession de vous-même.

Vous mériteriez que Dieu vous laissât à vous-même, pour punition d'une si longue résistance ; mais il vous aime plus que vous ne savez vous aimer. Il vous poursuit par miséricorde, et trouble votre cœur pour le subjuguier. Rendez-vous à lui, et finissez vos dangereuses incertitudes. Cette suspension apparente entre les deux partis est un

parti véritable : cette apparence de délibération , qui ne finit point , est une résolution secrète et déguisée d'un cœur que l'amour-propre tient dans l'illusion , et qui voudroit toujours fuir la règle. Vous n'avez que trop raisonné. Si vous avez encore des difficultés solides et importantes , expliquez-les nettement par écrit , et on les approfondira simplement avec vous : si au contraire vous n'avez qu'un doute confus , qui vient d'une crainte d'être trop pressé par la règle de la foi , que tardez-vous à vous soumettre ? Faites taire votre esprit. Faut-il s'étonner que l'infini surpasse nos raisonnements , qui sont si foibles et si courts ? Voulez-vous mesurer Dieu et ses mystères par vos vues ? Seroit-il infini , si vous pouviez le mesurer , et sonder toutes ses profondeurs ?

Faites-vous justice à vous-même , et vous la ferez bientôt à Dieu. Humiliez-

vous, défiez-vous de vous-même, appe-
tissez-vous à vos propres yeux, rabais-
sez-vous, sentez les ténèbres de votre
esprit et la fragilité de votre cœur. Au
lieu de juger Dieu, laissez-vous juger
par lui, et avouez que vous avez besoin
qu'il vous redresse. Rien n'est grand
que cette petitesse intérieure de l'âme
qui se fait justice. Rien n'est raisonna-
ble que ce juste désaveu de notre rai-
son égarée. Rien n'est digne de Dieu
que cette docilité de l'homme qui sent
l'impuissance de son esprit, et qui est
désabusé de ses fausses lumières. O
qu'une âme humble est éclairée ! O
qu'elle voit de vérités, quand elle est
bien convaincue de ses ténèbres, et
qu'elle ne laisse plus aucune ressource
à sa présomption ! Pardon, monsieur,
d'une lettre si indiscrete : je ne puis
modérer le zèle que votre confiance
m'a inspiré.



XXXIV.

DANGERS DE LA MOLLESSE ET DE L'AMUSEMENT.
RÈGLES DE CONDUITE POUR LES COMBATTRE ET
LES SURMONTER.

Ce que vous avez le plus à craindre, monsieur, c'est la mollesse et l'amusement. Ces deux défauts sont capables de jeter dans les plus affreux désordres les personnes même les plus résolues à pratiquer la vertu, et les plus remplies d'horreur pour le vice. La mollesse est une langueur de l'âme qui l'engourdit, et qui lui ôte toute vie pour le bien ; mais c'est une langueur traîtresse qui la passionne secrètement pour le mal, et qui cache sous la cendre un feu toujours prêt à tout embraser. Il faut donc une foi mâle et vigoureuse, qui gour-

mande cette mollesse sans l'écouter jamais. Sitôt qu'on l'écoute et qu'on marchande avec elle, tout est perdu. Elle fait même autant de mal selon le monde que selon Dieu. Un homme mou et amusé ne peut jamais être qu'un pauvre homme ; et s'il se trouve dans de grandes places, il n'y sera que pour se déshonorer. La mollesse ôte à l'homme tout ce qui peut faire les qualités écolatantes. Un homme mou n'est pas un homme ; c'est une demi-femme. L'amour de ses commodités l'entraîne toujours, malgré ses plus grands intérêts. Il ne sauroit cultiver ses talents, ni acquérir les connoissances nécessaires dans sa profession, ni s'assujettir de suite au travail dans les fonctions pénibles, ni se contraindre longtemps pour s'accommoder au goût et à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageusement à se corriger.

C'est le paresseux de l'Écriture¹, qui veut et ne veut pas ; qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur dès qu'il régarde le travail de près. Que faire d'un tel homme ? il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue, le service d'armée trouble ses plaisirs, l'assiduité même de la cour le gêne. Il faudroit lui faire passer sa vie sur un lit de repos. Travaille-t-il ? les moments lui paroissent des heures. S'amuse-t-il ? les heures ne lui paroissent plus que des moments. Tout son temps lui échappe, il ne sait ce qu'il en fait ; il le laisse couler comme l'eau sous les ponts. Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée : il n'en sait rien, car il a vécu sans songer s'il vivoit ; il a dormi le plus tard qu'il a pu.

¹ Prov. xiii. 4.

s'est habillé fort lentement, a parlé au premier venu, a fait plusieurs tours dans sa chambre, a entendu nonchalamment la messe. Le dîner est venu : l'après-dînée se passera comme le matin, et toute la vie comme cette journée. Encore une fois, un tel homme n'est bon à rien. Il ne faudroit que de l'orgueil, pour ne se pouvoir supporter soi-même dans un état si indigne d'un homme. Le seul honneur du monde suffit pour faire crever l'orgueil de dépit et de rage, quand on se voit si imbécile.

Un tel homme non-seulement sera incapable de tout bien, mais il tombera peu à peu dans les plus grands maux. Le plaisir le trahira. Ce n'est pas pour rien que la chair veut être flattée. Après avoir paru indolente et insensible, elle passera tout d'un coup à être furieuse et brutale ; on n'apercevra ce feu que

quand il ne sera plus temps de l'étouffer.

Il faut même craindre que vos sentiments de religion, se mêlant avec votre mollesse, ne vous engagent peu à peu dans une vie sérieuse et particulière, qui aura quelques dehors réguliers, et qui, dans le fond, n'aura rien de solide. Vous compterez pour beaucoup de vous éloigner des compagnies folles de la jeunesse, et vous n'apercevrez pas que la religion ne sera que votre prétexte pour les fuir : c'est que vous vous trouverez gêné avec eux : c'est que vous ne serez pas à la mode parmi eux : c'est que vous n'aurez pas les manières enjouées et étourdies qu'ils cherchent. Tout cela vous enfoncera par votre propre goût dans une vie plus sérieuse et plus sombre : mais craignez que ce ne soit un sérieux aussi vide et aussi dangereux que leurs folies gaies. Un sérieux

mon, où les passions règnent tristement, fait une vie obscure, lâche, corrompue, dont le monde même, tout monde qu'il est, ne peut s'empêcher d'avoir horreur. Ainsi peu à peu vous quitteriez le monde, non pour Dieu, mais pour vos passions, ou du moins pour une vie indolente qui ne seroit guère moins contraire à Dieu, et qui seroit plus méprisable, selon le monde, que les passions même les plus dépravées. Vous ne quitteriez les grandes prétentions que pour vous entêter de colifichets et de petits amusements, dont on doit rougir dès qu'on est sorti de l'enfance.

— Venons aux moyens de vous précautionner contre vous-même là-dessus.

— Le premier est de vous faire un projet pour remplir votre temps, et de le suivre, quoi qu'il vous en coûte. Le second, c'est de mettre dans ce projet, comme l'article le plus essentiel, celui

de faire tous les jours une demi-heure de lecture méditée, où vous ne manquerez jamais de renouveler vos résolutions contre votre mollesse. Le troisième, c'est que vous ferez tous les soirs un examen de votre journée, pour voir si la mollesse vous a entraîné, et si vous avez perdu du temps. Le quatrième est de vous confesser régulièrement de quinze en quinze jours à un confesseur qui connoisse votre penchant, et que vous engagiez à vous soutenir vigoureusement contre vous-même. Le cinquième moyen est d'avoir quelque bon ami ou quelque domestique assez discret et assez zélé pour pouvoir vous avertir secrètement quand il verra que votre mollesse commencera à vous engourdir. Pour se mettre en état de recevoir de tels avis, il faut les demander cordialement, montrer aux gens qu'on leur sait bon gré de ce qu'ils les don-

nent, et leur faire voir qu'on tâche d'en profiter. Jamais ne leur montrez ni chagrin, ni indocilité, ni hauteur, ni jalousie.

Pour vos occupations, il faut les régler, soit à l'armée ou à la cour. Partout il faut se faire une règle, et ranger si bien toutes les choses, qu'on y manque fort rarement. Le matin, votre lecture méditée avant toutes choses, et lorsqu'on vous croit encore au lit. Vers le soir une autre lecture. Si vous vous sentez alors quelque goût à vous recueillir un peu en la faisant, vous vous accoutumerez par là peu à peu à faire le soir comme le matin. Mais d'abord il ne faut pas vous gêner et vous lasser de prières. Pendant la messe, vous pourrez lire l'Épître et l'Évangile, pour vous unir au prêtre dans le grand sacrifice de Jésus-Christ; quelque pensée tirée de l'Évangile ou de l'Épître, qui

aura rapport au sacrifice , pourra vous aider à tenir votre esprit élevé à Dieu.

Il faut voir civilement tout le monde dans les lieux où tout le monde va , à la cour , chez le Roi , à l'armée , chez les généraux. Il faut tâcher d'acquérir une certaine politesse , qui fait qu'on défère à tout le monde avec dignité. Nul air de gloire, nulle affectation, nul empressement ; savoir traiter chacun selon son rang, sa réputation, son mérite, son crédit ; au mérite, l'estime ; à la capacité accompagnée de droiture et d'amitié, la confiance et l'attachement ; aux dignités, la civilité et la cérémonie. Ainsi satisfaire au public par une honnête représentation dans ces lieux où il n'est question que de représenter ; saluer et traiter bien en passant tout le monde , mais entrer en conversation avec peu de gens. La mauvaise compagnie déshonore, surtout un jeune

homme en qui tout est encore douteux. Il est permis de voir fort peu de gens, mais il n'est pas permis de voir les gens désapprouvés. Ne vous moquez point d'eux comme les autres, mais écarter-vous doucement.

Lisez les livres qui conviennent à votre état, surtout l'histoire de votre pays. Voyant tout le monde d'une manière gaie et civile en public, et ayant des occupations louables pour votre métier selon le monde même, vous ne devez pas craindre d'être retiré. Autant qu'une retraite vide est déshonorante, autant une retraite occupée et pleine des devoirs de sa profession élève-t-elle un homme au-dessus de tous ces faiblesses qui n'apprennent jamais leur métier. Quand on saura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'histoire et dans la guerre, personne n'osera vous attaquer sur la dévotion : la plu-

part même ne vous en soupçonneront point ; ils croiront seulement que vous êtes un sage ambitieux. Par ces soins, vous pouvez vous dispenser d'être avec la folle jeunesse, et par là vous pourrez être retiré, pour vous donner tout à Dieu et aux devoirs de l'état où la Providence vous a mis.

Outre qu'il ne faut jamais paraître se préférer à personne, il faut encore certaines manières simples, naturelles, ingénues ; un visage ouvert ; quelque chose de complaisant dans le commerce passager : que tout marque de la noblesse, de l'élévation, un cœur libéral, officieux, bienfaisant, touché du mérite, de l'industrie pour obliger, du regret quand on ne le peut pas, de la délicatesse pour prévenir les gens de mérite, pour les entendre à demi-mot, pour leur épargner certaines peines, pour dire à demi ce qu'il ne faut pas

achever de dire , pour assaisonner un service de ce qui peut le rendre obligé sans le faire valoir. L'orgueil cherche la gloire par ce chemin, il faut que la religion cherche par ce chemin la vraie bienséance par des motifs tout divins. Rien n'est si noble , si délicat , si grand, si héroïque, que le cœur d'un vrai chrétien ; mais en lui rien de faux, rien d'affecté, rien que de simple , de modeste et d'effectif en tout.

Voilà à peu près les choses qui regardent le commerce public. Il y a encore le commerce de certains amis d'une amitié superficielle. Il ne faut point compter sur eux , ni s'en servir sans un grand besoin ; mais il faut , autant qu'on le peut, les servir, et faire en sorte qu'ils vous soient obligés. Il n'est pas nécessaire que ces gens-là soient tous d'un mérite accompli , il suffit de lier commerce extérieur avec

ceux qui passent pour les plus honnêtes gens. C'est ceux-là avec qui on s'arrête et on raisonne, au lieu qu'on ne dit que bonjour aux autres. On les va voir chez eux aux occasions de compliments, on se trouve avec eux en certains endroits ; mais on n'est point de leurs plaisirs, et on ne les met point dans sa confidence. S'ils veulent pousser plus avant la liaison, on esquive doucement ; tantôt on a une affaire, tantôt une autre.

Pour les vrais amis, il faut les choisir avec de grandes précautions, et par conséquent se borner à un fort petit nombre. Point d'ami intime qui ne craigne Dieu, et que les pures maximes de religion ne gouvernent en tout ; autrement il vous perdra, quelque bonté de cœur qu'il ait. Choisissez, autant que vous pouvez, vos amis dans un âge un peu au-dessus du vôtre ; vous en mûrirez plus promptement. A l'égard des

intimes amis, un cœur ouvert; rien pour eux de secret que le secret d'autrui, excepté dans les choses où vous pourriez craindre qu'ils ne fussent préoccupés. Soyez chaud, désintéressé, fidèle, effectif, constant dans l'amitié; mais jamais aveugle sur les défauts et sur les divers degrés de mérite de vos amis : qu'ils vous trouvent au besoin, et que leurs malheurs ne vous refroidissent jamais.

Traitez bien vos domestiques : une autorité ferme et douce, un grand soin d'entrer dans leurs besoins, de leur faire tout le bien qu'on peut, de distinguer ceux qui méritent quelque distinction, et de les attacher à soi par le cœur; supporter leurs défauts, lorsqu'ils ne sont pas essentiels, et qu'ils ont bonne volonté de s'en corriger; se défaire de ceux dont on ne saurait faire d'honnêtes gens selon leur état.

Enfin souvenez-vous, monsieur, (et je finis par où j'ai commencé) que la mollesse énerve tout, qu'elle affadit tout, qu'elle ôte leur sève et leur force à toutes les vertus et à toutes les qualités de l'âme, même suivant le monde. Un homme livré à sa mollesse est un homme faible et petit en tout : il est si tiède, que Dieu le vomit. Le monde le vomit aussi à son tour, car il ne veut rien que de vif et de ferme. Il est donc le rebut de Dieu et du monde, c'est un néant ; il est comme s'il n'étoit pas : quand on en parle, on dit : Ce n'est pas un homme. Craignez, monsieur, ce défaut, qui seroit la source de tant d'autres. Priez, veillez ; mais veillez contre vous-même. Pincez-vous comme on pince un léthargique ; faites-vous piquer par vos amis pour vous réveiller. Recourez assidûment aux sacrements, qui sont les sources de vie, et n'oubliez

jamais que l'honneur du monde et celui de l'Évangile sont ici d'accord. Ces deux royaumes ne sont donnés qu'aux violents qui les emportent d'assaut.



XXXV.

QUELQUES AVIS SUR LA MÉDITATION ET SUR LA
MANIÈRE DE PROFITER DE SES LECTURES.

Je suis persuadé, monsieur, que vous devez faire chaque matin une petite méditation : d'abord vous mettre en la présence de Dieu, l'adorer comme présent, vous offrir tout entier à lui, et puis invoquer son Saint-Esprit pour la grande action que vous allez faire. Vous savez comment nous avons fait ensemble ; mais vous ne sauriez faire trop simplement. N'allez point cher-

cher avec Dieu de belles pensées, ni des attendrissements extraordinaires. Parlez-lui simplement, courtement, sans grande réflexion, et de la plénitude du cœur, comme à un bon ami.

Vous ferez deux ou trois considérations sur les plus importantes vérités du christianisme. Vous les tirerez ou de l'*Imitation*, en la manière que je vous ai plusieurs fois expliquée, ou bien des *Retraites* qu'on vous a données. Suivez là-dessus votre goût, ou, pour mieux dire, l'attrait de la grâce, sans vous gêner. A choses égales, j'aimerois mieux que vous prissiez les *Retraites*, 1^o parce que vous y trouverez souvent plus de choses digérées et proportionnées, pour vous mettre dans la pratique des maximes générales de l'*Imitation*; 2^o parce que les *Retraites* posent de loin les fondements de plusieurs choses que j'espère qui conviendront dans la

suite aux desseins de la grâce sur vous ;
3^o parce que cette lecture vous donnera plus de correspondance intérieure avec les personnes de qui vous pourrez tirer plus de secours spirituel. Ceux qui ont sucé le même lait que vous sucerez , sont plus propres à vous aider dans vos besoins. Si j'étois en votre place , j'essayerois encore de goûter ces *Retraites* , qui sont très-solides ; après quoi , si le dégoût persistoit , je revien- drois à tirer mon sujet de méditation d'une petite page de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Je lirois tout le moins que je pourrois , en sorte que dès le moment que j'aurois trouvé deux ou tout au plus trois vérités importantes , je m'arrêteroïs pour les considérer avec recueillement , et pour m'affectionner à ces vérités après les avoir fixement considérées. Si néanmoins dans la suite je me trouvois trop sec et trop peu nourri

dans ma méditation, je reprendrois encore un peu mon livre, pour fixer mon esprit par cet objet sensible, et pour me rappeler mon sujet.

Les premiers jours, contentez-vous d'un quart d'heure à cette méditation, en cas que vous vous y trouviez sec et ennuyé; mais, si vous pouvez sans peine y nourrir votre cœur, allez jusqu'à la demi-heure, pourvu que votre tête n'en soit pas fatiguée. Généralement parlant, il vaut mieux en faire moins d'abord, et s'y accoutumer peu à peu.

Vous pourrez en faire de même un autre quart d'heure le soir, et vous verrez qu'avec le temps cet autre quart d'heure ira peu à peu jusqu'à la demi-heure entière. Je suppose toujours qu'après avoir considéré vos deux ou trois vérités, et vous y être affectonné, vous prendrez quelque résolution en détail pour la pratique. Vous finirez

par une disposition d'abandon à Dieu sur les choses considérées , et par des actions de grâces sur les mouvements reçus.

Pour votre lecture spirituelle , qui doit être réglée , je crois que vous devez la faire tout au moins pendant un gros quart d'heure , mais fort lentement. Lisez toujours pour vous , c'est-à-dire ne vous contentez pas de croire et de goûter les vérités que vous lisez ; mais appliquez-les à vos besoins. Voyez attentivement toutes les conséquences que vous devez tirer de chaque maxime pour votre pratique. Tâchez ainsi non-seulement de goûter pour le plaisir , mais de manger et de digérer le pain sacré pour votre nourriture. Il faut même le mâcher longtemps pour le bien digérer. Ceux qui avalent avec promptitude et avidité , bien loin de se nourrir solidement , se causent des indigestions dan-

gereuses. Il vaut donc mieux lire médiocrement, et lire avec application et recueillement. Quand la lecture se fait bien, elle devient insensiblement une demi-méditation ; au lieu que les lectures des personnes qui ne sont pas assez simples, ne sont presque que des lectures vagues et un peu raisonnées. La trop grande variété d'objets dans les lectures pieuses, comme en autre chose, dissipe l'esprit, le multiplie trop, le met tout en dehors, et le dessèche.

Il me semble que vous pourrez lire d'abord avec utilité l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, puis quelques traités de Rodriguez, surtout celui *de la conformité à la volonté de Dieu* : de là vous pourrez passer aux *Entretiens* de saint François de Sales. Vous avez quelques autres livres que vous goûtez, et dont il faut vous laisser un usage sobre pour vos menus plaisirs.



XXXVI.

DIVERS AVIS POUR LA CONDUITE INTÉRIEURE,
ET POUR L'EXTÉRIEURE.

Je ne m'étonne point de ce dégoût que vous ressentez pour tant de choses contraires à Dieu ; c'est l'effet naturel du changement de votre cœur. Vous aimeriez un certain calme , où vous pourriez vous occuper librement de ce qui vous touche , et vous délivrer de tout ce qui est capable de rouvrir vos plaies : mais ce n'est pas là ce que Dieu veut. Il veut que ce qui vous a trop touché et occupé autrefois se tourne en importunité, et serve à votre pénitence. Portez donc en paix cette croix pour l'expiation de vos péchés, et

attendez que Dieu vous débarrasse. Il le fera, monsieur, dans son temps, et non pas dans le vôtre. Cependant réservez-vous les heures dont vous avez besoin pour penser à Dieu, et à vous par rapport à lui. Il faut lire, prier, se délier de ses inclinations et de ses habitudes, songer qu'on porte le don de Dieu dans un vase d'argile, et surtout se nourrir au dedans par l'amour de Dieu.

Quoiqu'on ait vécu bien loin de lui, on ne doit pas craindre de s'en rapprocher par un amour familial. Parlez-lui, dans votre prière, de toutes vos misères, de tous vos besoins, de toutes vos peines, des dégoûts même qui pourroient vous venir pour son service. Vous ne sauriez lui parler trop librement ni avec trop de confiance. Il aime les simples et les petits ; c'est avec eux qu'il s'entretient. Si vous êtes de ce nombre, laissez là votre esprit et toutes

vos hautes pensées ; ouvrez-lui votre cœur, et dites-lui tout. Après lui avoir parlé, écoutez-le un peu. Mettez-vous dans une telle préparation de cœur, qu'il puisse vous imprimer les vertus comme il lui plaira : que tout se taise en vous pour l'entendre. Ce silence des créatures au dehors, des passions grossières et des pensées humaines au dedans, est essentiel pour entendre cette voix qui appelle l'âme à mourir à elle-même, et à adorer Dieu en esprit et en vérité.

- Vous avez, monsieur, de grands secours dans les connoissances que vous avez acquises. Vous avez lu beaucoup de bons livres ; vous connoissez les vrais fondements de la religion, et la faiblesse de tout ce qu'on lui oppose : mais tous ces moyens, qui vous conduisent à Dieu pour les commencements, vous arrêteroient dans la suite, si vous

teniez trop à vos lumières. Le meilleur et le dernier usage de notre esprit est de nous en défier, d'y renoncer, et de le soumettre à celui de Dieu par une foi simple. Il faut devenir petit enfant ; il y a une petitesse qui est bien au-dessus de toute grandeur : heureux qui la connoît ! C'est peu de raisonner, de comparer, de démêler, de prévoir, de conclure ; il faut aimer le seul vrai, le seul bon, et demeurer en lui par une volonté stable. L'esprit se promène ; la volonté est ce qui ne doit jamais varier.

Il ne s'agit point, monsieur, de faire beaucoup de choses difficiles : faites les plus petites et les plus communes avec un cœur tourné vers Dieu, et comme un homme qui va à l'unique fin de sa création ; vous ferez tout ce que font les autres, excepté le péché. Vous serez bon ami, officieux, complaisant, gai aux heures et dans les

compagnies qui conviennent à un vrai chrétien. Vous serez sobre à table, et sobre partout ailleurs ; sobre à parler, sobre à dépenser, sobre à juger, sobre à vous mêler, sobre à vous divertir, sobre même à être sage et prévoyant, comme le veut saint Paul¹. C'est cette sobriété universelle dans l'usage des meilleures choses, que l'amour de Dieu fait pratiquer avec une simplicité charmante. On n'est ni sauvage, ni épineux, ni scrupuleux ; mais on a au dedans de soi un principe d'amour qui élargit le cœur, qui adoucit toutes choses, qui, sans gêner ni troubler, inspire une certaine délicatesse pour ne déplaire jamais à Dieu, et qui arrête quand on est tenté d'aller au delà des règles.

En cet état, on souffre ce que les autres gens souffrent aussi, des fatigues, des

¹ Rom. XII. 3.

embarras, des contre-temps, des oppositions d'humeur, des incommodités corporelles, des difficultés avec soi-même aussi bien qu'avec les autres, des tentations, et quelquefois des dégoûts et des découragements ; mais si les croix sont communes avec le monde, les motifs de les supporter sont bien différents. On connoît en Jésus-Christ sauveur le prix et la vertu de la croix. Elle nous purifie, nous détache, et nous renouvelle. Nous voyons sans cesse Dieu en tout ; mais nous ne le voyons jamais si clairement ni si utilement que dans les souffrances et les humiliations. La croix est la force de Dieu même : plus elle nous détruit, plus elle avance l'être nouveau en Jésus-Christ, pour faire un nouvel homme sur les ruines du vieil Adam.

Vivez, monsieur, sans aucun changement extérieur, que ceux qui seront

nécessaires ou pour éviter le mal , ou pour vous précautionner contre votre foiblesse , ou pour ne rougir pas de l'Évangile. Pour tout le reste, *que votre gauche ne sache pas le bien que votre droite fera*¹. Tâchez d'être gai et tranquille. Si vous pouvez trouver quelque ami sensé et qui craigne Dieu, soulagez-vous un peu le cœur en lui parlant des choses que vous le croirez capable de porter , mais comptez que Dieu est le bon ami du cœur , et que personne ne console comme lui. Il n'y a personne qui entende tout à demi-mot comme lui, qui entre dans toutes les peines, et qui s'accommode à tous les besoins sans en être importuné. Faites-en un second vous-même. Bientôt ce vous-même supplantera le premier , et lui ôtera tout crédit chez vous.

Int Math. cap viii 3.

Réglez votre dépense et vos affaires. Soyez honorable et modeste, simple, et point attaché. C'est le bon temps pour servir que de servir par devoir, sans ambition et sans vaines espérances : c'est servir sa patrie, son roi, le Roi des rois, devant qui les majestés visibles ne sont que des ombres. C'est réparer par un service désintéressé les campagnes faites avec faste et passion pour la fortune. Montrez une conduite unie, modérée, sans affectation de bien non plus que de mal, mais ferme pour la vertu, et si décidée qu'on n'espère plus de vous entraîner. Vous en serez quitte à meilleur marché, et on vous importunera moins quand on croira que vous êtes de bonne foi attaché à la religion, et que vous ne reculerez pas là-dessus. On tourmente plus longtemps ceux qu'on soupçonne d'être faux, ou foibles et légers.

Mettez votre confiance, non dans votre force ni dans vos résolutions, ni même dans les plus solides précautions (quoiqu'il faille les prendre avec beaucoup d'exactitude et de vigilance), ni même dans les engagements d'honneur que vous prendrez pour ne pouvoir plus reculer, mais dans la seule bonté de Dieu, qui vous a aimé éternellement avant que vous l'aimassiez, et lors même que vous l'offensiez avec ingratitude.

Il faut vous faire une règle de bonnes lectures selon votre goût et selon votre besoin. Il faut lire simplement, assez courtement : se reposer après avoir lu : méditer ce qu'on vient de lire : le méditer sans grand raisonnement, plus par le cœur que par l'esprit, et laisser faire à Dieu son impression dans votre cœur sur la vérité méditée. Peu d'aliment nourrit beaucoup quand on le digère bien. Il faut mâcher lentement,

sucer l'aliment, et se l'approprier, pour le convertir tout en sa propre substance.



XXXVII.

RÈGLES DE CONDUITE POUR UNE ÂME NOUVELLEMENT REVENUE À DIEU.

La lettre que vous m'avez écrite ne me laisse rien à désirer; elle dit tout pour le passé; elle promet tout pour l'avenir. A l'égard du passé, il ne reste qu'à l'abandonner à Dieu avec une humble confiance, et qu'à le réparer par une fidélité sans relâche. On demande des pénitences pour le passé: en faut-il de plus grandes et de plus salutaires, que de porter les croix présentes? C'est bien réparer les vanités passées que de devenir humble, et de

consentir que Dieu nous rabaisse. La plus rigoureuse de toutes les pénitences est de faire en chaque jour et en chaque heure la volonté de Dieu plutôt que la sienne, malgré ses répugnances, ses dégoûts, ses lassitudes. Ne songeons donc qu'au présent, et ne nous permettons pas même d'étendre nos vues avec curiosité sur l'avenir. Cet avenir n'est pas encore à nous; il n'y sera peut-être jamais. C'est se donner une tentation que de vouloir prévenir Dieu, et de se préparer à des choses qu'il ne nous destine point. Quand ces choses arriveront, Dieu nous donnera les lumières et les forces convenables à cette épreuve. Pourquoi vouloir en juger prématurément, lorsque nous n'en avons encore ni la force ni la lumière? Songeons au présent qui presse : c'est la fidélité au présent qui prépare notre fidélité pour l'avenir.

A l'égard du présent , il me semble que vous n'avez pas un grand nombre de choses à faire. Voici celles qui me paroissent les principales :

1^o Je crois que vous devez retrancher toute société qui pourroit non-seulement vous porter à quelque mal grossier, mais encore réveiller en vous le goût de la vanité mondaine, vous dissiper, vous amollir, vous attiédir pour Dieu, vous dessécher le cœur pour vos exercices, et altérer votre docilité pour les conseils dont vous avez besoin. Heureusement vous vous trouvez dans un lieu éloigné du monde, où vous pouvez facilement rompre vos liens, et vous mettre dans la liberté des enfants de Dieu.

2^o Il ne convient néanmoins ni à la bienséance de votre état, ni à votre besoin intérieur, que vous vous jetiez dans une profonde solitude. Il faut voir

les gens qui ne donnent qu'un amusement modéré , aux heures où l'on a besoin de se délasser l'esprit. Il ne faut fuir que ceux qui dissipent , qui relâchent , qui vous embarquent malgré vous, et qui rouvrent les plaies du cœur : pour ces faux amis-là, il faut les craindre , les éviter doucement , et mettre une barrière qui leur bouche le chemin.

3° Il faut nourrir votre cœur par les paroles de la foi ; il faut faire chaque jour une lecture courte et longue , courte par le nombre de paroles qu'elle contient , mais longue par la lenteur avec laquelle vous la ferez. En la faisant, raisonnez peu, mais aimez beaucoup ; c'est le cœur et non la tête qui doit agir. Ne lisez rien que pour l'appliquer d'abord à vos devoirs qu'il faut remplir, et à vos défauts qu'il faut corriger pour plaire à Dieu. Ne craignez point de laisser tomber votre livre dès

qu'il vous mettra en recueillement. Vous ne sauriez lire rien de plus utile que les livres de saint François de Sales. Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir. Tout y est expérience, pratique simple, sentiment, et lumière de grâce. C'est être déjà avancé, que de s'être accoutumé à cette nourriture.

↓ 4° Pour l'oraison, vous ne sauriez la faire mal dans les bonnes dispositions où Dieu vous met, à moins que vous n'ayez trop l'ambition de la bien faire. Accoutumez-vous à entretenir Dieu, non des pensées que vous formerez tout exprès avec art pour lui parler pendant un certain temps, mais des sentiments dont votre cœur sera rempli. Si vous goûtez sa présence, et si vous sentez l'attrait de l'amour, dites-lui que vous le goûtez, que vous êtes ravie de l'aimer, qu'il est bien bon de se faire

↓
tant aimer par un cœur si indigne de son amour. Dans cette ferveur sensible, le temps ne vous durera guère, et votre cœur ne tarira point; il n'aura qu'à épancher de son abondance, et qu'à dire ce qu'il sentira. Mais que direz-vous dans la sécheresse, dans le dégoût, dans le refroidissement? Vous direz toujours ce que vous aurez dans le cœur. Vous direz à Dieu que vous ne trouvez plus son amour en vous, que vous ne sentez qu'un vide affreux, qu'il vous ennue, que sa présence ne vous touche point, qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusements, que vous ne serez à votre aise que lorsque vous serez loin de lui et pleine de vous-même. Vous n'aurez qu'à lui dire tout le mal que vous connoîtrez de vous-même. Vous demandez de quoi l'entretenir? Eh! n'y a-t-il pas là beaucoup trop de matière d'entretien? En

lui disant toutes vos misères, vous le prierez de les guérir. Vous lui direz : O mon Dieu, voilà mon ingratitude, mon inconstance, mon infidélité ! Prenez mon cœur ; je ne sais pas vous le donner. Retenez-le après l'avoir pris : je ne sais pas vous le garder. Donnez-moi au dehors les dégoûts et les croix nécessaires pour me rappeler sous votre joug. Ayez pitié de moi malgré moi-même. Ainsi vous aurez toujours amplement à parler à Dieu, ou de ses miséricordes, ou de vos misères : c'est ce que vous n'épuiserez jamais. Dans ces deux états, dites-lui sans réflexion tout ce qui vous viendra au cœur, avec une simplicité et une familiarité d'enfant dans le sein de sa mère.

5^o Occupez-vous pendant la journée de vos devoirs, comme de régler votre dépense selon votre revenu, veiller sur votre domestique pour ne permettre

aucun scandale, travailler avec une douce autorité à achever l'éducation de vos enfants, satisfaire aux bienséances, enfin édifier tous ceux qui vous voient, sans leur parler jamais de dévotion.

- Tout cela est simple, uni, modéré, tout cela rentre dans la vie la plus commune, mais tout cela ramène sans cesse à Dieu. O que vous aurez de consolation, si vous le faites ! *Un jour dans la maison de Dieu vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs*^A.

Ps. LXXXIII. 14.





XXXVIII.

NE PAS SE PRESSER DE QUITTER SON EMPLOI, SOUS PRÉTEXTE DE LA DISSIPATION A LAQUELLE ON Y EST EXPOSÉ.

Je plains fort M.... Je comprends que son état est très-violent. Il commence à se tourner vers Dieu ; sa vertu est encore bien foible. Il est obligé à combattre contre tous ses goûts, contre toutes ses inclinations, contre toutes ses habitudes, et même contre des passions violentes. Son naturel est facile et vif pour le plaisir ; il est accoutumé à une dissipation continuelle. Il n'a pas moins à combattre au dehors qu'au dedans : tout ce qui l'environne n'est que tentation et que mauvais exemple ;

tout ce qu'il voit le porte au mal ; tout ce qu'il entend le lui inspire. Il est éloigné de tous les bons exemples et de tous les conseils. Voilà des commencements exposés à une étrange épreuve ; mais je vous avoue que je ne saurois croire qu'il soit de l'ordre de Dieu qu'il quitte tout à coup son emploi , sans garder ni mesures ni bienséances. S'il est fidèle à lire , à prier , à fréquenter les sacrements , à veiller sur sa propre conduite , à se défier de lui-même , à éviter la dissipation autant que ses devoirs le lui permettront , j'espère que Dieu aura soin de lui , et qu'il ne permettra point qu'il soit tenté au-dessus de ses forces. Les choses que Dieu fait faire pour l'amour de lui , sont d'ordinaire préparées par une providence douce et insensible. Elle amène si naturellement les choses , qu'elles paroissent venir comme d'elles-mêmes. Il ne

Il faut rien de forcé ni d'irrégulier. Il vaut mieux attendre un peu pour ouvrir la porte avec la clef, que de rompre la serrure par impatience. Si cette retraite vient de Dieu, sa main ouvrira le chemin pour le retour. En attendant, Dieu gardera ce qui se donne à lui ; il le tiendra à l'ombre de ses ailes.

Un homme de condition distinguée, qui a une charge, avec de l'esprit, du talent et de l'usage du monde, ne doit plus être embarrassé à un certain âge pour soutenir un genre de vie réglé et sérieux, comme le seroit un jeune homme que chacun se croit en droit de tourmenter. Ce n'est pourtant pas ce qui doit être sa principale ressource ; il faut qu'il ne compte que sur Dieu, et qu'il ne craigne rien tant que sa propre fragilité. Je voudrois donc qu'il prît de grandes précautions contre les tentations de son état, mais qu'il ne l'aban-

donnât point d'une façon précipitée. Il doit craindre de se tromper : peut-être que son cœur tend moins à s'éloigner des périls du salut qu'à se rapprocher d'une vie plus douce et plus agréable. Il fuit peut-être beaucoup moins le péché que les dégoûts, les embarras, les fatigues et les contraintes de la situation où il se trouve. Il est naturel d'être dans cette disposition, et il est très-ordinaire à l'amour-propre de nous persuader que nous agissons par un motif de conscience, quand c'est lui qui a la plus grande part à notre détermination. Pour moi, je crois que Dieu ne demande point une démarche si irrégulière, et que la bienséance la défend. Il vaut mieux, ce me semble, attendre jusqu'à l'hiver. En attendant, Dieu, s'il lui est fidèle, le portera dans ses mains, de peur qu'il ne heurte contre quelque pierre.

il = l'amour-propre.

O que Dieu est compatissant et consolant pour ceux qui ont le cœur serré, et qui recourent à lui avec confiance ! Les hommes sont secs, critiques, rigoureux, et ne sont jamais condescendants qu'à demi ; mais Dieu supporte tout, il a pitié de tous ; il est inépuisable en bonté, en patience, en ménagements. Je le prie de tout mon cœur de tenir lieu de tout à notre ami.



XXXIX.

AVIS SUR LA MANIÈRE DE FAIRE L'ORAISON ET LES
AUTRES EXERCICES DE PIÉTÉ.

Je vous envoie madame¹, ce que vous m'avez ordonné. Quelque bonté

¹ Cette dame est vraisemblablement la duchesse de Beauvilliers, ou la duchesse de Che-

que vous ayez pour le recevoir, je suis très-persuadé que vous n'en sauriez être satisfaite; ce qui fait que je ne le suis nullement d'être comme obligé de vous l'envoyer, parce que vous le souhaitez. C'est donc uniquement pour vous obéir, madame, que je vous dis que, pour faire votre oraison avec fruit, et avec l'application que vous désirez, il seroit bon, dès le commencement, de vous représenter un pauvre, nu, misérable, accablé, et qui se meurt de faim; qui n'a qu'un homme à qui il puisse demander l'aumône, et de qui il la puisse espérer; ou bien un malade tout couvert de plaies, qui se voit mourir, si

veuse sa sœur, l'une et l'autre dames du palais de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, qui vivoit encore quand la lettre fut écrite, puisque Fénelon y parle *de devoirs envers la Reine* (voy. p. 255). La date en est donc antérieure à la mort de cette princesse, arrivée le 30 juillet 1683.

un médecin ne veut entreprendre de le traiter de ses plaies et de le guérir. Voilà, madame, une image de ce que nous sommes devant Dieu. Votre âme est plus dénuée des biens du ciel que ce pauvre ne l'est des biens de la terre. Elle en est dans un plus grand besoin, et il n'y a que Dieu seul à qui vous les puissiez demander, et de qui vous les deviez attendre. Votre âme est sans comparaison plus malade que cet homme tout couvert de plaies, et il n'y a que Dieu seul qui vous puisse guérir. Tout consiste à fléchir Dieu par vos prières. Il peut, madame, l'un et l'autre ; mais souvenez-vous qu'il ne le veut faire qu'après en être ardemment prié et presque importuné.

Si vous êtes bien pénétrée de cette vérité, comme vous devez l'être, pour vous bien disposer à la prière toutes les fois que vous voudrez vous y appli-

quer, lisez ensuite ce que vous aurez à lire de l'Écriture sainte, ou du livre dont vous tirerez le sujet de votre oraison. Arrêtez-vous après un verset ou deux, pour y faire les réflexions que Dieu vous mettra dans l'esprit. Et afin que vous voyiez celles que quelques personnes font, et auxquelles vous pourriez vous conformer dans les commencements, afin de retirer votre esprit de son inapplication ordinaire, et l'accoutumer à s'arrêter sur ce que vous vous proposez de méditer ; il me semble qu'il ne seroit pas mauvais d'adorer d'abord ces paroles sacrées, comme les oracles de Dieu, par lesquels il nous fait connoître ses ordres et ses volontés ; le remercier de ce qu'il nous en a bien voulu instruire lui-même ; s'humilier et lui demander pardon de s'en être si peu instruit jusqu'à présent, de les avoir si peu écoutées ; voir en quoi

vous ne les avez pas suivies par le passé, et si vous ne les méprisez point encore; considérer et rechercher dans votre vie ce que vous avez fait et ce que vous faites contre.


On peut aussi considérer la manière dont Jésus-Christ a pratiqué la vérité et la maxime qu'il vous a enseignée; la manière dont les gens de bien de votre connoissance la pratiquent; combien certaines gens du monde s'en éloignent dans leur conduite; combien vous vous en êtes éloignée, et vous vous en éloignez vous-même. Il est bon que vous en portiez la confusion devant Dieu, et que vous vous prosterniez même de corps dans le secret de votre cabinet, afin que cette posture humiliante fasse que votre esprit s'humilie comme il doit dans la vue de ses fautes.

Considérez ensuite les occasions qui vous font tomber dans ces fautes; les

moyens les plus propres pour les éviter, ou pour y remédier ; ce que Jésus-Christ demande avec justice de vous , pour vous préserver de ces chutes , et pour réparer le passé ; combien vous êtes obligée de vous y rendre, quelque difficulté que vous y trouviez ; combien il vous est avantageux de le faire ; quelle honte c'est à vous , et quel danger vous courez si vous ne le faites : et comme nous ne sommes que foiblesse, et que nous ne l'avons que trop éprouvé, offrez-vous à Jésus-Christ ; détestez votre lâcheté et vos infidélités ; priez-le qu'il mette dans votre cœur ce qu'il veut que vous y ayez ; qu'il fortifie cette volonté qu'il vous donne de faire mieux : ayez confiance en sa bonté, et dans les promesses solennelles qu'il a faites , qu'il ne nous abandonneroit pas dans les occasions ; appuyez-vous sur ses paroles, et espérez qu'il achèvera

ce qu'il a déjà commencé dans vous. Et afin, madame, de vous rendre les choses plus palpables, prenons un exemple, et appliquons-y ce que nous venons de dire. Si vous aviez pour sujet d'oraison ces paroles qui sont au commencement du xvii^e chapitre de saint Jean, sur lesquelles je me suis trouvé en vous écrivant : c'est Jésus-Christ qui s'adresse à son Père et qui lui dit : *Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire. Il est temps à présent, mon Père, que vous me glorifiez en vous-même*, etc., vous pourriez, madame, 1^o remercier Jésus-Christ de l'instruction qu'il vous donne, et de ce qu'il a bien voulu vous apprendre lui-même que vous ne pouvez prétendre à la gloire que Dieu vous a préparée, qu'après l'avoir glorifié sur la terre. C'est une loi inviolable, et que Jésus-Christ

marque expressément à tous les fidèles, par l'ordre qu'il garde dans ces paroles. La gloire que vous aurez rendue à Dieu sur la terre est ce qui vous mettra en droit de demander la gloire qu'il vous a promise dans le ciel : sans cela, il n'y faut pas prétendre.

2^o Considérer en quoi consiste, et ce que c'est que glorifier Dieu sur la terre.  Jésus-Christ l'explique nettement par ces paroles : *J'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire.* Il faut donc, pour glorifier Dieu, connoître et exécuter ce qu'il nous a chargés de faire. Chacun a son ouvrage, et tout le monde y travaille ; mais ce n'est pas toujours à celui que Dieu nous a donné. Nous n'avons que celui de Jésus-Christ, qui est d'opérer notre salut, auquel il a travaillé toute sa vie. Tout ce que la vanité, le désir de m'établir puissamment dans le monde ; tout ce que mon

↓
humeur, mon caprice, ma colère, mon amour-propre, et la seule considération des hommes me fait entreprendre, n'est pas l'ouvrage dont Dieu m'a chargé, et par conséquent rien de tout cela ne peut honorer Dieu : c'est là l'ouvrage de ma passion, l'ouvrage du péché et du démon.

3° L'œuvre que Dieu m'a mise entre les mains, c'est de réformer ce qu'il peut y avoir de mauvais dans mon naturel ; c'est là ce qu'il veut que je fasse ; c'est de corriger mes défauts, de sanctifier mes pensées et mes désirs, de devenir plus patiente, plus douce et plus humble de cœur. C'est là, madame, votre ouvrage : c'est de faire servir Jésus-Christ dans votre famille ; c'est de l'élever uniquement pour lui ; c'est d'y établir le mépris du monde, la douceur, la modestie, la patience, et l'amour véritable de Dieu. Voyez si

vous le faites, et comment vous le faites.

4^e Et afin de ne pas se flatter, voyez comme Jésus-Christ a travaillé toute sa vie à l'œuvre dont son Père l'avoit chargé, sans relâche, sans y perdre un moment; et jugez sur ce modèle de ce que vous êtes obligée de faire. Si un Dieu emploie incessamment toute sa vie pour vous, qu'est-ce que vous ne devez pas faire pour lui? Quelle confusion d'avoir encore si peu fait, ou plutôt de n'avoir presque encore rien fait! humiliez-vous-en profondément.

5^e Voyez comme les saints s'y sont comportés, et ce qu'ils font encore tous les jours devant vous. L'œuvre dont Dieu les avoit chargés étoit souvent beaucoup plus difficile que celle que vous avez à faire; ils avoient moins de moyens et de secours pour l'avancer et pour l'achever, que vous n'en avez;

ils étoient aussi foibles , et sujets à des humeurs plus difficiles à surmonter : et cependant ils en sont venus à bout. Reconnoissez en cela votre lâcheté ; condamnez votre négligence. Remerciez Dieu des secours qu'il vous a donnés. Demandez-lui pardon d'en avoir si peu et si mal usé jusqu'à présent , et donnez-vous à Jésus-Christ pour en faire , par sa grâce, un meilleur usage.

6^o Regardons, madame, tout ce que nous avons fait pendant notre vie, et nous verrons qu'elle aura peut-être été tout employée à ruiner, et dans nous et dans les autres, l'ouvrage de Dieu , et à y avancer celui du démon et du péché. Quand est-ce que nous avons fait ce que Dieu vouloit de nous , et comment l'avons-nous fait ? Quand est-ce que nous avons refusé de faire ce que notre humeur ou notre amour propre désiroit, et que n'avons-nous

pas fait pour le contenter ? Quel regret, quelle peine, de se voir assez malheureuse, pour n'avoir presque rien fait de ce qui pouvoit glorifier Dieu, et n'avoir travaillé qu'à ce qui le déshonorait sur la terre ! Quel crève-cœur d'avoir travaillé presque toute sa vie, et même avec plaisir, à déshonorer Dieu, et honorer le démon par notre conduite ! Se peut-on voir dans cet état ? peut-on penser à une vie si malheureusement employée, sans être percé de douleur, sans gémir devant Dieu, sans s'indigner contre soi-même ?

7^o Quoi, mon Dieu, ç'a donc été là mon occupation, que de détruire votre ouvrage ! C'est à cela que j'ai employé mes biens, ma santé, mon autorité, mon esprit, mon adresse, mes amis, mes connoissances ! à vous déshonorer, à renverser ce que vous aviez cimenté de votre propre sang ! et j'ai pu prendre

mon plaisir à défaire ce qui vous a coûté la vie ! Contre toutes vos menaces, je me suis vendue à votre ennemi pour établir sa gloire sur les ruines de la vôtre, sans récompense, sans espérance d'en avoir, sans m'attendre qu'à toutes sortes de tourments ! Le moyen, madame, de porter cette vue, sans avoir le cœur fendu de douleur ! On n'a besoin ni de lire ni de raisonner, lorsqu'on peut sentir cet état comme on doit. Il faut laisser agir cette vue sur votre cœur, et l'abandonner à une douleur si juste. Et pour descendre encore plus dans le particulier,

8° C'est donc pour le démon que je parle et que j'agis, si je dis ou si je fais quelque chose qu'une mauvaise humeur me suggère : c'est son ouvrage que je fais, et je renverse en moi celui que Jésus-Christ y veut faire, et qu'il y a déjà commencé par la volonté et de

désir qu'il m'a donné d'en user tout autrement. Comment est-ce, mon Dieu, que vous me pouvez souffrir, et comment me puis-je souffrir moi-même ? Faut-il que pour suivre mon humeur et pour contenter ma passion, que je connois si déraisonnable et si mauvaise, je détruise en moi un ouvrage qui vous a tant coûté ? C'est votre ouvrage, mon Dieu, que la douceur, et c'est celui dont vous m'avez chargée. Je ne puis vous glorifier qu'en y travaillant, et qu'en l'achevant en moi. Je le veux, mon Dieu ; faites par votre miséricorde que j'y sois fidèle. Que tout se renverse plutôt dans ma maison et dans ma famille, que d'y voir votre ouvrage renversé, et renversé par ma seule foiblesse !

9° Je ne m'occuperai donc, mon Dieu, que de cette unique pensée, puisque vous le voulez. Faut-il souffrir

qu'on me serve mal ? je le souffrirai avec joie ; pourvu que je vous serve en cela. Ce n'est pas mon ouvrage que d'être bien servie ; mais de vous bien servir, mais d'être douce et patiente en toutes rencontres. C'est la manière dont je vous puis glorifier sur la terre, et qui seule me peut donner quelque espérance de l'être un jour de vous dans le ciel.

Il y a mille autres choses, dans la vie ordinaire, que vous voyez vous-même et que je ne peux remarquer ici, dans le détail desquelles vous devez descendre, afin de prendre à l'oraison et de demander à Dieu les moyens d'y remédier si elles sont mauvaises, et de les fortifier si elles étoient bonnes.

Quand ces choses se font sentir vivement, il faut pour lors, madame, laisser agir l'esprit de Dieu, sans s'en détourner ni par la lecture, ni par la

prière vocale. Mais si ces pensées s'évanouissent, et que d'autres viennent dans l'esprit, humiliez-vous devant Dieu, et priez-le de vous les graver dans le cœur; tâchez de vous y appliquer encore. Que si, après ce petit effort, la distraction revient, prenez votre livre, et passez à une autre vérité, sur laquelle vous pourrez à peu près faire les mêmes actes et les mêmes réflexions.

Sur la fin de votre oraison, avant que d'en sortir, demandez toujours pardon à Dieu des manquements que vous y avez faits : quand même vous y auriez été dans une distraction presque continuelle, vous n'y aurez pas perdu votre temps, si vous en sortez plus humble. Voyez ce qui vous aura le plus touchée, et repensez-y souvent pendant la journée : c'est là le véritable moyen de continuer toujours dans l'oraison. Si vous pouviez encore sur le

soir vous y appliquer, cela vous imprimeroit ces vérités beaucoup davantage, et auroit plus d'effet.

Il est bon que vous commenciez par là votre journée. Vous retrancherez du temps que vous y donniez avant de vous habiller, afin que vous ne soyez pas si pressée ensuite ; mais vous aurez soin de le reprendre après, si vous en avez. Cela fera deux biens : 1^o vous n'aurez pas d'occasion d'impatience, ayant plus de temps qu'il ne vous en faut pour vous habiller ; 2^o vous pourrez, en vous habillant, continuer à jeter la vue sur ce que vous aurez déjà médité, et vous disposer à faire encore mieux, s'il vous reste quelque temps pour vous remettre à la prière.

Pour ce qui est, madame, de ces occupations si distrayantes dans lesquelles vous êtes obligée d'être, je vous avoue qu'il seroit à souhaiter d'en être

bien loin ; mais puisque cela ne se peut, je vous dirai que , quand nous avons quelque peine ou quelque dessein en tête, nous le portons partout avec nous, et rien n'est capable de nous en divertir. Ainsi, si vous avez une véritable peine de vos fautes et un dessein ferme de vous sauver et de plaire à Dieu, rien ne sera capable de vous en détourner. C'est à cela que vous devez rapporter vos oraisons.

Ce qui vous distrait le plus , ce sont vos devoirs envers la Reine, envers un mari, envers un père, envers des parents, etc. Et cependant, madame, tout cela peut servir merveilleusement à sortir de cette distraction dont vous vous plaignez. Vous n'avez pas recherché cet emploi auprès de Sa Majesté ; c'est la providence de Dieu qui vous y a engagée : c'est donc une œuvre dont Dieu vous a chargée ; il faut s'y

rendre pour lui obéir. Ce qui est à craindre, c'est qu'on perd cette vue de Dieu, et qu'on y substitue celle de sa vanité, de ses intérêts, de son plaisir, de considérations purement humaines, et qu'on fait de l'ouvrage de Dieu un ouvrage de péché et d'amour-propre. Il n'y a donc, madame, qu'à rejeter ces vues, si elles nous viennent importuner, et à nous tenir fermes dans celle de faire ce dont Dieu nous a chargés, et le faire comme il veut.

Qui vous empêche, madame, dans le tracas de la maison, de vous élever incessamment à Dieu, voyant comment tous vos gens exécutent vos ordres, comme ils tâchent de vous plaire en tout ce qu'ils peuvent ; comme ils souffrent sans rien oser dire, s'ils reçoivent quelque mauvais traitement ; quelle joie ils ont quand vous êtes contente de leur service ? Ils ne pensent, ils ne travail-

lent que pour vous ; et vous ne les souffririez pas dans votre maison longtemps, s'ils oublioient le service qu'ils vous doivent, pour ne penser qu'à eux-mêmes. Ce que tout ce monde fait chez vous et pour vous, vous le devez faire pour Dieu, dans la maison duquel vous êtes. Apprenez de vos gens à être prompte à exécuter ses ordres, à retrancher dans vous ce qui lui peut déplaire, et à corriger ce qui peut vous faire encourir sa disgrâce, à porter sans vous plaindre les peines qu'il vous envoie, à recevoir avec humilité et reconnaissance de vos fautes ses châtimens, à penser incessamment et à travailler à l'ouvrage dont il vous a chargée ; et par ce moyen tout ce qui vous distrait ordinairement, vous servira à vous recueillir et à vous élever à Dieu. Et souvenez-vous, madame, que, comme vous ne pourriez pas souffrir

chez vous un domestique qui ne penseroit jamais à son ouvrage, ou qui ne le feroit qu'avec une grande négligence, aussi Dieu ne peut souffrir dans sa famille aucune servante qui ne fasse point du tout, ou qui ne fasse qu'avec négligence et tiédeur l'ouvrage dont il l'a chargée.

Tout ce que nous voyons dans le monde peut servir à nous entretenir dans la présence de Dieu. Il y a, à la vérité, peu de bien; mais on y en voit pourtant, et cela nous porte de soi-même à en remercier Dieu qui en est l'auteur, et à le prier d'y conserver les personnes qui y sont, et nous faire la grâce de nous y mettre nous-mêmes. Le mal y est grand, et nous le trouvons souvent en chemin. Si peu que vous ayez d'amour du bien, vous en avez horreur sitôt que vous le voyez, et il n'y a guère de danger qu'il vous

surprenne. On n'oseroit l'approuver ni le louer. Ce qui est de plus dangereux, c'est qu'il y a de certains maux dont on a moins d'horreur, et dont le monde est accoutumé de rire : il y en a même dont on fait son divertissement ; et c'est, madame, ce qui doit vous affliger davantage dans le fond de votre cœur. Bien loin de prendre part à cette joie pernicieuse du monde, vous devez pour lors gémir dans votre âme, de voir que des enfants de Dieu puissent prendre plaisir à des choses qui ont causé à Jésus-Christ une tristesse mortelle. Vous devez remercier Dieu de vous avoir retirée de cet état, et trembler de crainte qu'il ne vous abandonne à un sens aussi réprouvé que vous le voyez dans les autres. Ce sont ces sentiments qui vous empêcheront de tremper dans la malignité du monde, et de vous en laisser infecter. C'est là *la re-*

ligion véritable, que de se conserver sans tache au milieu du siècle¹.

1 Pour les prières vocales, comme vous n'en avez pas qui soient d'obligation, faites-les fort lentement, tâchant d'entrer dans les sentiments que les paroles que vous récitez vous inspirent. Pour cela, occupez-vous du sens qu'elles ont, et prenez tout le temps qu'il vous faut pour cela : ne vous pressez jamais pour finir bientôt; il vaut mieux dire comme il faut la moitié d'un seul Psaume, qu'en dire mal et avec précipitation plusieurs. Si vous êtes obligée de l'interrompre par quelque nécessité, finissez où vous êtes sans vous troubler, et reprenez ensuite dans le même endroit, si vous avez le loisir.

2 N'allez jamais à la sainte messe, sans penser, en y allant, au sacrifice

est bon de se souvenir de ce sacrifice

¹ Jacob. i. 27. *bon de se souvenir de ce sacrifice*

de Jésus-Christ auquel vous allez assister. Tâchez d'entrer dans un vrai regret de vos fautes, qui ont obligé un Dieu de verser son sang pour les laver. Que votre modestie extérieure, et votre application à une chose si sainte, fassent connoître la disposition avec laquelle vous y êtes. Je ne vous dis rien du soin que vous devez avoir de retenir votre vue, et d'éloigner tout ce qui peut dissiper votre esprit : c'est la première chose qu'il faut faire, et que je suis persuadé que vous faites. ↓

Les jours que vous devez vous confesser, prenez le temps de l'oraison du matin, pour en employer une partie à vous examiner, et l'autre, qui doit toujours être la plus grande, à demander la douleur nécessaire de vos fautes, et la grâce de vous en corriger. Cette préparation est bonne; mais il y en a encore une meilleure, qui seroit de veiller 1 3

↓ plus sur vous-même deux ou trois jours devant, et faire quelque pénitence et quelques bonnes œuvres de vous-même, pour obtenir de Dieu la douleur que vous lui demandez. Et quand vous n'aurez que des péchés de fragilité sur la semaine, je ne sais s'il seroit si nécessaire de vous en confesser, et s'il ne vaudroit pas mieux faire ce que nous venons de dire, de crainte de se faire une coutume de se confesser, et de le faire quelquefois sans toute la préparation qui seroit à souhaiter. Cela dépend du profit que vous retirerez de la confession plus ou moins fréquente; car c'est ce qui doit régler la fréquentation des sacrements.

1.
↓ Le jour que vous communiez, vous ferez plus de prières que les autres. Souvenez-vous, madame, que vous ne recevez Jésus immolé dans le sacrifice, que pour vous immoler et sacrifier avec

lui, que pour vivre de sa vie. Il est plein de vie dans le sacrement, et il nous donne la vie, mais une vie d'hostie. Il y sent les injures qu'on lui fait, et il les souffre sans y faire paroître ni sa peine ni sa puissance. Voilà l'esprit de patience et d'hostie que vous y devez recevoir, si vous communiez comme il faut. C'est à cet état où vous devez tendre et vous avancer par les communions que vous faites. Que cela demande de choses de vous !

Ne vous fiez pas, madame, aux bons désirs que vous pouvez avoir, s'ils sont stériles et sans effet. Travaillez avec courage à devenir douce et humble de cœur. Si vous tombez dans quelque faute, et que vous puissiez d'abord vous retirer dans votre cabinet, allez vous prosterner devant Dieu contre terre, et demandez-en pardon. L'humiliation et la douleur de votre cœur vous attirera

Il ne dit pas de demander pardon !!

↓
la grâce d'être plus fidèle dans une autre occasion. Adorez souvent le silence de Jésus-Christ, lorsqu'il étoit si maltraité par ses juges et par son peuple. Si on fait quelque chose de mal, qui regarde seulement votre personne et le service qu'on vous doit en particulier, souffrez-le sans rien dire. S'il vous échappe quelque parole fâcheuse, après vous en être humiliée en vous-même, réparez cela en parlant avec douceur, et faisant même quelque bien aux personnes que vous aurez traitées rudement, si l'occasion s'en présente. N'oubliez jamais la manière dont Dieu en a usé et en use continuellement avec vous ; elle est si patiente et si douce ! voilà votre modèle. Apprenez de lui ce que vous devez être aux autres. Ne vous découragez pas pour vos rechutes, comme elles vous font connoître et toucher au doigt votre foiblesse, elles

vous doivent tenir plus humble, et plus appliquée à veiller sur vous et à recourir à tous moments à Dieu, de crainte de vous perdre.

Quand vous faites vos lectures, souvenez-vous que c'est Jésus-Christ qui va vous parler, et qui va vous parler de l'affaire la plus importante que vous ayez. Écoutez-le dans cette disposition. Lisez peu, et méditez beaucoup les vérités que vous trouvez dans le livre. Voyez si vous les pratiquez, et comment vous les pratiquez. Demandez à Jésus-Christ qu'il vous parle au fond du cœur, et qu'il vous y enseigne ce que le livre vous représente au dehors. Si vous y trouvez quelqu'un de vos défauts sévèrement repris, remerciez Dieu de cette grâce qu'il vous fait de vous reprendre sans vous flatter, et priez-le de vous en faire une autre, qui est celle de vous en cor-

↓ riger. Lisez l'Écriture sainte autant que vous pourrez, et les livres qui vous toucheront le plus. Il sera bon même que vous marquiez les paroles qui vous auront le plus frappée, afin de les répéter quelquefois pendant le jour, et de réveiller les sentiments qu'elles vous auront donnés. Votre lecture faite, finissez toujours par une petite prière, et demandez à Dieu qu'il vous fasse accomplir dans l'occasion ce que vous avez appris par la lecture.





XL.

A MADAME DE MAINTENON¹.

RÉPONSE A CETTE DAME, QUI L'AVOIT PRIÉ DE LUI
FAIRE CONNOÎTRE LES DÉFAUTS QU'IL AVOIT PU
REMARQUER EN ELLE.

(Vers 1690.)

Je ne puis, madamé, vous parler sur
vos défauts que douteusement et pres-
que au hasard. Vous n'avez jamais agi
de suite avec moi, et je compte pour
peu ce que les autres m'ont dit de

¹ Françoise d'Aubigné, marquise de Main-
tenon, naquit en 1635, dans une prison de
Niort. Elle épousa en 1651 le poète Scarron,
qui la laissa veuve en 1660. Nommée, quelque
temps après, gouvernante du duc du Maine,
fils naturel de Louis XIV et de Mme de Mon-
tespan, elle gagna dans cette place les affections

vous. Mais n'importe ; je vous dirai ce que je pense, et Dieu vous en fera faire l'usage qu'il lui plaira.

Vous êtes ingénue et naturelle : de là vient que vous faites très-bien, sans avoir besoin d'y penser, à l'égard de ceux pour qui vous avez du goût et de l'estime ; mais trop froidement dès que ce goût vous manque. Quand vous êtes sèche, votre sécheresse va assez loin. Je m'imagine qu'il y a dans votre fond de la promptitude et de la lenteur. Ce qui vous blesse vous blesse vivement.

Vous êtes née avec beaucoup de gloire, c'est-à-dire de cette gloire qu'on nomme bonne et bien entendue ; mais

du Roi, qui l'épousa secrètement en 1685. Après la mort de Louis XIV en 1715, elle se retira dans la communauté de Saint-Cyr qu'elle avoit fondée, et mourut le 14 avril 1719. Elle avoit témoigné la plus entière confiance à Fénelon, jusqu'à l'époque où s'élevèrent les discussions sur le quiétisme.

qui est d'autant plus mauvaise, qu'on n'a point de honte de la trouver bonne : on se corrigeroit plus aisément d'une vanité sotte. Il vous reste encore beaucoup de cette gloire, sans que vous l'aperceviez. La sensibilité sur les choses qui la pourroient piquer jusqu'au vif marque combien il s'en faut qu'elle ne soit éteinte. Vous tenez encore à l'estime des honnêtes gens, à l'approbation des gens de bien, au plaisir de soutenir votre prospérité avec modération ; enfin à celui de paroître par votre cœur au-dessus de votre place.

Le *moi*, dont je vous ai parlé si souvent, est encore une idole que vous n'avez pas brisée. Vous voulez aller à Dieu de tout votre cœur, mais non par la perte du *moi* : au contraire, vous cherchez le *moi* en Dieu. Le goût sensible de la prière et de la présence de Dieu vous soutient ; mais si ce goût

venoit à vous manquer, l'attachement que vous avez à vous-même et au témoignage de votre propre vertu, vous jetteroit dans une dangereuse épreuve. J'espère que Dieu fera couler le lait le plus doux, jusqu'à ce qu'il veuille vous sevrer, et vous nourrir du pain des forts.

Mais comptez bien certainement que le moindre attachement aux meilleures choses, par rapport à vous, vous retardera plus que toutes les imperfections que vous pouvez craindre. J'espère que Dieu vous donnera la lumière pour ceci mieux que je ne l'ai expliqué.

Vous êtes naturellement bonne, et disposée à la confiance, peut-être même un peu trop pour des gens de bien dont vous n'avez pas éprouvé assez la prudence. Mais quand vous commencez à vous défier, je m'imagine que votre cœur se serre trop : les personnes in-

génues et confiantes sont d'ordinaire ainsi, lorsqu'elles sont contraintes de se défier. Il y a un milieu entre l'excessive confiance qui se livre, et la défiance qui ne sait plus à quoi s'en tenir, lorsqu'elle sent que ce qu'elle croyoit tenir lui échappe. Votre bon esprit vous fera assez voir que, si les honnêtes gens ont des défauts auxquels il ne faut pas se laisser aller aveuglément, ils ont aussi un certain procédé droit et simple, auquel on reconnoît sûrement ce qu'ils sont.

Le caractère de l'honnête homme n'est point douteux et équivoque à qui le sait bien observer dans toutes ses circonstances. L'hypocrisie la plus profonde et la mieux déguisée n'atteint jamais jusqu'à la ressemblance de cette vertu ingénue : mais il faut se souvenir que la vertu la plus ingénue a de petits retours sur soi-même, et certaines re-

cherches de son propre intérêt qu'elle n'aperçoit pas. Il faut donc éviter également, et de soupçonner les gens de bien éprouvés, jusqu'à un certain point, et de se livrer à toute leur conduite.

Je vous dis tout ceci, madame, parce qu'en la place où vous êtes, on découvre tant de choses indignes, et on entend si souvent d'imaginées par la calomnie, qu'on ne sait plus que croire. Plus on a d'inclination à aimer la vertu et à s'y confier, plus on est embarrassé et troublé en ces occasions. Il n'y a que le goût de la vérité, et un certain discernement de la sincère vertu, qui puisse empêcher de tomber dans l'inconvénient d'une défiance universelle, qui seroit un très-grand mal.

J'ai dit, madame, qu'il ne faut se livrer à personne : je crois pourtant qu'il faut, par principe de christianisme et par sacrifice de sa raison, se sou-

mettre aux conseils d'une seule personne qu'on a choisie pour la conduite spirituelle : si j'ajoute une seule personne, c'est qu'il me semble qu'on ne doit pas multiplier les directeurs, ni en changer sans de grandes raisons ; car ces changements ou mélanges produisent une incertitude, et souvent une contrariété dangereuse. Tout au moins, on est retardé, au lieu d'avancer, par tous ces différents secours. Il arrive même d'ordinaire que, quand on a tant de différents conseils, on ne suit que le sien propre, par la nécessité où l'on se trouve de choisir entre tous ceux que l'on a reçus d'autrui.

Je conviens néanmoins qu'outre les conseils d'un sage directeur, on peut en diverses occasions prendre des avis pour les affaires temporelles, qu'un autre peut voir de plus près que le directeur. Mais je reviens à dire, qu'ex-

cepté la conduite spirituelle, pour laquelle on se soumet à un bon directeur, pour tout le reste qui est extérieur, on ne se doit livrer à personne.

On croit dans le monde que vous aimez le bien sincèrement : beaucoup de gens ont cru longtemps qu'une bonne gloire vous faisoit prendre ce parti : mais il me semble que tout le public est désabusé, et qu'on rend justice à la pureté de vos motifs. On dit pourtant encore, et, selon toute apparence, avec vérité, que vous êtes sèche et sévère ; qu'il n'est pas permis d'avoir des défauts avec vous ; et qu'étant dure à vous-même, vous l'êtes aussi aux autres ; que quand vous commencez à trouver quelque foible dans les gens que vous avez espéré de trouver parfaits, vous vous en dégoûtez trop vite, et que vous poussez trop loin le dégoût. S'il est vrai que vous soyez telle qu'on vous dépeint,

ce défaut ne vous sera ôté que par une longue et profonde étude de vous-même. Plus vous mourrez à vous-même par l'abandon total à l'esprit de Dieu, plus votre cœur s'élargira pour supporter les défauts d'autrui, et pour y compatir sans bornes. Vous ne verrez partout que misère ; vos yeux seront plus pénétrants, et en découvriront encore plus que vous n'en voyez aujourd'hui : mais rien ne pourra ni vous scandaliser, ni vous surprendre, ni vous resserrer. Vous verrez la corruption dans l'homme comme l'eau dans la mer.

Le monde est relâché, et néanmoins d'une sévérité incroyable. Vous ne ressemblerez point au monde : vous serez fidèle et exacte, mais compatissante et douce comme Jésus-Christ l'a été pour les pécheurs, pendant qu'il confondoit les Pharisiens, dont les vertus extérieures étoient si éclatantes.

On dit que vous vous mêlez trop peu des affaires. Ceux qui parlent ainsi sont inspirés par l'inquiétude, par l'envie de se mêler du gouvernement, et par le dépit contre ceux qui distribuent les grâces, ou par l'espoir d'en obtenir par vous. Pour vous, madame, il ne vous convient point de faire des efforts pour redresser ce qui n'est pas dans vos mains.

Le zèle du salut du roi ne doit pas vous faire aller au delà des bornes que la Providence semble vous avoir marquées. Il y a mille choses déplorables ; mais il faut attendre les moments que Dieu seul connoît, et qu'il tient dans sa puissance.

Ce n'est pas la fausseté que vous aurez à craindre, tant que vous la craindrez. Les gens faux ne croient pas l'être : les vrais tremblent toujours de ne l'être pas. Votre piété est droite : vous n'avez jamais eu les vices du monde, et de-

puis longtemps vous en avez abjuré les erreurs.

Le vrai moyen d'attirer la grâce sur le Roi et sur l'État n'est pas de crier, ou bien de fatiguer le Roi; c'est de l'édifier, de mourir sans cesse à vous-même; c'est d'ouvrir peu à peu le cœur de ce prince par une conduite ingénue, cordiale, patiente, libre néanmoins et enfantine dans cette patience. Mais parler avec chaleur et avec âpreté, revenir souvent à la charge, dresser des batteries sourdement, faire des plans de sagesse humaine, pour réformer ce qui a besoin de réforme, c'est vouloir faire le bien par une mauvaise voie : votre solidité rejette de tels moyens, et vous n'avez qu'à la suivre simplement.

Ce qui me paroît véritable touchant les affaires, c'est que votre esprit en est plus capable que vous ne pensez :

vous vous défiez peut-être un peu trop de vous-même , ou bien vous craignez trop d'entrer dans des discussions contraires au goût que vous avez pour une vie tranquille et recueillie. D'ailleurs, je m'imagine que vous craignez le caractère des gens que vous trouvez sur vos pas quand vous entrez dans quelque affaire. Mais enfin il me paroît que votre esprit naturel et acquis a bien plus d'étendue que vous ne lui en donnez. Je persiste à croire que vous ne devez jamais vous ingérer dans les affaires d'État ; mais vous devez vous-en instruire , selon l'étendue de vos vues naturelles ; et quand les ouvertures de la Providence vous offriront de quoi faire le bien , sans pousser trop loin le Roi au delà de ses bornes , il ne faut jamais reculer.

Je vous ai détaillé ce que le monde dit ; voici , madame , ce que j'ai à dire :

Il me paroît que vous avez encore un goût trop naturel pour l'amitié, pour la bonté de cœur, et pour tout ce qui lie la bonne société. C'est sans doute ce qu'il y a de meilleur, selon la raison et la vertu humaine ; mais c'est pour cela même qu'il faut y renoncer.

Ceux qui ont le cœur dur et même froid ont sans doute un très-grand défaut naturel : c'est même une grande imperfection qui reste dans leur piété ; car si leur piété étoit plus avancée, elle leur donneroit ce qui leur manque de ce côté-là. Mais il faut compter que la véritable bonté de cœur consiste dans la fidélité à Dieu et dans le pur amour. Toutes les générosités, toutes les tendresses naturelles ne sont qu'un amour-propre plus raffiné, plus séduisant, plus flatteur, plus aimable, et par conséquent plus diabolique.

Je vous dis tout ceci sans nul intérêt

personnel ; car je suis assez sec dans ma conduite , et froid dans les commencements , mais assez chaud et tendre dans le fond. Rien de tout ceci ne regarde l'homme à l'égard duquel vous avez des devoirs d'un autre ordre : l'accroissement de la grâce , qui a déjà fait tant de progrès en lui , achèvera d'en faire un autre homme. Mais je vous parle pour le seul intérêt de Dieu en vous ; il faut mourir sans réserve à toute amitié.

Si vous ne teniez plus à vous , vous ne seriez non plus dans le désir de voir vos amis attachés à vous , que de les voir attachés au roi de la Chine. Vous les aimeriez du pur amour de Dieu , c'est-à-dire d'un amour parfait , infini , généreux , agissant , compatissant , consolant , égal , bienfaisant , et tendre comme Dieu même. Le cœur de Dieu seroit versé dans le vôtre , et votre ami-

tiéne pourroit non plus avoir de défaut que celui qui l'aimeroit en vous. Vous ne voudriez rien des autres, que ce que Dieu en voudroit, et uniquement pour lui. Vous seriez jalouse pour lui contre vous-même ; et si vous exigiez des autres une conduite plus cordiale, ce ne seroit que pour leur perfection ; et pour l'accomplissement des desseins de Dieu sur eux.

Ce qui vous blesse donc dans les cœurs resserrés ne vous blesse qu'à cause que le vôtre est encore trop resserré au dedans de lui-même. Il n'y a que l'amour-propre qui blesse l'amour-propre. L'amour de Dieu supporte avec condescendance l'infirmité de l'amour-propre, et attend en paix que Dieu le détruise. En un mot, madame, le défaut de vouloir de l'amitié n'est pas moindre devant Dieu que celui de manquer d'amitié. Le vrai amour de

Dieu aime généreusement le prochain, sans espérance d'aucun retour.

↓ Au reste, il faut tellement sacrifier à Dieu le *moi*, dont nous avons tant parlé, qu'on ne le recherche plus, ni pour la réputation, ni pour la consolation du témoignage qu'on se rend à soi-même sur ses bonnes qualités ou sur ses bons sentiments. Il faut mourir à tout sans réserve, et ne posséder pas même sa vertu par rapport à soi. Ce n'est point une obligation précise pour tous les chrétiens ; mais je crois que c'est la perfection d'une âme qu'il a autant prévenue que la vôtre par ses miséricordes.

Il faut être prêt à se voir méprisé, haï, décrié, condamné par autrui, et à ne trouver en soi que trouble et condamnation, pour se sacrifier, sans nul adoucissement, au souverain domaine de Dieu, qui fait de sa créature selon

son bon plaisir. Cette parole est dure à quiconque veut vivre en soi, et jouir pour soi-même de sa vertu ; mais qu'elle est douce et consolante pour une âme qui aime autant Dieu qu'elle renonce à s'aimer elle-même !

Vous verrez un jour combien les gens qui sont dans cette disposition sont grands dans l'amitié. Leur cœur est immense, parce qu'il tient de l'immensité de Dieu qui les possède. Ceux qui entrent dans ces vues de pur amour, malgré leur naturel sec et serré, vont toujours s'élargissant peu à peu. Enfin Dieu leur donne un cœur semblable au sien, et des entrailles de mère pour tout ce qu'il unit à eux. Ainsi la vraie et pure piété, loin de donner de la dureté et de l'indifférence, tire de l'indifférence, de la sécheresse, de la dureté de l'amour-propre, qui se rétrécit en lui-même pour rapporter tout à lui.

Pour vos devoirs, je n'hésite pas un moment à croire que vous devez les renfermer dans des bornes bien plus étroites que la plupart des gens trop zélés ne le voudroient. Chacun, plein de son intérêt, veut vous y entraîner, et vous trouve insensible à la gloire de Dieu, si vous n'êtes autant échauffée que lui; chacun veut même que votre avis soit conforme au sien, et sa raison à la vôtre.

Vous pourrez peut-être dans la suite, si Dieu vous en donne les facilités, faire des biens plus étendus. Maintenant vous avez la communauté de Saint-Cyr, qui demande beaucoup de soins : encore même voudrois-je que vous fussiez bien soulagée et déchargée de ce côté-là. Il vous faut des temps de recueillement et de repos tant de corps que d'esprit. Vous devez suivre le courant des affaires générales, pour

tempérer ce qui est excessif, et redresser ce qui en a besoin. Vous devez, sans vous rebuter jamais, profiter de tout ce que Dieu vous met au cœur, et de toutes les ouvertures qu'il vous donne dans celui du Roi, pour lui ouvrir les yeux et pour l'éclairer, mais sans empressement, comme je vous l'ai souvent représenté.

Au reste, comme le Roi se conduit bien moins par des maximes suivies que par l'impression des gens qui l'environnent, et auxquels il confie son autorité, le capital est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens sûrs, qui agissent de concert avec vous pour lui faire accomplir, dans leur vraie étendue, ses devoirs, dont il n'a aucune idée.

S'il est prévenu en faveur de ceux qui font tant de violences, tant d'injustices, tant de fautes grossières, il le

seroit bientôt encore plus en faveur de ceux qui suivroient les règles, et qui l'animeroient au bien. C'est ce qui me persuade que, quand vous pourrez augmenter le crédit de MM. de Chevreuse et de Beauvilliers, vous ferez un grand coup. C'est à vous à vous mesurer pour les temps; mais si la simplicité et la liberté ne peuvent point emporter ceci, j'aimerois mieux attendre jusqu'à ce que Dieu eût préparé le cœur du Roi. Enfin, le grand point est de l'assiéger, puisqu'il veut l'être; de le gouverner, puisqu'il veut être gouverné: son salut consiste à être assiégé par des gens droits et sans intérêt.

Votre application à le toucher, à l'instruire, à lui ouvrir le cœur, à le garantir de certains pièges, à le soutenir quand il est ébranlé, à lui donner des vues de paix, et surtout de soulagement des peuples, de modération,

d'équité, de défiance à l'égard des conseils durs et violents, d'horreur pour les actes d'autorité arbitraire, enfin d'amour pour l'Église, et d'application à lui chercher de saints pasteurs ; tout cela, dis-je, vous donnera bien de l'occupation : car, quoique vous ne puissiez point parler de ces matières à toute heure, vous aurez besoin de perdre bien du temps pour choisir les moments propres à insinuer ces vérités. Voilà l'occupation que je mets au-dessus de toutes les autres.

Après les heures de piété, vous devez aussi, ce me semble, travailler et donner le temps nécessaire pour connoître, par des gens sûrs, les excellents sujets en chaque profession, et les principaux désordres qu'on peut réprimer. Il ne faut point avoir de rapporteurs, qui s'empressent à vous empoisonner du récit de toutes les petites

fautes des particuliers ; mais il faut avoir des gens de bien , qui malgré eux soient chargés en conscience de vous avertir des choses qui le mériteront : ceux-là ne vous diront que le nécessaire , et laisseront le superflu aux tracassiers.

Vous devez aussi veiller pour soutenir dans leur emploi les gens de bien qui sont en fonction , empêcher les rapports calomnieux et les soupçons injustes , diminuer le faste de la cour quand vous le pourrez , faire entrer peu à peu Monseigneur ¹ dans toutes les affaires , empêcher que le venin de l'impiété ne se glisse autour de lui ; en un mot , être la sentinelle de Dieu au milieu d'Israël , pour protéger tout le bien et pour réprimer tout le mal , mais suivant les bornes de votre autorité.

¹ Le dauphin, fils de Louis XIV.

Pour Saint-Cyr, je croirois qu'une inspection générale et une attention suivie pour redresser dans ce général tout ce qui en aura besoin, suffit à une personne accablée de tant d'affaires, appelée à de plus grands biens, capable d'objets plus étendus.

Il faut encore ajouter que vous ne pouvez éviter d'écouter ceux qui voudront se plaindre ou vous avertir : tout cela va assez loin ; ainsi je m'y bornerai.

Les bonnes œuvres que vous voulez tourner du côté de l'*homme* me paroissent fort à propos : elles seront sans contradiction et sans embarras. Pour celles de Paris, je crois que vous y trouveriez des traverses continuelles qui vous commettroient trop.

Vous avez, à la cour, des personnes qui paroissent bien intentionnées ; elles méritent que vous les traitiez bien, et

que vous les encouragiez : mais il faut beaucoup de précautions ; car mille gens se feroient dévots pour vous plaire. Ils paroîtroient touchés aux personnes qui vous approchent , et iroient par là à leur but : ce seroit nourrir l'hypocrisie , et vous exposer à passer pour trop crédule. Ainsi il faut connoître à fond la droiture et le désintéressement des gens qui paroissent se tourner à Dieu , avant que de leur montrer qu'on fait attention à ces commencements de vertu. Si ce sont des femmes, qui aient besoin d'être soutenues , faites-les aider par des personnes de confiance , sans que vous paroissiez vous-même.

Je crois que vous devez admettre peu de gens dans vos conversations pieuses , où vous cherchez à être en liberté. Ce qui est bon n'est pas toujours proportionné au besoin des autres. Jésus-Christ disoit : *J'ai d'autres choses*

à vous enseigner ; mais vous ne pouvez pas encore les porter ¹. Les Pères de l'Eglise ne découvroient les mystères du christianisme à ceux qui vouloient se faire chrétiens , qu'à mesure qu'ils les trouvoient disposés à les croire.

En attendant que vous puissiez faire du bien par le choix des pasteurs , tâchez de diminuer le mal.

Pour votre famille , rendez-lui les soins qui dépendent de vous , selon les règles de modération que vous avez dans le cœur ; mais évitez également deux choses : l'une , de refuser de parler pour vos parents , quand il est raisonnable de le faire ; l'autre , de vous fâcher , quand votre recommandation ne réussit pas. Il faut faire simplement ce que vous devez , et prendre en paix et en humilité les mauvais succès : l'or-

gueil aimeroit mieux se dépiter, ou il prendroit le parti de ne parler plus, ou bien il éclateroit pour arracher ce qu'on lui refuse. Il me paroît que vous aimez, comme il faut, vos parents, sans ignorer leurs défauts et sans perdre de vue leurs bonnes qualités.

Enfin, madame, soyez bien persuadée que, pour la correction de vos défauts et pour l'accomplissement de vos devoirs, le principal est d'y travailler par le dedans, et non par le dehors.

Ce détail extérieur, quand vous vous y donneriez tout entière, sera toujours au-dessus de vos forces. Mais si vous laissez faire à l'esprit de Dieu ce qu'il faut pour vous faire mourir à vous-même, et pour couper jusqu'aux dernières racines du *moi*, les défauts tomberont peu à peu comme d'eux-mêmes; et Dieu élargira votre cœur, au point que vous ne serez embarrassée de l'é-

tendue d'aucun devoir. Alors l'étendue de vos devoirs croîtra avec l'étendue de vos vertus, et avec la capacité de votre fond ; car Dieu vous donnera de nouveaux biens à faire, à proportion de la nouvelle étendue qu'il aura donnée à votre intérieur.

Tous nos défauts ne viennent que d'être encore attachés et recourbés sur nous-mêmes. C'est par le *moi*, qui veut mettre les vertus à son usage et à son point. Renoncez donc, sans hésiter jamais, à ce malheureux *moi*, dans les moindres choses où l'esprit de grâce vous fera sentir que vous le recherchez encore. Voilà le vrai et total crucifiement : tout le reste ne va qu'aux sens et à la superficie de l'âme. Tous ceux qui travaillent à mourir autrement quittent la vie par un côté, et la reprennent par plusieurs autres : ce n'est jamais fait.

Vous verrez par expérience, que quand on prend pour mourir à soi le chemin que je vous propose, Dieu ne laisse rien à l'âme, et qu'il la poursuit sans relâche, impitoyable jusqu'à ce qu'il lui ait ôté le dernier souffle de vie propre, pour la faire vivre en lui dans une paix et une liberté d'esprit infinie.



XLI.

A UN MILITAIRE ¹.

IL LUI REPROCHE AFFECTUEUSEMENT SES ÉCARTS,
ET L'EXHORTE A REVENIR A CETTE RELIGION
QU'IL A PRATIQUÉE AVEC TANT DE CONSOLATION.

Vous m'avez oublié, monsieur; mais il n'est pas en mon pouvoir d'en faire

¹ Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la XLVIII^e,

autant à votre égard. Je porte au fond du cœur quelque chose qui me parle toujours de vous, et qui fait que je suis toujours empressé à demander de vos nouvelles : c'est ce que j'ai senti particulièrement pendant les périls de votre campagne. Votre oubli, bien loin de me rebuter, me touche encore davantage. Vous m'avez témoigné autrefois une sorte d'amitié dont l'impression ne s'efface jamais, et qui m'attendrit presque jusqu'aux larmes, quand je me rappelle nos conversations : j'espère que vous vous souviendrez combien elles étoient douces et cordiales. Avez-vous trouvé depuis ce temps-là quelque chose de plus doux que Dieu, quand on est digne de le sentir ? Les vérités qui vous transportoient ne sont-elles plus ? la pure lumière du royaume de
sont écrites à la même personne. Voy. ci-après les notes des lettres XLII et XLIII.

Dieu est-elle éteinte ? le néant du monde peut-il avoir reçu quelque prix nouveau ? ce qui n'étoit qu'un misérable songe ne l'est-il pas encore ? ce Dieu dans le sein duquel vous versiez votre cœur , et qui vous faisoit goûter une paix au-dessus de tout sentiment humain , n'est-il plus aimable ? l'éternelle beauté , toujours nouvelle pour les yeux purs , n'a-t-elle plus de charmes pour vous ? la source des douceurs célestes , des plaisirs sans remords , qui est dans le Père des miséricordes et dans le Dieu de toute consolation , est-elle tarie ? Non : car il me met au cœur un trop pressant désir de vous rappeler à lui. Je ne puis y résister ; il y a longtemps que je balance , et que je dis en moi-même : Je ne ferai que l'importuner. En commençant même cette lettre , je me suis fait des règles de discrétion ; mais à la quatrième ligne mon cœur m'a échappé.

Dussiez-vous ne me point répondre, dussiez-vous me trouver ridicule, je ne cesserai de parler de vous à Dieu avec amertume, ne pouvant plus vous parler à vous-même. Encore une fois, monsieur, pardonnez-moi, si je vais au delà de toute règle. Je le vois aussi bien que vous; mais je me sens poussé et entraîné. Dieu ne vous a point oublié encore, puisqu'il agit en moi si vivement pour votre salut.

Que vous demande-t-il, sinon que vous vouliez être heureux? N'avez-vous pas senti qu'on l'est quand on l'aime? N'avez-vous pas éprouvé qu'on ne peut l'être véritablement, quelque ivresse qu'on aille chercher dans les plaisirs des sens hors de lui? Puisque vous savez donc où est la fontaine de vie, et que vous y avez autrefois plongé votre cœur pour le désaltérer, pourquoi chercher encore des citernes en-

tr'ouvertes et corrompues ? O beaux jours ! ô heureux jours , qui n'étiez éclairés que par les doux rayons d'une miséricorde amoureuse , quand est-ce que vous reviendrez ? Quand est-ce qu'il me sera donné de revoir ce cher enfant de Dieu rappelé sous sa main puissante , comblé de ses faveurs et des délices de son sacré festin , mettant tout le ciel en joie , foulant la terre aux pieds , et tirant de l'expérience de la fragilité humaine une source inépuisable d'humilité et de ferveur ?

Je ne vous dis point, monsieur, ce que vous avez à faire : Dieu vous le dira assez lui-même selon vos besoins, pourvu que vous l'écoutiez intérieurement, et que vous méprisiez courageusement les gens méprisables. Mais enfin il vous veut : suivez-le. Que pourrions-nous refuser à celui qui veut nous donner tout, en se donnant lui-même ?

Faites donc, monsieur, tout ce que vous voudrez ; mais aimez Dieu, et que son amour ressuscité en vous soit votre unique conseil. Je l'ai souvent remercié de vous avoir garanti des périls de cette campagne, où votre âme étoit encore plus exposée que votre corps ; souvent j'ai tremblé pour vous : faites finir mes craintes ; rendez-moi la joie de mon cœur. Je n'en puis jamais sentir une plus grande que de me revoir avec vous, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme dans la maison de Dieu, en attendant notre bienheureuse espérance, et le glorieux avènement du grand Dieu qui nous enivrera du torrent de ses chastes délices. Vos oreilles ne sont pas encore désaccoutumées de ce langage sublime de la vérité ; votre cœur est fait pour en sentir les charmes. Voilà le pain délicieux que nous mangeons tous les jours à la table de notre

père. Pourquoi l'avez-vous quittée ? Avec un tel soutien on ne doit pas craindre d'avoir besoin d'autre chose ; mais enfin voici l'unique supplication qui me reste à vous faire. Quand même vous ne vous sentiriez pas la force de revenir dans l'heureuse situation où vous étiez, du moins répondez-moi, du moins ne me fuyez pas. Je sais ce que c'est que d'être foible ; je le suis plus que vous mille fois. Il est très-utile d'avoir éprouvé qu'on l'est ; mais n'ajoutez pas à la foiblesse inséparable de l'humanité l'éloignement de ce qui peut la diminuer. Vous serez le maître de notre commerce : je ne vous parlerai jamais que de ce que vous voudrez bien entendre ; je garderai le secret de Dieu dans mon cœur, et je serai toujours, monsieur, avec une tendresse et un respect inviolable, etc.

et peut-être l'ameur à tout moment



XLII.

MÉPRISER LES JUGEMENTS DU MONDE, ET SE
MONTRER OUVERTEMENT CHRÉTIEN.


Paris, 14 octobre 1688.

J'eus un sensible regret, monsieur, de vous trouver parti, quand je revins de mon petit voyage. Mais ceux qui savent que Dieu fait tout, sont persuadés qu'il dispose tout pour le mieux. Je le prie de tout mon cœur de vous donner autant de courage contre les jugements du monde, qu'il vous en a donné contre les périls de la guerre. N'est-ce pas une étrange folie aux hommes de ne craindre pas les coups qui peuvent à tout moment les faire mourir, et peut-être les damner, pendant

qu'ils sont si timides et si lâches contre une froide raillerie, ou contre la critique des gens mêmes qu'ils méprisent le plus ? Ainsi l'ambition, c'est-à-dire l'amour passionné d'un fantôme, rend les hommes intrépides au milieu des plus grands dangers, pendant que l'espérance en Dieu tout-puissant, et l'attente de son royaume éternel ne peuvent les rassurer contre les vains discours d'une impiété qui fait horreur. O qu'ils sont foibles et lâches, ces hommes qui se piquent d'avoir l'esprit si fort, et d'être si courageux ! Ce n'est que par l'ivresse de l'orgueil et des passions qu'ils étourdissent leur crainte naturelle. Heureux ceux qui, craignant Dieu, ne craignent plus que lui ! Heureux ceux qui, détachés de cette vie et de la vaine estime des hommes aveugles, sont également intrépides contre tous les périls de la guerre et contre

tous les brocards des libertins ! Ils trouvent tout en Dieu , et ne craignent de perdre que lui : la mort même , si elle venoit , ne feroit que les couronner ; elle seroit la fin de leurs dangers , et le commencement de leur bonheur. Ils ne rougissent non plus de Jésus-Christ et de son Évangile devant le monde , que nous rougirions d'être sages parmi les fous qu'on a renfermés.

O Voilà, monsieur, principalement en quoi vous devez être maintenant fidèle à cette grâce si miséricordieuse que vous avez reçue : c'est de vous laisser voir tel que vous devez être , c'est-à-dire comme un vrai chrétien. Ne rougissez point de Jésus-Christ , et il ne rougira point de vous devant son Père céleste , à son jugement. A la vérité , on doit cacher aux yeux du monde tout ce qu'il n'est point nécessaire de lui montrer ; mais il faut qu'il sache que vous voulez



↓ être chrétien, que vous renoncez au vice, et que vous fuyez l'impiété. Le vrai moyen de s'épargner de longues importunités et de dangereuses tentations, c'est de ne demeurer point neutre. Quand un homme se déclare hautement pour la religion, d'abord on murmure; mais bientôt on se tait, on s'accoutume à le laisser faire : les mauvaises compagnies prennent congé, et cherchent parti ailleurs. J'ai remercié Dieu de vous avoir donné M. le duc de Beauvilliers dans ce voyage¹. Il faut,

¹ Ce duc avoit été choisi par Louis XIV pour accompagner le Dauphin en 1688, dans sa première campagne. Nous sommes portés à croire que le militaire à qui ces lettres furent écrites étoit Jules-Armand Colbert, marquis de Blainville, fils du ministre, et frère de la duchesse de Beauvilliers. On voit, par les lettres XLVII et XLVIII, que ce militaire, quoique jeune, avoit un grade dans l'armée; et le marquis de Blainville, né en 1664, avoit été fait colonel en 1684.

monsieur, que Dieu vous aime bien, pour vous donner, après tant d'infidélités, un si sensible goût pour le bien, avec tant de secours pour vous y soutenir. Veillez, priez, défiez-vous des autres, et encore plus de vous-même, pour ne perdre jamais les fruits d'une si précieuse miséricorde. On vous a confié de jeunes plantes que vous devez conserver soigneusement. Vous savez, par votre expérience, ce qui est à craindre pour les personnes qui entrent dans le monde; et rien ne leur sera plus utile que d'être averties par vous de bonne amitié. Au reste, monsieur, je ne prends la liberté de vous dire tout ceci, qu'à cause que vous l'avez voulu, et que mon cœur me presse de le faire. Je voudrois vous voir déjà comblé de toutes sortes de bénédictions. Je prie Notre-Seigneur de vous conserver pour le corps et encore plus pour

l'âme. Personne ne sera jamais, monsieur, avec plus de zèle que moi, etc.



XLIII.

L'ONCTION DE LA GRACE SUPPLÉE AUX LECTURES
QU'ON NE PEUT PAS FAIRE. PRATIQUE DU RE-
CUEILLEMENT PARMI LES EMBARRAS ORDINAIRES
DE LA VIE.

Paris, 30 octobre 1688.

Vous ne devez pas croire, monsieur, qu'on s'éloigne de Dieu, quand on perd la liberté de lire de bons livres. On doit à Dieu la fidélité de profiter d'un si grand secours, quand il nous le laisse; mais quand il l'ôte par une vraie nécessité, il y supplée par sa miséricorde. Alors il devient lui-même notre livre intérieur; il se présente au milieu de tous

les embarras ; il fait entendre la douceur de sa voix jusqu'au fond de l'âme ; il fait sentir la vanité, la corruption et la misère de tout ce qui est au dehors, et il écrit lui-même dans le cœur, par son Saint-Esprit, une loi vivante et ineffaçable. Contentez-vous donc, monsieur, tandis que vous ne pourrez faire autrement, de dire votre Bréviaire¹ avec attention, sans vous trop gêner. Ce qui vous aura le plus touché, dans les paroles de l'Office, demeurera dans votre cœur, et vous pourrez le rappor-

¹ Cette partie de la lettre pourroit faire douter qu'elle ait été écrite à un militaire, mais cela ne paroîtra point étonnant, si, comme nous le supposons, ce militaire étoit fils du grand Colbert, car on sait que ce ministre avoit fait imprimer un Bréviaire pour l'usage de sa maison ; et cette dévotion de réciter l'office divin étoit alors assez commune, même parmi les personnes de la cour. On en trouvera un exemple non moins remarquable dans la lettre Lxi, ci-après.

ler dans ces lieux de dissipation, où il n'est permis ni de lire ni de prier. Alors le monde ne pourra vous empêcher de sentir combien il est méprisable; d'élever votre cœur vers Dieu, à qui seul vous le réservez; de l'invoquer avec confiance dans les besoins; de régler vos paroles suivant sa loi. Voilà, monsieur, un culte invisible qui échappe au monde, et qu'il ne peut censurer. Quand la dissipation involontaire vous aura empêché d'avoir ces bonnes pensées, ne vous découragez point; reprenez-les doucement; remettez-vous dans votre place sous la main de Dieu, et vous serez presque comme si vous n'en étiez point sorti. Dans ces commencements, faites-vous une espèce de règle d'élever votre cœur à Dieu, et de vous offrir à lui, à certaines heures et en certaines occasions principales. Par là vous acquerez insensiblement l'habi-

tude d'agir en sa présence ; elle vous deviendra douce et facile. Je suis, monsieur, très-parfaitement, etc.



XLIV.

MÉTHODE QUE LES COMMENÇANTS DOIVENT SUIVRE
DANS L'ORAISON.

Paris, 1^{er} juin 1689.

Il ne faut pas tarder, monsieur, à vous témoigner ma joie sur les choses que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Les deux définitions que vous me rapportez sont si justes, qu'il ne reste rien à y ajouter. Il est certain que, quand on a posé les fondements d'une entière conversion de cœur, d'une exacte pénitence, et d'une sérieuse méditation de toutes les vérités du chris-

tianisme en détail, et par rapport à la pratique, plusieurs personnes s'accoutument peu à peu tellement à toutes ces vérités, qu'à la fin elles les envisagent d'une vue simple et fixe, sans avoir besoin de recommencer toujours à se convaincre de chacune en particulier. Alors ces vérités se réunissent toutes dans un certain goût de Dieu si pur et si intime, qu'on trouve tout en lui. Ce n'est plus l'esprit qui raisonne et qui cherche; c'est la volonté qui aime, et qui se plonge dans le bien infini. Mais cet état n'est pas le vôtre. Il faut que vous marchiez longtemps par la voie des pécheurs qui commencent à chercher Dieu; la méditation ordinaire est votre partage : trop heureux que Dieu daigne vous y admettre ! Marchez donc, monsieur, en esprit de foi, comme Abraham, sans savoir où vous allez; contentez-vous du pain quotidien, et

souvenez-vous que, dans le désert, la manne qu'on amassoit pour plus d'un jour se corrompoit d'abord : tant il est vrai que les enfants de Dieu doivent se renfermer dans l'ordre des grâces présentes, sans vouloir prévenir les desseins de la Providence sur eux.

Méditez donc, puisque voici pour vous le temps de méditer tous les mystères de Jésus-Christ, et toutes les vérités de l'Évangile que vous avez si longtemps ignorées et contredites. Quand Dieu aura bien effacé en vous l'impression de toutes les maximes mondaines, et que l'esprit de Jésus-Christ n'y laissera plus aucune trace de vos anciens préjugés, alors il faudra examiner l'attrait que la grâce vous donnera, et le suivre pas à pas sans le prévenir. Cependant demeurez en paix dans le sein de Dieu, comme un petit enfant entre les bras de sa mère. Contentez-vous

seulement de penser à vos sujets de méditation d'une manière simple et aisée ; laissez-vous aller doucement aux vérités qui vous touchent , et que vous sentez qui nourrissent votre cœur ; évitez tous les efforts qui échauffent la tête , et qui mettent souvent beaucoup moins la piété dans une volonté pure et droite de s'abandonner à Dieu , que dans une vivacité d'imagination dangereuse. Fuyez aussi toutes les réflexions subtiles : bornez-vous à des considérations aisées ; repassez-les souvent. Ceux qui passent trop légèrement d'une vérité à une autre ne nourrissent que leur curiosité et leur inquiétude ; ils se dissipent même l'esprit par une trop grande multitude de vues. Il faut donner à chaque vérité le temps de jeter une profonde racine dans le cœur ; car il n'est pas seulement question de savoir , l'essentiel est d'aimer. Rien ne cause

de si grandes indigestions que de manger beaucoup et à la hâte. Digérez donc à loisir chaque vérité ; si vous voulez en tirer tout le suc pour vous en bien nourrir. Mais point de retours inquiets sur vous-même ; comptez que votre oraison ne sera bonne qu'autant que vous la ferez sans vous gêner, sans vous échauffer, et sans être inquiet.

Je sais bien que vous ne manquerez pas d'avoir beaucoup de distractions ; mais il n'y a qu'à les supporter sans impatience, et qu'à les laisser disparaître, pour demeurer attentif à votre sujet, chaque fois que vous apercevrez l'égarement de votre imagination. Ainsi ces distractions involontaires ne pourront vous nuire, et la patience avec laquelle vous les supporterez, sans vous rebuter, vous avancera plus qu'une oraison plus lumineuse, où vous vous complairiez davantage. Le vrai moyen

de vaincre les distractions est de ne les attaquer point directement avec chagrin : ne vous rebutez ni de leur nombre ni de leur longueur. Je n'ai point vu le livre du père Jésuite dont vous me dites tant de bien. J'espère que vous me le montrerez à votre retour. Vous savez, monsieur, combien je vous suis dévoué à jamais en Notre-Seigneur.



XLV.

SUR LE MÊME SUJET.

Paris, lundi 6 juin 1689.

Je crois, monsieur, que la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire a répondu à toutes les demandes que vous me faites. Il n'est question

maintenant pour vous, que de vous occuper doucement des sujets que vous avez pris; il est vrai seulement que vous devez rendre cette occupation la plus simple que vous pourrez, et voici comment :

Né vous chargez point d'un grand nombre de pensées différentes sur chaque sujet; mais arrêtez-vous aussi longtemps à chacune, qu'elle pourra donner quelque nourriture à votre cœur. Peu à peu vous vous accoutumerez à envisager les vérités fixement, et sans sauter de l'une à l'autre. Ce regard fixe et constant de chaque vérité servira à les approfondir davantage dans votre cœur. Vous acquerrez l'habitude de vous arrêter dans vos sujets par goût et par acquiescement paisible; au lieu que la plupart des gens ne font que les considérer par un raisonnement passager. Ce sera le vrai fondement de tout ce

que Dieu voudra peut-être faire dans la suite en vous : il amortira même par là l'activité naturelle de l'esprit, qui voudrait toujours découvrir des choses nouvelles, au lieu de s'enfoncer davantage dans celles qu'il connoît déjà. Il ne faut pourtant pas se forcer d'abord pour continuer à méditer une vérité, lorsqu'on n'y trouve plus aucun sucre je propose seulement de ne la quitter que quand vous sentez qu'elle n'a plus rien à vous fournir pour votre nourriture.

Pour les affections, recevez toutes celles que la vue de votre sujet vous inspirera, et laissez-vous-y aller doucement : mais ne vous excitez point à de grands efforts, car ces efforts vous épuiseroient, vous échaufferoient la tête, vous dessécheroient même, en ce qu'ils vous occuperoient trop de vos propres mouvements, vous donneroient une confiance dangereuse en

votre propre industrie pour vous toucher vous-même ; enfin vous attacheroient trop au goût sensible , et par là vous prépareroient de grands mécomptes pour les temps où vous serez plus sec. Contentez-vous donc de suivre simplement et sans réflexion les mouvements affectueux que Dieu vous donnera à la vue de votre sujet ou de quelque autre vérité. Pour les choses d'un autre état plus élevé , n'y songez point : il y a le temps de chaque chose , et l'importance est de ne le prévenir jamais. C'est une des plus grandes règles de la vie spirituelle , de se renfermer dans le moment présent , sans regarder plus loin. Vous savez que les Israélites suivoient dans le désert la colonne de nuée ou de feu , sans savoir où elle les menoit. Ils ne pouvoient prendre de la manne que pour un jour ; le reste se corrompoit.

Il n'est point question d'aller vite ; il est question de bien aller. Si un de vos domestiques, dans un voyage, vouloit toujours chercher les moyens de faire la plus grande diligence, vous lui diriez : Mon ami, vous irez assez vite, pourvu que vous ne vous arrêtiez point, que vous suiviez la route que je vous marquerai, et que vous arriviez le jour qu'il me plaira. Voilà précisément ce que Dieu vous dit, et comment il veut que vous le serviez. Point d'autre volonté, même pour les plus grands biens, que celle de suivre la sienne. Maintenant ne songez qu'à poser les fondements de l'édifice, et à les bien creuser par un entier renoncement à tout vous-même, et par un abandon sans aucune réserve aux ordres de Dieu. Après cela, Dieu élèvera sur ce fondement tel édifice que bon lui semblera. Livrez-vous à lui, et fermez les yeux. Que cette

conduite de foi, où l'on marche comme Abraham, sans savoir où l'on va, est grande, et qu'elle attire de bénédictions! Alors Dieu sera votre guide, et il voyagera lui-même avec vous, comme il est dit qu'il s'était fait voyageur avec les Israélites, pour les mener pas à pas au travers du désert, jusques à la Terre promise. Que vous serez heureux, monsieur, si vous laissez Dieu prendre possession de vous, pour y faire selon ses vues, et non selon votre goût, tout ce qu'il voudra!





XLVI.

SUR LA PRATIQUE DU RECUEILLEMENT HABITUEL,
AVIS POUR LE TEMPS DE L'ORAISON.

Paris, 9 juin 1689.

Rien ne doit, monsieur, vous empêcher de vous recueillir en la présence de Dieu, lorsque vous êtes à cheval, et que vous ne pouvez lire pour prendre un sujet particulier de méditation. Mais il faut observer les choses suivantes : 1^o de ne mettre point ce recueillement en la place de votre méditation, pour vous dispenser de la faire, lorsque vous pouvez ménager votre temps pour faire votre méditation avant ou après vos courses à cheval ; 2^o de mêler cette présence de Dieu d'actes distincts et

de réflexions particulières sur les vérités que vous avez déjà méditées, toutes les fois que ces actes et ces réflexions seront propres à vous ranimer et à vous recueillir davantage ; 3^o de ne vous lasser jamais dans ce recueillement, et de vous délasser l'esprit par de petits intervalles d'amusement innocent et de gaieté, toutes les fois que vous en sentirez le besoin. Je suis persuadé même que cette présence de Dieu vous deviendra insensiblement fréquente et familière. Pour votre manière de méditer, elle est bonne, et vous n'avez, monsieur, qu'à la continuer. Soyez gai comme un homme qui a trouvé le vrai trésor, et qui n'a plus besoin de rien. Vivez au jour la journée, sans vous mettre en peine ; car *chaque jour*, comme dit Jésus-Christ ¹, *aura soin de*

¹ Matth. VI. 34.

lui-même. C'est que chaque jour apporte sa grâce et son onction, avec ses peines et ses tentations. Parlez à Dieu familièrement ; soyez avec lui simple comme un petit enfant. Plus votre volonté sera morte à tous les vains désirs du siècle et aux plaisirs corrompus, plus vous goûterez une certaine joie innocente et enfantine, qui est infiniment au-dessus des magnifiques divertissements par lesquels les sages du siècle essayent en vain d'apaiser leur inquiétude. O qu'ils sont tristes, malheureux, et rongés par l'ennui au milieu des spectacles ! Vous rirez de leur folie qui passe pour une sagesse, et vous aurez la sagesse véritable, en ne voulant plus que Dieu, et en goûtant la joie du Saint-Esprit avec simplicité. Je vous envoie, monsieur, les noms pour le soldat en faveur duquel je vous ai déjà importuné. Voyez, sans vous gêner, si

vous pouvez délivrer ce malheureux, et s'il mérite sa délivrance autant qu'on me l'a dit.

—ov enoy
sistib



plus
—omni
meminui

XLVII.

—SUR LA PRATIQUE DU RECUEILLEMENT ; SUR LES
JEUX DE HASARD ET LES CHANSONS PROFANES.

—surp
Paris, 2 juillet 1689.

Je vous suis très-obligé, monsieur, de l'extrême bonté et des termes pressants avec lesquels vous avez écrit au capitaine du soldat qu'on veut tâcher de délivrer. Comme c'est un de mes bons amis qui a souhaité de moi que je vous importunasse là-dessus, je n'ai pu le lui refuser, et j'ai passé par-dessus toutes les règles de discrétion, espérant que vous me le pardonneriez.

N'hésitez pas, monsieur, à vous recueillir en la présence de Dieu, quand le goût vous en viendra, pourvu que ce goût n'aille pas à une trop longue ou trop forte attention. Vous pouvez pratiquer ce recueillement dans certains moments dérobés en beaucoup d'occasions, pourvu que cela soit sans préjudice de vos temps réglés d'oraison.

Je ne crois pas que vous deviez pousser à la dernière exactitude le règlement que vous avez fait sur les jeux de hasard. Il est dangereux de faire des règles qui ne soient pas observées. Pour accoutumer les domestiques à obéir fidèlement, il faut ne leur ordonner que les choses qu'on veut qui s'observent avec exactitude : autrement l'autorité se diminue. Pour la livrée, je crois qu'on peut lui recommander de ne jouer pas aux cartes, parce que ces gens-là s'échaufferoient trop au jeu. Il

en arriveroit de trop grosses pertes, des querelles, et souvent des larcins domestiques, pour réparer les pertes du jeu. Mais pour leur adoucir cette sévérité, je voudrois leur fournir des dames, et d'autres petits jeux propres à les amuser. Par là ils seroient sans prétexte de chercher d'autres jeux ; mais je voudrois qu'ils ne jouassent point d'argent. Pour les autres domestiques un peu plus honnêtes gens, il me semble qu'il ne faut pas y regarder de si près. Vous pouvez seulement les prendre par raison, et leur faire entendre que vous ne voulez point de gens adonnés au jeu, et qui ne sachent point s'occuper. Pour les occuper, il faut voir le talent de chacun : donner quelque chose à écrire à l'un, à l'autre de petites commissions, à cet autre des comptes à faire, etc. C'est l'oisiveté qui fait qu'on a tant de peine à bannir

le jeu. Voilà, monsieur, ma pensée sur cet article.

Pour les airs de l'opéra, c'est à vous à savoir l'impression qu'ils peuvent vous faire : je dis qu'ils peuvent vous faire, car quoiqu'ils ne vous en fassent point en certains temps, ils peuvent vous en faire en d'autres, où les tentations se réveillent. Supposé que ces airs ne vous fassent aucun mauvais effet, je croirois que vous pourriez en chanter, mais sans prononcer les paroles, qui sont d'elles-mêmes assez insipides, et qui ne doivent avoir rien d'agréable pour vous dans les sentiments où Dieu vous met. Il y a encore une autre règle à observer, qui est de ne chanter jamais ces airs en des lieux où vous puissiez être entendu par des gens qui croiront que votre exemple les autorise pour les chanter aussi, ou qui jugeront mal de la sincérité de votre piété, vous

voyant plein de ces chansons profanes. Excepté ces choses que je viens de marquer, je souhaite fort, monsieur, que vous soyez en pleine liberté de vous réjouir innocemment ; car la joie est très-utile et très-nécessaire pour votre corps et pour votre âme.

L'homme qui fait vos cartes peut y travailler les fêtes et les dimanches ; mais moins que les autres jours, et hors des heures de l'office, où il est bon qu'il soit libre d'aller. *Cupio te in visceribus Christi Jesu.* C'est le souhait de saint Paul¹.

¹ Philip. I. 8.





XLVIII.

COMMENT UN HOMME EN DIGNITÉ DOIT TRAVAILLER
À ARRÊTER LA FOUGUE DES JEUNES GENS DE LA
COUR ; DISCIPLINE QU'IL DOIT MAINTENIR PARMI
LES TROUPES.

Paris, 7 août 1689.

J'ai reçu, monsieur, avec une sensible joie votre dernière lettre, où j'ai trouvé de grandes marques de la bonté avec laquelle Dieu vous mène comme par la main. Vous vous étiez trompé en espérant que des jeunes gens mis ensemble chez un homme aussi jeune que vous, et avec qui ils ont été si familiers au milieu de leurs désordres, se contraindroient pour l'amour de vous. C'est ce qu'il ne sera permis d'attendre d'eux, que quand vous serez de-

venu par l'âge, par les emplois, et par la réputation de vertu, une très-vénérable personne. Jusque-là il faut se contenter de mettre un de ces jeunes gens avec trois ou quatre vieux officiers, afin que l'ennui et la disproportion de la compagnie servent de barrière. Il n'y a que le mélange qui puisse vous sauver; et c'est à vous, monsieur, à le faire, en sorte qu'il ne soit pas trop choquant, et qu'il suffise néanmoins pour arrêter la fougue des jeunes gens de la cour. Vous n'en sauriez mettre trois ou quatre d'une certaine façon ensemble, sans vous exposer à de grands fracas. Pour le passé, il est passé; vous ne pouvez point le rappeler: il suffit de l'abandonner sans réserve à la miséricorde de Dieu, afin de porter devant lui toute l'humiliation de cette faute, qui n'est point une faute volontaire, et qui n'est qu'un pur man-

quement de prévoyance. Pour vos domestiques, vous ne pouvez réparer le scandale que par votre bon exemple, et par vos précautions pour leur épargner de semblables spectacles. Dieu a permis tout cela pour vous montrer par expérience ce que vous devez éviter. Ne vous en inquiétez point; ce n'est rien, pourvu que vous preniez bien garde à l'avenir. L'affaire étant embarquée, vous ne pouviez rien faire de mieux que ce que vous avez fait, qui est de recevoir tout fort sérieusement, de ne rien dire, et de finir sans éclat.

Pour le bois que vos gens brûlent, voici mes pensées. Je vous supplie de les recevoir simplement comme je vous les donne, et d'éviter le scrupule.

1^o Je prendrois comme les autres le fourrage, etc., parce que vous ne sauriez faire autrement que tout le reste de l'armée. On n'a point en campagne

d'autre manière de subsister, et vous feriez une espèce de scandale en témoignant condamner l'unique manière dont le Roi veut et peut entretenir ses troupes.

2° Pour les arbres fruitiers qui peuvent nourrir les paysans, ou pour les bois des maisons, je ne souffrirois point qu'on les brûlât, ni qu'on les prît, toutes les fois qu'on peut en quelque manière faire autrement; car il n'y a que la seule nécessité qui doive autoriser cette conduite, qui, hors du cas de la nécessité, devient très-mauvaise.

3° Pour le bois qui n'est point fruitier, je crois qu'il faut encore se contenter d'en couper des branches, plutôt que de le couper, pourvu que les branches suffisent à votre besoin; car, comme la nécessité est votre seul titre, il ne faut faire aussi, précisément, que ce que la vraie nécessité vous contraint

de faire ; et encore , en ce cas , doit-on (ne pouvant s'abstenir d'user du bien d'autrui) en user avec toute la modération et l'humanité possible , en sorte que vous ménagiez le bien d'autrui , comme vous ménageriez le vôtre propre en pareil cas de nécessité.

4^o Je crois qu'il faut éviter de prendre sur le prochain , dans la campagne , toutes les choses que la police du camp donne moyen d'acheter , dans le camp ou aux environs , à un prix qui ne soit point excessif. Si le prix étoit excessif , et qu'il fallût aller à un grand nombre de lieues du camp pour les acheter , ces circonstances rendroient l'achat impraticable , et il ne faudroit pas se rendre singulier et scrupuleux , pour ne prendre pas , comme tout le reste de l'armée , dans la campagne voisine , ce qu'on ne pourroit aller acheter plus loin qu'avec des frais et des embarras

excessifs. Quand la difficulté d'aller acheter devient si grande, et que toute l'armée la regarde comme insurmontable, alors on peut la considérer comme une vraie nécessité de prendre. Il est vrai que c'est un malheur qui doit affliger; mais enfin c'est un malheur inévitable que la guerre entraîne après elle. On en doit gémir devant Dieu; mais on ne peut s'en délivrer.

Je suis ravi d'apprendre que votre fidélité pour Dieu augmente, quoique vous n'ayez point de ferveur et de goût sensible. Cet attachement à Dieu, tout sec et tout nu, est bien plus pur. Dieu vous aime beaucoup de vous mener par ce chemin qui est raboteux, et où il faut grimper, sans regarder jamais derrière soi, mais qui est le plus droit pour arriver à lui. Ne laissez pas de goûter, avec une simplicité d'enfant à la mamelle, toutes les douceurs que la

miséricorde divine fera couler sur vous ;
 car la sécheresse et l'onction , tout est
 également utile quand c'est Dieu qui
 les donne. O que tout ce qui vient de
 lui est bon ! Tout se tourne à bien
 pour ceux qui aiment Dieu , et que Dieu
 aime. Qu'il règne seul ! à lui seul gloire !
 Qu'il fasse sa volonté en nous et sur
 nous, et aux dépens de nous : qu'il la
 fasse sur la terre comme dans le ciel !





XLIX.

A UN AMI ¹.

PRENDRE EN ESPRIT DE PÉNITENCE LES ASSUJET-
TISSEMENTS DE SON ÉTAT ; MÉPRISER LES DIS-
COURS DU MONDE.

A Fontainebleau, 20 septembre 1696.

J'ai été malade assez longtemps, et
il ne falloit pas une raison moins forte
que celle-là pour m'empêcher d'avoir
l'honneur de vous écrire. Je pense avec
plaisir que nous nous approchons du

¹ Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la LX^e,
sont adressées à la même personne. Nul doute
que cet *ami* ne fût le marquis de Blainville, frère
de la duchesse de Beauvilliers, désignée par *la*
bonne.... (Lettres LIV, LV, etc.) On sait d'ail-
leurs qu'il étoit en correspondance avec Fé-
nelon.

temps de votre retour. Vous aurez le loisir, pendant tout l'hiver, de vous fortifier dans vos bonnes résolutions, avec une famille pleine de bon esprit et de piété, qui vous aime, et qui est ravie de vous voir penser comme elle. Cependant il faut prendre en pénitence de vos péchés les assujettissemens fâcheux de l'état où vous êtes. Cette pénitence paroît courte et légère, quand on connoît ce qu'on doit à Dieu, et combien on lui a manqué. Les embarras mêmes qui semblent nuire à notre avancement dans la piété se tournent à profit, pourvu que nous fassions ce qui dépend de nous. C'est un commencement de renoncement à soi et à sa volonté, et un des plus solides sacrifices qu'on puisse faire.

Allez naturellement votre chemin, et les hommes ne vous nuiront point. Une conduite modérée, simple et ferme

imposera silence. Quand même vous auriez à essuyer quelques mauvaises railleries, ce seroit en être quitte à bon marché. N'est-il pas juste de souffrir quelque chose de la folie du monde, pour acquérir la vraie sagesse, après avoir été longtemps approuvé en voulant plaire à des aveugles ? On est trop jaloux d'une vaine réputation quand on craint les discours des hommes qu'on méprise, et dont on connoît l'égarement. Le principal est de vous réserver des heures pour vous munir, par vos exercices, d'un bon contre-poison contre leurs erreurs contagieuses. Lisez la vérité dans les paroles de la vie éternelle. Priez, veillez, détachez-vous de vous-même. Aimez Dieu généreusement ; que ce qui est fait uniquement pour lui ne soit qu'à lui seul. Attendez tout de lui, sans vous négliger, pour être fidèle à ses dons.

Après un tel discours, je ne saurois, monsieur, me résoudre à finir par les compliments ordinaires. Ce que je pense par rapport à vous, et aux grâces que Dieu vous fait, est trop au-dessus de tous les compliments. Vous jugerez assez, par le langage de vérité qui est dans cette lettre, avec quel zèle je m'intéresse à tout ce qui vous touche.



L.

ÊTRE TRÈS-RÉSERVÉ DANS SES JUGEMENTS.

3 janvier 1697

En toutes choses jugez le moins que vous pourrez. C'est une voie bien simple que de retrancher toute décision qui ne nous est pas nécessaire. Ce n'est pas une irrésolution ; c'est une défiance

simple et un détachement pratique de notre propre sens, qui s'étend à tout, même aux choses les plus communes. Alors on croit ce qu'il faut croire, et on agit selon le besoin, avec une détermination simple, et sans confiance en soi par réflexion. Hors du besoin on ne juge point, et on laisse passer devant ses yeux toutes les apparences et les raisons de croire : mais on est si vide de soi et de son propre sens, qu'on est toujours prêt à recevoir d'autrui, à croire qu'on se trompe, et à revenir sur ses pas en petit enfant que sa mère ramène par la main. C'est ce vide de l'esprit et cette docilité d'enfant que je vous souhaite. Elle mettra la paix dans votre cœur, et entre vous et votre prochain.





LI.

SUPPORTER PATIEMMENT SES DÉFAUTS ; NE PAS
TROP RAISONNER SUR SOI-MÊME.

A Cambrai, 23 août 1697.

Me voici , monsieur, plus proche de vous que je ne l'étois, et plus en repos qu'à Versailles. Pour vous , je ne sais précisément où vous êtes ; mais j'espère que ma lettre vous trouvera. Je me flatte même que vous ne retournerez point à Paris sans passer par Cambrai, où vous êtes souhaité et aimé sans mesure. N'y venez pourtant pas irrégulièrement , avant que tous vos devoirs d'armée soient finis. En attendant, priez pour moi, et aimez-moi toujours. Je prie Dieu qu'il vous conserve dans

une entière fidélité à sa grâce. *Qui cœpit in te opus bonum, perficiat usque in diem Christi*¹. Il faut se supporter patiemment soi-même sans se flatter, et s'assujettir sans relâche à tout ce qui peut vaincre nos penes et nos répugnances intérieures, pour nous rendre plus souples aux impressions de la grâce pour la pratique de l'Évangile. Mais ce travail doit être paisible et sans trouble : il doit même être modéré, pour n'entreprendre pas de faire tout l'ouvrage en un seul jour. Il faut tâcher de raisonner peu et de faire beaucoup. Si on n'y prend garde, toute la vie se passe en raisonnements, et il faudroit une seconde vie pour la pratique. On court risque de se croire avancé à proportion des lumières qu'on a sur la perfection. Toutes ces belles

¹ Philip. 1. 6.

idées, loin d'avancer la mort à nous-mêmes, ne servent qu'à entretenir secrètement la vie d'Adam en nous, par une confiance en nos vues. Soyez, mon très-cher monsieur, bien désabusé de votre esprit et de vos vues de perfection ; ce sera un grand pas pour devenir parfait. La petitesse et la défiance de vous-même, avec l'ingénuité, sont les vertus fondamentales chez vous. Rien au monde ne vous sera jamais aussi intimement dévoué que, etc.



LII.

ÉVITER LA HAUTEUR ET LA DÉCISION ; PRATIQUER
LA DOUCEUR ET L'HUMILITÉ.

Je vous recommande toujours de craindre la hauteur, la confiance en

vos pensées, la décision dans vos discours : soyez doux et humble de cœur, c'est-à-dire que la douceur doit venir d'une humilité sincère : l'àpreté et le défaut de modération ne viennent que d'orgueil. Pour s'adoucir, il faut se rabaisser et s'apetisser par le fond du cœur. Un cœur humble est toujours doux et maniable dans le fond, quand même la superficie seroit rude, par les surprises d'une humeur brusque et chagrine. Veillez, priez, travaillez, supportez-vous vous-même, sans vous flatter. Que vos lectures et vos oraisons se tournent à vous éclairer sur vous-même, à vous corriger, et à vaincre votre naturel en présence de Dieu.

L'ANTIQUE



de vous recommander toujours de
confiance en la bonté de Dieu



LIII.

SUR LE SUPPORT D'AUTRUI, ET SUR L'ORAISON.

Je serai bien aise, mon cher *typographe*, que mon courrier n'aille point paroître à Versailles, et que vous ayez la bonté d'y faire rendre mes lettres. Vous en trouverez une aussi pour la bonne..., que je vous prie de lui donner. Demeurez bien uni avec elle. Quand vous ne serez pas content d'elle sur quelque chapitre, ne formez aucun jugement, et ne vous laissez point aller à votre penchant naturel de décider rigoureusement. Supportez-la même dans ses imperfections les plus grossières, et souvenez-vous de la compensation avec les vôtres. Souvent, nous

l'écorce la plus dure et la plus raboteuse, il y a un tronc vif et plein de sève qui porte d'excellents fruits. Souvent une superficie douce et polie cache des choses trompeuses et corrompues. Supportez beaucoup le prochain ; jugez très-rarement ; défiez-vous sans cesse de vous-même ; soyez en garde contre vos préjugés et contre vos goûts. Amusez-vous dans votre solitude sans vous dissiper, et sans vous passionner pour aucun amusement. Dans votre oraison, ne négligez ni la vue des conseils évangéliques, ni celle de vos défauts opposés ; mêlez-y beaucoup d'affections simples ; ne négligez pas les résolutions, quand vous sentirez qu'elles sont convenables à vos besoins. Après toutes ces choses nécessaires, je vous en recommande une moins importante, qui est de m'aimer toujours. Vous ne pouvez, mon cher typographe, aimer un

homme qui soit à vous plus tendrement et plus intimement que moi.



LIV.

BON USAGE DES MALADIES ; SE DÉFIER DE SES
PROPRES JUGEMENTS.

A Cambrai (juin 1700)

On dit que vous êtes malade, mon très-cher fils en Notre-Seigneur, et que vous souffrez. Votre souffrance m'afflige, car je vous aime tendrement; mais je ne puis m'empêcher de baiser la main qui vous frappe, et je vous conjure de la baiser amoureuxment avec moi. Vous avez abusé autrefois de la santé et des plaisirs qu'elle donne. L'infirmité et les douleurs qui la suivent sont votre pénitence naturelle. Je

prie Dieu seulement qu'il abatte encore plus votre esprit que votre corps, et qu'en soulageant le dernier selon le besoin, il vous désabuse pleinement de l'autre. O qu'on est fort quand on ne croit plus l'être, et qu'on ne sent plus que la foiblesse et les bornes de son propre esprit ! Alors on est toujours prêt à croire qu'on se trompe, et à l'avouer en se corrigeant ; alors on a l'esprit toujours ouvert à la lumière d'autrui ; alors on ne méprise rien que soi et ses pensées ; alors on ne décide rien, et on dit les choses les plus décisives du ton le plus simple et le plus déferant pour autrui ; alors on se laisse volontiers juger, on se livre sans peine, on donne droit de censure au premier venu. En même temps on ne juge de personne que dans le vrai besoin ; on ne parle qu'aux personnes qui le souhaitent, et en leur disant ce qu'on croit

voir en elles d'imparfait, on le dit sans décision, plutôt pour n'user point d'une réserve contraire à ce que ces personnes souhaitent, que pour vouloir être cru, et pour se contenter dans sa critique.

Voilà, mon très-cher malade, la santé que je vous souhaite dans l'esprit, avec une véritable guérison du corps. En attendant, souffrez avec humilité et patience. Dieu sait quelle joie j'aurois si je pouvois vous embrasser, et vous posséder ici. Mais j'entends l'orage qui gronde plus que jamais; il ne faut pas le renouveler par votre impatience. Attendez donc encore un peu: dès qu'on croira que vous pourrez venir sans danger, votre présence sera une grande consolation pour moi dans mes peines. En retardant votre voyage, je prends encore plus sur moi que sur vous. Rien n'est plus sincère que la ten-

dressé avec laquelle je vous suis tout dévoué.



LV.

SE MODÉRER EN TOUT; EXHORTATION A UNE
CONDUITE SIMPLE ET INGÉNUÉ.

Je crois, mon cher monsieur, que vous pouvez suivre le conseil qu'on vous avoit donné aux eaux : suivez-le librement; mais ayez de plus en plus attention pour ne vous relâcher jamais, pour éviter la dissipation, pour éviter les compagnies et les liaisons qui rappelleroient le goût du monde, et qui ralentiroient votre grâce. Demeurez uni à la bonne..., malgré l'opposition de vos deux naturels, et la vivacité qui vous rend l'un et l'autre si sensibles.

Je pense souvent à vous avec plaisir ; mais il faut se contenter d'y penser de loin , et se rapprocher en esprit par l'union à celui en qui toutes les distances ne sont rien. Ne voyez point trop le monde. Ne vous fatiguez point ni d'étude , ni de solitude sauvage , ni même d'exercices de piété. Prenez tout avec modération ; variez et diversifiez vos occupations ; ne vous passionnez sur aucune. Arrêtez-vous dès que vous sentez un certain empressement qui vient de la passion. Défiez-vous de votre esprit décisif et dédaigneux. Dès qu'il vous échappe une parole de ce caractère , prenez d'abord un ton plus bas. Ne jugez point les autres sans nécessité. Ne vous laissez passer à vous-même aucun tour pour vous donner aux autres comme étant meilleur que vous n'êtes. Dieu sera avec vous , si vous avez au cœur une intention droite

et simple de suivre tout ceci. Vous y manquerez ; mais il ne faut pas se rebuter ; et, en s'humiliant de ses fautes, il faut reprendre sa course pour réparer des faux pas où l'amour-propre fait broncher. Je suis, mon cher monsieur, de plus en plus tout à vous et à jamais.



LVI.

DIVERS AVIS POUR UNE CONDUITE SAGE
ET CHRÉTIENNE.

25 juillet 1700.

1^{re} Soyez ferme dans vos exercices de piété, c'est-à-dire dans vos lectures, votre oraison réglée de chaque jour, vos confessions et vos communions.
2^e Que votre oraison ait toujours des sujets réglés, et proportionnés à vos

besoins, pour humilier l'esprit et réprimer la sensualité du corps.

3^o Que vos lectures tendent aux choses de pratique et à la correction de vos défauts ; appliquez à votre personne tout ce que vous lirez.

4^o Prenez garde aux compagnies que vous verrez fréquemment et avec familiarité ; craignez surtout et évitez celle des femmes.

5^o Évitez de juger d'autrui en mal , sans nécessité ; que la vue de vos défauts vous empêche d'être si délicat et si rigoureux contre ceux d'autrui.

6^o Accoutumez - vous à suspendre votre jugement dans toutes les choses où l'ordre de la prudence ne vous oblige pas de juger. Cette habitude de décider , et de décider en mal , entretient une précipitation de jugement , une présomption , une critique âpre et maligne , un attachement à son propre

sens, et un mépris de celui d'autrui, qui sont incompatibles avec la vie intérieure, où il faut être doux et humble de cœur.

7° Évitez la dissipation que les engouements portent toujours avec eux. Un engouement, dans sa première pointe, occupe trop ; il vide et dessèche l'intérieur ; un autre engouement succède au premier ; et la vie se passe dans des entêtements. Quand un engouement est dans sa première force, laissez-le ralentir, et faites oraison là-dessus ; ensuite, quand il sera modéré, prenez-en sobrement ce qu'il faudra, ou pour la santé de votre corps, ou pour amuser un peu votre esprit.

8° Ne songez à aucun changement d'état par inquiétude, par langueur, par une mauvaise honte d'être inutile dans le monde, par la démangeaison de faire un personnage. Les genres de

vie que vous n'avez point éprouvés , ont leur piège , leurs épines , leurs langueurs, que vous ne voyez pas de loin. *A chaque jour suffit son mal ; quand demain sera venu, il aura soin de lui-même*¹. Aujourd'hui ne soyez qu'à aujourd'hui. Il faut voir ce que deviendra madame de.... et mademoiselle votre fille. Il est inutile de faire des projets pour trois ans ; Dieu donnera des ouvertures pour ce qu'il voudra faire.

9° La profession sainte que vous avez eue en vue demande beaucoup de perfection de tous ceux qui y entrent. Un enfant qu'on y élève doit avoir une grande innocence : un homme âgé ne doit sortir du siècle pour y entrer , qu'autant qu'il y a des marques extraordinaires de vocation. L'ennui d'être inutile dans le monde n'est point une

¹ Matth. vi. 34.

raison pour s'ingérer dans ce saint ministère ; on y trouveroit encore plus d'ennui que dans l'état laïque.

10° La chasse vous est nécessaire pour votre santé ; cette raison est décisive : n'en ayez aucun scrupule. Je ne crains point la chasse , mais bien les chasseurs. Que cet exercice du corps ne vous fasse point abandonner l'étude modérée. Vous aviez pris l'étude avec ardeur ; elle nuisoit à votre santé , et à votre intérieur même. Amusez-vous un peu par les livres, sans application nuisible à la santé : cet amusement fera que vous chercherez moins les compagnies dangereuses.

11° Appliquez-vous à régler vos affaires , sans y attacher votre cœur , et sans aucune vue d'ambition.

12° Ne manquez à aucun de vos devoirs pour la cour, par rapport à votre charge et aux bienséances ; mais point

d'empressement pour les emplois qui réveillent l'ambition.

13° Puisque Dieu permet que , depuis longtemps , vous n'ayez ni ouverture ni repos de cœur avec , voyez-la rarement , et éloignez insensiblement les visites jusqu'à ce qu'elle se rapproche de vous , et que Dieu vous change l'un pour l'autre.



LVII.

ÉVITER LA HAUTEUR , ET S'APPLIQUER
A L'HUMILITÉ.

4 avril 1701.

Je serois ravi de vous embrasser , mon cher monsieur ; mais vous ne devez point venir présentement sur cette frontière , à moins que le service ne

vous y mène. Pour moi, j'irai recommencer mes visites au delà de Mons, dès que la saison sera un peu adoucie. La vente de votre charge m'a fait plaisir : sachant combien elle vous en faisoit, j'en ai ressenti un grand. Pour le service, vous ne devez point penser à le quitter présentement. Le goût d'ambition y est fort dangereux : s'il ne soutenoit on tomberoit bientôt de lassitude ; et quand il soutient, il mène trop loin. Il faudroit servir le roi par pure fidélité à Dieu, sans chercher aucune gloire mondaine.

Ne vous découragez point dans l'expérience de vos infidélités. Rien n'est si humiliant que la hauteur quand Dieu la fait voir, et qu'il en montre toute la déraison. Du moins, quand vous apercevez qu'elle vous a échappé, ramenez-vous, rapétissez-vous, rabaissez-vous, et qu'alors la pratique réelle soit le

fruit de votre bonne volonté : autrement vous n'auriez qu'en paroles la haine de la hauteur et l'amour de la petitesse. Un grand point , c'est d'être simple et de bonne foi dans le désir de se corriger ; alors on ne déguise, on ne soutient , on n'excuse point les hauteurs. On recule, on répare, on avoue qu'on s'est trompé , ou qu'on a été trop vif ; on fait sentir que la hauteur n'est pas du fonds , et qu'on en souffre plus de confusion que ceux qu'on a fait souffrir. Ce qui n'est que dans la promptitude de l'humeur n'est que foiblesse , il faut s'en corriger ; mais ce mal n'est pas le plus dangereux. Pour la hauteur, elle vient de plénitude : c'est un fonds d'orgueil de démon. Ce fonds rend faux , âpre , dur , tranchant , dédaigneux, critique.

Soyez retenu avec le prochain, pour ne prendre aucun ascendant, pour évi-

ter la dérision et la moquerie. Rappelez la présence de Dieu ; humiliez-vous devant lui , pour demeurer humble devant les hommes. Ne prenez des hommes que ce qu'il vous en faut pour le besoin de la société. Priez , lisez , et tournez vos lectures en une espèce d'oraison. Défiez-vous de vos goûts pour le service , et en même temps de vos dégoûts pour le monde. Ne comptez pour rien aussi vos goûts pour une retraite belle en idée. En un mot , ne comptez pour rien tous vos goûts et toutes vos pensées. Bornez-vous à votre devoir de chaque jour , qui est votre pain quotidien. En voyant moins la...., vous la verrez plus utilement que vous ne faisiez. Mille fois tendrement tout à vous.





LVIII.

MOURIR A SES GOUTS, ET VIVRE DANS UNE ENTIÈRE
DÉPENDANCE DE LA GRACE.

Je vous souhaite paix, simplicité, recueillement, mort à vos goûts spirituels et corporels, défiance de votre propre esprit et de vos pensées , avec une grande fidélité pour remplir sans relâche toute la grâce de Dieu sur vous. Vous souhaitez que Dieu vous détruise, et ce souhait est bon , puisqu'on ne veut être détruit que pour établir Dieu sur les ruines de la créature ; mais il faut le désirer pour contenter Dieu , et non pour se contenter soi-même. Il faut que ce désir soit réel et constant dans tous les détails de la vie ; il faut

qu'il soit modéré et réglé par l'obéissance. Je suis, monsieur et très-cher fils, très-tendrement tout à vous.



LIX.

EXHORTATION A LA FRANCHISE, A LA CANDEUR,
A LA PETITESSE; FUIR LES CURIOSITÉS DE
L'ESPRIT.

Je ne vous écris, mon bon et cher fils, que deux mots pour vous recommander de plus en plus la franchise, et d'éviter les retours de délicatesse sur vous-même, qui font la plupart de vos infidélités et de vos peines. Plus vous serez simple, plus vous serez souple et docile. Pour l'être véritablement, il faut l'être pour tous ceux qui nous parlent avec charité. O que cet état

d'être toujours prêt à être blâmé , mé-
prisé , corrigé , est aimable aux yeux
de Dieu ! Vous m'êtes infiniment cher :
*Despondi enim te uni viro virginem
castam exhibere Christo*¹.

Soyez bon homme sans hauteur , ni
décision , ni critique , ni dédain , ni dé-
licatesse , ni tour de passe-passe d'a-
mour-propre. Soyez vrai , ingénu , en
défiance de votre propre sens. Soyez
fidèle à renoncer à votre vanité et aux
sensibilités de votre amour-propre , dès
que Dieu vous le montre intérieure-
ment. *Pendant que la lumière luit ,
suivez-la pour être enfant de lumière*².
Je prie Dieu qu'il vous rende doux ,
simple et enfant avec Jésus né dans une
crèche. Ne soyez point habile , ni dé-
cisif , ni attentif aux fautes d'autrui ,
ni délicat et facile à blesser , ni meil-

¹ II Cor. XI. 2. — ² Joan. XII. 36.

leur en apparence qu'en vérité. O que la vérité est maltraitée dans ce qui paroît le meilleur en nous !

Retranchez toutes les curiosités qui passionnent, et soyez fidèle à ne parler jamais sans nécessité de ce que vous sauriez mieux qu'un autre. Surtout ne vous laissez point ensorceler par les attraites diaboliques de la géométrie. Rien n'éteindroit tant en vous l'esprit intérieur de grâce, de recueillement et de mort à votre propre esprit.



LX.

EFFETS D'UNE AMITIÉ CHRÉTIENNE.

Il faut se sevrer des joies les plus innocentes, quand Dieu vous les refuse. Vous m'êtes très-présent en lui ; la

foi a des yeux qui voient mieux les amis que les yeux du corps. L'amour tendre que Dieu inspire , a des bras assez longs pour les embrasser malgré la distance des lieux. Souffrez en homme qui sait le prix de la souffrance en Jésus-Christ. Ménagez votre santé ; délassiez - vous l'esprit pour soulager le corps ; consolez-vous avec Dieu et avec des vrais amis pleins de lui ; aimez-moi toujours, et comptez que je vous aime, comme Dieu sait faire aimer.





LXI.

A UN SEIGNEUR DE LA COUR.

RÉPONSE A UNE CONSULTATION SUR LA SANCTIFICATION DES ACTIONS INDIFFÉRENTES, ET SUR LA MANIÈRE DE FAIRE LES EXERCICES DE PIÉTÉ.

1.

Comment offrirai-je à Dieu mes actions purement indifférentes : promenades ; cour au Roi ; visites à faire et à recevoir ; habillement ; propretés , comme laver ses mains , etc. ; lectures de livres d'histoire ; affaires de mes amis ou parents dont je suis chargé ; autres amusements , chez des marchands , faire faire habits , équipages ? Je voudrois , pour chacune de ces choses , savoir une espèce de prière , ou de manière de les offrir à Dieu.

Réponse.

Les actions les plus indifférentes cessent de l'être, et elles deviennent bonnes, dès qu'on les fait avec l'intention de s'y conformer à l'œuvre de Dieu. Souvent même elles sont meilleures et plus pures que certaines actions qui paroîtroient beaucoup plus vertueuses : 1^o parce qu'elles sont moins de notre choix et plus dans l'ordre de la Providence, lorsqu'on a besoin de les faire ; 2^o parce qu'elles sont plus simples, et moins exposées à la vaine complaisance ; 3^o parce que si on les prend avec modération et pureté de cœur, on y trouve plus à mourir à ses inclinations, que dans certaines actions de ferveur, où l'amour-propre se mêle ; enfin, parce que ces petites occasions reviennent plus souvent, et fournissent une occasion secrète de mettre

continuellement tous les moments à profit.

Il ne faut point de grands efforts , ni des actes bien réfléchis , pour offrir ces actions qu'on nomme indifférentes. Il suffit d'élever un instant son cœur à Dieu , pour en faire une offre très-simple. Tout ce que Dieu veut que nous fassions , et qui entre dans le cours des occupations convenables à notre état , peut et doit être offert à Dieu : rien n'est indigne de lui , que le péché. Quand vous sentez qu'une action ne peut être offerte à Dieu , concluez qu'elle n'est pas convenable à un chrétien ; du moins il faut le soupçonner , et s'en éclaircir. Je ne voudrois pas faire toujours une prière particulière pour chacune de ces choses : l'élévation de cœur dans le moment suffit. Cet usage doit être simple et aisé pour le rendre fréquent.

Pour les visites , emplettes , etc. , comme il peut y avoir un danger de suivre trop son goût , j'ajouterois à l'élévation de cœur une demande de la grâce pour me modérer et pour me précautionner.

2.

Dans la prière, et principalement en disant le Bréviaire, j'ai fort peu d'attention, ou je suis des espaces de temps considérables que mon esprit est ailleurs, et il y a quelquefois longtemps qu'il est distrait lorsque je m'en aperçois. Je voudrois trouver un moyen ou pratique d'en être plus le maître.

Réponse.

La fidélité à suivre les règles qui vous seront marquées, et à rappeler votre esprit toutes les fois que vous apercevrez sa distraction, vous attirera peu à peu la grâce d'être dans la suite moins distrait et plus recueilli. Cependant por-

tez avec patience et humilité vos distractions involontaires : vous ne méritez rien de mieux. Faut-il s'étonner que le recueillement soit difficile à un homme si longtemps dissipé et éloigné de Dieu ?

3.

A l'armée, comment offrir à Dieu les choses qui sont par-dessus mon devoir, tant pour la fatigue que pour le péril : comme aller à la tranchée, n'y étant pas commandé, par curiosité, voir ce qui se fait, ou à une occasion, sans y être commandé de même, si le cas en arrive ?

Réponse.

Dans les occasions périlleuses de la guerre, il est naturel de considérer l'aveuglement et la fureur des hommes, qui s'entre-tuent comme s'ils n'étoient pas déjà assez mortels. La guerre est une fureur que le démon a inspirée. Dieu ne laisse pas d'y présider, et d'en

faire une action sainte, quand on y va sans ambition pour défendre sa patrie. Ainsi Dieu tire le bien même des plus grands maux. Ajoutez le néant et la fragilité de tout ce que le monde admire. Un petit morceau de plomb renverse en un moment la plus haute fortune. Dieu y conduit tout. Il a compté les cheveux de nos têtes ; aucun ne tombera sans son ordre exprès. Non-seulement il décide de la vie ; mais la mort même , quand il la donne aux siens , n'a rien de terrible. C'est pour eux une miséricorde, afin de les enlever à la hâte du milieu des iniquités. Il brise le corps pour sauver l'âme, et pour lui donner un royaume éternel.

Comme il faut faire son devoir dans son poste avec toute l'intrépidité que la foi inspire, je crois qu'il faut aussi s'acquérir par là le droit de n'aller point chercher des dangers inutiles hors

des fonctions de providence. S'il y a une bienséance générale pour toutes les personnes du même rang que vous, qui vous engage à aller à la tranchée ou ailleurs au péril, sans y être commandé, du moins ne faites là-dessus que ce que feront les gens sages et modérés. N'imitiez point les gens qui se piquent de faire plus que tous les autres. C'est un grand soutien dans le péril, que de pouvoir penser que Dieu y mène ou par le devoir d'une charge, ou par une bienséance manifeste, fondée sur l'exemple des gens sages et modérés. Malheur à celui que la vanité y pousse ! il court risque d'être martyr de la vanité. Ne faites donc ni plus ni moins que les gens d'une valeur parfaite et modeste.

4.

Savoir s'il est à propos que je continue à écrire sur mes tablettes les fautes que je

fais, et mes péchés, afin de ne pas courir le risque de les oublier, si j'en faisois l'examen seulement quand je vas à confesse; et si on n'y trouve point d'inconvénient. J'excite en moi le plus que je puis le repentir de mes fautes; mais avec cela je n'ai pas pas encore senti aucune douleur véritable. Quand je fais l'examen les soirs, je vois des gens bien plus parfaits qui se plaignent de trop trouver; moi, je cherche, je ne trouve rien, et cependant il est impossible qu'il n'y ait dans ma conduite d'un jour bien des sujets de demander pardon à Dieu.

Réponse.



Pour l'examen, vous devez le faire chaque soir, mais simplement et courtement. Dans la bonne disposition où Dieu vous met, vous ne commettrez volontairement aucune faute considérable, sans vous la reprocher et vous en souvenir. Pour les petites fautes peu aperçues, quand même vous en oublie-

riez beaucoup , cet oubli ne doit pas vous inquiéter. Le soin d'écrire sur vos tablettes peut être trop scrupuleux : je le retrancherois pendant un mois, pour essayer.

Quant à la douleur vive et sensible de vos péchés, elle n'est pas nécessaire : Dieu la donne quand il lui plaît. La vraie et essentielle conversion du cœur consiste dans une volonté pleine de sacrifier tout à Dieu. Ce que j'appelle volonté pleine , c'est une disposition fixe et inébranlable de la volonté à ne réserver avec l'amour de Dieu aucune des affections volontaires qui peuvent en altérer la pureté, et à s'abandonner à toutes les croix qu'il faudra peut-être porter pour accomplir toujours et en toutes choses , la volonté de Dieu. Ce renoncement sans réserve et cet abandon sans réserve sont la plus solide conversion. Pour la douleur sensible ,

↓
quand on l'a, il faut en rendre grâces ; quand on aperçoit qu'on ne l'a pas, il faut s'en humilier paisiblement devant Dieu, et sans s'exciter à la produire par de vains efforts, se borner à être fidèle dans les oraisons et à regarder Dieu en tout.

Vous trouvez dans votre examen moins de fautes que les gens plus avancés et plus parfaits n'en trouvent : c'est que la lumière intérieure est encore médiocre. Elle croîtra, et la vue de vos infidélités croîtra à proportion. Il suffit, sans s'inquiéter, de tâcher d'être fidèle au degré de lumière présente, et de vous instruire par la lecture et par la méditation. Il ne faut pas vouloir entreprendre de prévenir les temps d'une grâce plus avancée, qui vous découvrira sans peine ce qu'une recherche inquiète ne vous montreroit pas, ou qu'elle vous montreroit sans

fruit pour votre correction. Cela ne serviroit qu'à vous troubler, qu'à vous décourager, qu'à vous épuiser, et même qu'à vous dessécher par une distraction continuelle. Le temps dû à l'amour de Dieu seroit donné à des retours forcés sur vous-même, qui nourriroient secrètement l'amour-propre.

5.

Dans mon oraison ou mes lectures méditées, mon esprit a peine à trouver quelque chose à dire à Dieu. Le cœur n'y est pas, ou bien il est inaccessible aux choses que l'esprit imagine.

Réponse.

Il n'est pas question de dire beaucoup à Dieu. Souvent on ne parle pas beaucoup à un ami qu'on est ravi de voir : on le regarde avec complaisance ; on lui dit souvent certaines paroles courtes qui ne sont que de sentiment.

L'esprit n'y a point ou peu de part : on répète souvent ces mêmes paroles. C'est moins la diversité des pensées, que le repos et la correspondance du cœur, qu'on cherche dans le commerce de son ami. C'est ainsi qu'on est avec Dieu, qui ne dédaigne point d'être notre ami le plus tendre, le plus cordial, le plus familier et le plus intime. Dans les méditations, on se fait à soi-même des raisonnements courts et sensibles pour se convaincre, et pour prendre de bonnes mesures par rapport à la pratique, et cela est bon. Mais à l'égard de Dieu, un mot, un soupir, une pensée, un sentiment dit tout : encore même n'est-il pas question d'avoir toujours des transports et des tendresses sensibles ; une bonne volonté toute nue et toute sèche, sans goût, sans vivacité, sans plaisir, est souvent ce qu'il y a de plus pur aux yeux de

Dieu. Enfin, il faut se contenter de lui offrir ce qu'il donne lui-même, un cœur enflammé quand il l'enflamme, un cœur ferme et fidèle dans la sécheresse, quand il lui ôte le goût et la ferveur sensible. Il ne dépend pas toujours de vous de sentir ; mais il dépend toujours de vous de vouloir. Ne songez donc qu'à bien vouloir également dans tous les temps, et laissez à Dieu le choix tantôt de vous faire sentir, pour soutenir votre foiblesse et votre enfance dans la vie de la grâce ; tantôt de vous sevrer de ce sentiment si doux et si consolant, qui est le lait des petits, pour vous humilier, pour vous faire croître, et pour vous rendre robuste dans les exercices violents de la foi, en vous faisant manger à la sueur de votre visage le pain des forts. Ne voudriez-vous aimer Dieu qu'autant qu'il vous fera goûter du plaisir en l'aimant ? Ce

seroit cet attendrissement et ce plaisir que vous aimeriez, croyant aimer Dieu. Ce qu'on fait sans goût, par pure fidélité, est bien plus pur et plus méritoire, quoiqu'il paroisse d'abord moins fervent et moins zélé. Lors même que vous recevez avec reconnoissance les dons sensibles, préparez-vous par la plus pure foi aux temps où vous pourrez en être privé, et où vous succomberiez tout à coup, si vous n'aviez compté que sur cet appui. Pendant l'abondance de l'été, il faut faire provision pour les besoins de l'hiver.

J'oublois de parler des pratiques qui peuvent, dans les commencements, faciliter le souvenir de cette offrande qu'on doit faire à Dieu de ces actions communes de la journée :

1° En former la résolution tous les matins, et s'en rendre compte à soi-même dans l'examen du soir.

2° N'en faire aucune que pour de bonnes raisons , ou de bienséance , ou de nécessité de se délasser l'esprit, etc. Ainsi , en s'accoutumant peu à peu à retrancher l'inutile , on s'accoutumera aussi à offrir ce qu'il est à propos de ne retrancher pas.

3° Le faire chaque fois qu'on entend sonner l'heure.

4° Se renouveler dans cette disposition toutes les fois qu'on est seul , afin qu'on se prépare mieux par là à s'en souvenir quand on sera en compagnie.

5° Toutes les fois qu'on se surprend soi-même dans une trop grande dissipation , qui va jusqu'à l'immodestie ou à parler trop librement sur le prochain, se recueillir pour offrir à Dieu tout ce qu'on fera dans la suite de cette même conversation.

6° De recourir à Dieu avec confiance, pour agir selon son esprit , lorsqu'on

entre dans quelque compagnie, ou dans quelque occupation qui peut faire tomber dans des fautes. La vue du danger doit avertir du besoin d'élever son cœur vers celui par qui on peut en être préservé.



LXII.

A UN MILITAIRE.

COMMENT SE SOUTENIR PARMİ LES DANGERS
DE SA PROFESSION.

Vous voilà à la veille de la guerre, et dans les lieux où elle commencera apparemment. Je prie le Dieu de paix de réunir tous les chrétiens, et de rendre nos jours tranquilles. Je lui demande aussi votre conservation ; j'en-

tends non-seulement celle du corps , mais encore celle de l'âme , et je suis sûr que vous joignez de bon cœur pour cela vos prières aux miennes.

La contagion des mauvais exemples n'est pas moins dangereuse pour le salut , que les accidents de la guerre pour la vie corporelle. Tout ce qu'on voit , tout ce qu'on entend , attaque l'âme , et lui donne des coups mortels , si Dieu ne la rend intérieurement invulnérable. C'est par la prière que vous attirerez sur vous cette protection. La prière elle-même a besoin d'être soutenue par la lecture de l'Évangile ; car nos méditations , pour être solides , ne doivent point être fondées sur nos propres pensées , mais sur celles de Dieu.

Si vous avez le loisir de lire les livres de Josué , des Juges , des Rois , de Judith et des Machabées , vous prendrez plaisir à y voir le Dieu des armées qui

triomphe de l'orgueil de ses ennemis, et qui mène, comme par la main, ceux qui espèrent en lui. Ces livres vous inspireront un courage fondé sur la foi, et vous apprendront à sanctifier la guerre. Vous y trouverez des exemples aimables de guerriers fidèles, humbles, modestes, et qui se préparoient à combattre en priant. Il faut aussi, monsieur, que vous regardiez Dieu comme le chef de votre armée, comme la force de votre camp, comme votre bouclier. *Vous nous avez couverts*, lui dit le Roi-Prophète ¹, *du bouclier de votre amour. Soyez un homme fort, et combattez les combats du Seigneur* ². Si vous êtes fidèle à vaincre le monde et vos passions, qui sont vos plus redoutables ennemis, Dieu vous mettra au-dessus de tous les autres.

¹ Ps. v. 13. — ² I Reg. xviii. 17.

Vous pourrez lui dire, comme David, ce héros si pieux : *Quand même je passerois au travers des ombres de la mort, je ne craindrois rien, puisque vous êtes avec moi*¹. Je souhaite de tout mon cœur, monsieur, que Dieu vous remplisse de plus en plus de cet esprit de foi et de confiance.



LXIII.

A UN MILITAIRE.

SUR LA MÉDITATION, LE CHOIX DES LECTURES,
ET LA SAINTE LIBERTÉ AVEC LAQUELLE IL FAUT
AGIR EN TOUT.

Gardez-vous bien, monsieur, de prendre au hasard des passages de l'É-

¹ Ps. xxii. 4.

criture pour vous occuper devant Dieu; c'est le tenter : car, encore que *toute l'Écriture soit inspirée pour instruire*¹ les hommes, tous les endroits ne sont ni également destinés à nous donner des instructions directes et immédiates, ni proportionnés à l'intelligence de chaque particulier, ni propres aux besoins de chaque fidèle. Choisissez donc les endroits qui conviennent davantage à votre état et à la correction de vos défauts. Cherchez ce qui inspire la vigilance, la confiance en Dieu, le courage contre soi-même, et la fidélité aux devoirs de sa condition. Joignez à cette lecture méditée une autre lecture dans la suite de la journée. Vous pouvez la prendre des *Entretiens* de saint François de Sales, qui vous instruiront du détail, vous en faciliteront les pratiques.

¹ II Tim. iii. 16.

tiques , vous encourageront et vous montreront l'esprit d'amour libre et simple avec lequel il faut servir Dieu gaïement.

La considération de la grandeur et de la bonté de Dieu peut être souvent le sujet de vos réflexions ; mais vous ne devez point vous mettre à méditer, sans avoir des paroles particulières qui arrêtent votre esprit, peu accoutumé à demeurer tranquille devant Dieu. Vous perdriez votre temps, et votre cœur ne seroit pas nourri. Il vous faut toujours un sujet certain, mais un sujet clair, simple, sur lequel vous ne fassiez aucune réflexion subtile. Demandez plutôt à Dieu des affections qui vous attachent à lui ; car ce n'est point par l'esprit ni par le raisonnement qu'il attire les âmes, c'est par le mouvement du cœur et par l'abaissement de notre esprit. N'espérez pas parvenir dans la

méditation à n'être plus distrait, cela est impossible : tâchez seulement de profiter de vos distractions, en les portant avec une humble patience, sans vous décourager jamais. Chaque fois que vous les apercevez, retournez-vous tranquillement vers Dieu. L'inquiétude sur les distractions est une distraction plus dangereuse que toutes les autres.

Une petite demi-heure de lecture méditée de l'Évangile le matin, et le soir une lecture réglée des *Entretiens* de saint François de Sales, vous suffiront, puisque vous avez peu de temps à vous. Employez le reste du temps libre à lire des livres d'histoire, de fortifications, et de tout le reste qui est utile à un homme de votre rang. Jamais un moment de vide. Le moment où vous ne faites rien de réglé et de bon, est le moment où vous faites un très-grand mal. Gourmandez-vous vous-

même sans pitié sur la vie molle, oisive et amusée.

Pour vos actions, quand elles sont bonnes en elles-mêmes, repoussez toutes les réflexions sur les motifs qui vous les font faire. Vous ne finiriez jamais avec vous-même, vous vous troubleriez, vous tomberiez dans le découragement, et, par de vains raisonnements sur vos actions, vous perdriez tout le temps d'agir.

Il faut vous résoudre à mener une vie plus active que la vôtre. Vous devez voir les gens de votre condition ; mais il faut être gai, libre, affable ; rien de timide ni de sauvage. Demandez à Dieu qu'il vous ôte votre air timide et trop composé ; donnez-vous à Dieu quand vous allez voir les gens ; mais, pendant la conversation, ne soyez point distrait et rêveur, pour courir après la présence de Dieu qui vous

échappe. Alors faites ce qu'il veut que vous fassiez, qui est d'être honnête et complaisant. Dans la suite, la présence de Dieu vous deviendra plus facile.

Ne prenez point la piété par un certain sérieux triste, austère et contraignant. *Là où est l'esprit de Dieu, là est la vraie liberté*¹. Si une fois vous l'aimez de tout votre cœur, vous serez presque toujours en joie, avec le cœur au large. Si vous n'allez à lui qu'en Juif, par la crainte, vous ne le trouverez point, et vous ne trouverez, au lieu de lui, que gêne et trouble de cœur.

Ne manquez jamais d'aller à toutes les choses où les autres vont, non-seulement pour les occasions de danger, mais encore pour tout ce qui peut montrer votre assiduité à votre prince.

¹ II Cor. III. 17.

Soyez bon ami, obligeant, officieux, ouvert ; cela vous fera aimer , et apaisera la persécution. Qu'on voie que ce n'est point par grimace ni par noirceur, mais par vraie religion et avec courage, que vous renoncez aux débauches des jeunes gens. D'ailleurs gaieté, discrétion, complaisance, sûreté de commerce, et nulle façon ; peu d'amis, beaucoup de connoissances passagères ; soin de plaire à ceux qui passent pour les plus honnêtes gens et dont l'estime décide, ou à ceux qui excellent dans le métier dont vous souhaitez vous instruire. Ne craignez point de les interroger quand vous serez parvenu à quelque commerce un peu libre avec eux.





LXIV.

A UNE DAME

QUI FAISAIT PROFESSION DE PIÉTÉ¹.

ÉCOUTER DIEU ET NON L'AMOUR-PROPRE.

Vous vous laissez trop aller à votre goût et à votre imagination. Remettez-vous à écouter Dieu dans l'oraison, et à vous écouter moins vous-même. L'amour - propre est moins parleur quand il voit qu'on ne l'écoute pas. Les paroles de Dieu au cœur sont simples, paisibles, et nourrissent l'âme, lors même qu'elles la portent à mourir :

¹ Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la LXXIII^e inclusivement, sont écrites à la même personne et dans le même ordre.

au contraire, les paroles de l'amour-propre sont pleines d'inégalités, de trouble et d'émotion, lors même qu'elles flattent. Écouter Dieu sans faire aucun projet, c'est mourir à son sens et à sa volonté.



LXV.

SE METTRE SANS EFFORT EN LA PRÉSENCE DE DIEU.

Ne vous inquiétez point sur votre mal; vous êtes dans les mains de Dieu. Il faut vivre comme si on devoit mourir chaque jour. Alors on est tout prêt, car la préparation ne consiste que dans le détachement du monde pour s'attacher à Dieu.

Pendant que vous êtes si languis-

sante , ne vous gênez point pour faire votre oraison si régulièrement. Cette exactitude et cette contention de tête pourroient nuire à votre foible santé. C'est bien assez pour votre état de langueur que vous vous remettiez doucement en la présence de Dieu toutes les fois que vous apercevez que vous n'y êtes plus. Une société simple et familière avec Dieu , où vous lui direz vos peines avec confiance , et où vous le prierez de vous consoler, ne vous épuisera point, et nourrira votre cœur. Ne craignez point de me dire tout ce que vous aurez pensé contre moi. Cette franchise ne me peinera point , et servira à vous humilier.





LXVI.

COMBATTRE PAISIBLEMENT LES ÉCARTS ET LA
LÉGÈRETÉ DE L'IMAGINATION.

Je crois que vous devez vous abstenir entièrement de vos dialogues d'imagination. Quoique vous en fassiez plusieurs qui vous excitent à des sentiments pieux, je crois que l'usage en est trop dangereux pour vous. Des uns vous passeriez toujours insensiblement aux autres, qui nourriroient vos peines, ou qui flatteroient le goût du siècle. Il vaut mieux les supprimer tous. Il ne faut pas les vouloir retrancher par violence ; ce seroit vouloir suspendre un torrent : il suffit de ne vous en occuper point volontairement. Quand vous aper-

cevrez que votre imagination commence, contentez-vous de vous tourner vers Dieu, sans entreprendre de vous opposer directement à ces chimères. Laissez-les tomber, en vous donnant quelque occupation utile. Si c'est l'heure de l'oraison, regardez toutes ces vaines pensées comme des distractions, et retournez doucement à Dieu dès que vous les apercevez; mais faites-le sans trouble, sans scrupule, sans interrompre votre paix. Si, au contraire, cela vous vient pendant que vous êtes occupée de quelque travail extérieur, votre travail servira à vous tirer de ces rêveries. Il vaudroit même mieux, pour les commencements, aller trouver quelqu'un, ou vous appliquer alors à quelque chose de difficile, pour rompre le cours de ces pensées, et pour en perdre l'habitude.





LXVII.

SUR LE MÊME SUJET.

Il faut absolument supprimer cette conversation d'imagination : c'est une pure perte de temps ; c'est une occupation très-dangereuse ; c'est une tentation que vous vous procurez. Vous êtes obligée à n'y adhérer jamais volontairement. Peut-être que l'habitude sera cause que votre imagination vous occupera encore malgré vous de toutes ces chimères ; mais il faut au moins n'y consentir pas ; et tâcher doucement de les laisser tomber quand vous les apercevez. Le vrai moyen de vous en défaire est de vous occuper alors de l'oraison , ou de quelque travail exté-

rieur, si l'oraison ne peut pas arrêter
votre imagination excitée.



LXVIII.

RÉPONSE A DIVERSES DIFFICULTÉS SUR L'ATTRAIT
INTÉRIEUR, LE RECUEILLEMENT, L'OUVERTURE
DU COEUR, ETC., ET LA MANIÈRE D'ÊTRE AVEC
LES CRÉATURES.

Je ne vois rien que de bon et de solide dans tout ce que vous me dites de votre oraison. L'attrait de Dieu que vous éprouvez est une grande grâce, et vous seriez très-coupable si vous manquiez à y correspondre pleinement. Ne craignez point de suivre cet attrait; mais craignez de ne le suivre pas. Vous avouez que vous n'en êtes jamais détournée que par votre imagination lé-

gère, ou par de vains dialogues au dedans de vous-même, ou par des dépits d'orgueil. Si vous étiez toujours fidèle à n'admettre volontairement aucune de ces dangereuses distractions, vous seriez toujours en paix et en union avec Dieu. Voici mes réflexions :

I. Vous dites qu'après même que vous avez manqué à votre recueillement, et que vous sentez le trouble de votre faute, *quelquefois la pensée vous vient de vous tenir tranquille dans votre douleur, et de vous unir à Jésus crucifié.* Vous ajoutez : *Voilà le meilleur moyen que je trouve pour apaiser ma peine.* Puisque c'est le meilleur, pourquoi en cherchez-vous d'autres qui vous nuisent ?

II. Vous parlez des *chimères* qui vous occupent l'esprit, et de l'*acquiescement* à la pensée de me les dire, *qui vous rend la tranquillité*; et vous dites :

Je voudrois bien savoir s'il suffit de m'humilier devant Dieu avec ce même acquiescement, sans vous le dire. Non, cela ne suffit pas. Vous n'êtes point véritablement humiliée devant Dieu, quand vous ne voulez point vous humilier devant l'homme que vous consultez comme son ministre. C'est l'orgueil qui vous donne tant de répugnance à parler. Il faut, quoi qu'il en coûte, dire tout avec simplicité. Vous n'aurez point de véritable paix jusqu'à ce que vous vous y soyez accoutumée ; mais il faut le faire d'abord, sans hésitation, et sans vous écouter. Plus vous hésitez, plus vous aurez de peine à en venir à bout.

↓ III. Ne vous étonnez point de faire certaines communions sans consolation ; cette sécheresse ne dépend pas de vous. On mérite souvent plus à être fidèle dans une sécheresse pénible

et douloureuse à l'amour-propre que dans une consolation sensible qui flatte et qui élève le cœur. La lumière que vous dites qui vous fait passer outre pour communier, malgré vos scrupules, est très-bonne.

IV. Vous dites très-vrai en disant :

La crainte que j'ai de mes peines me les fait sentir doublement : j'en suis même souvent quitte pour la crainte.

Ces peines, qu'on veut voir de loin, accablent bien plus que celles qu'on voit de près. Pourquoi vouloir les voir avant qu'elles viennent ? C'est se tourmenter par avance, et se mettre soi-même à pure perte en tentation de succomber.

VI. Il y a trois manières d'être avec les créatures. 1^o Il faut être avec tout le monde en esprit de fidélité à son devoir, quand on a quelque affaire avec le prochain. 2^o Il faut chercher

quelque relâchement innocent d'esprit avec les personnes honnêtes avec qui la Providence nous met en société. Ce délassement d'esprit ne doit être cherché qu'aux heures qui succèdent au travail, et il ne faut pas espérer de trouver avec ces personnes la confiance et l'union de sentiments ; il suffit d'y trouver un repos d'esprit pour se délasser. 3° Enfin il faut être en simplicité et à cœur ouvert avec les personnes à qui on est uni par la grâce, et ces personnes se trouvent très-rarement. Il ne faut pas espérer d'en trouver beaucoup.

VI. Souvenez-vous que c'est le *goût de votre esprit*, que vous avouez que vous avez le plus de peine à sacrifier pour le soumettre à la grâce. C'est le point essentiel pour vous. Communiez, obéissez, renoncez à l'esprit. Je suis, en Notre-Seigneur, tout à vous.



LXIX.

DIVERS AVIS SUR L'ORAISON.

Pour ce qui regarde votre oraison, proposez-vous-y toujours quelque sujet simple, solide, et de pratique pour les vertus évangéliques. Si vous ne trouvez point de nourriture dans ce sujet, et si vous vous sentez de l'attrait et de la facilité pour demeurer en union générale avec Dieu, demeurez-y dans les temps où vous vous y trouverez attirée; mais n'en faites jamais une règle, et soyez toujours fidèle à vous proposer un sujet, pour voir s'il pourra vous occuper et vous nourrir. Recevez sans résistance les lumières et les sentiments qui vous viendront dans l'oraison;

mais ne vous fiez point à toutes ces choses qui peuvent flatter votre orgueil et vous donner une vaine complaisance.

Il est meilleur d'être humble et bien confondu après les fautes qu'on a commises, que d'être content de son oraison, et de se croire bien avancé après qu'on a eu beaucoup de beaux sentiments et de hautes pensées en priant Dieu. Laissez passer toutes ces choses qui peuvent être des secours de Dieu ; mais comptez qu'elles se tourneront en illusion très-dangereuse, si peu que vous vous y arrêtiez pour vous y complaire.

Le grand point est de se mortifier, d'obéir, de se défier de soi, de porter la croix. Au reste, je suis fort aise de ce que vous ne faites plus votre oraison avec cet empressement forcé qui vous gênoit tant. L'oraison en est plus paisible, et vous en êtes plus commode au

prochain dans la société; mais il ne faut pas que cette sainte liberté se tourne jamais en relâchement ni dissipation.



LXX.

DE L'UTILITÉ DES PRIVATIONS.

Je suis sincèrement fâché des contre-temps qui m'ont empêché de vous voir. En attendant, suivez avec fidélité les lumières que Dieu vous donne pour mourir aux délicatesses et aux sensibilités de votre amour-propre. Quand on se délaisse entièrement aux desseins de Dieu, on est aussi content d'être privé des consolations, que de les goûter. Souvent même une privation qui dé-

range et qui humilie est plus utile qu'une abondance de secours sensibles.

Pourquoi ne vous seroit-il pas utile d'être privée de ma présence et de mes foibles avis, puisqu'il est quelquefois très-salutaire d'être privé de la présence sensible et des dons consolants de Dieu même? Dieu est bien près de nous lorsqu'il nous en paroît éloigné, et que nous souffrons cette absence apparente dans un esprit d'amour pour lui et de mort à nous-mêmes. Accoutumez-vous donc un peu à la fatigue. Les enfants, à mesure qu'ils croissent, passent, du lait d'une mère qui les porte dans son sein, à marcher seuls et à manger du pain sec.





LXXI.

PRÉCAUTIONS A PRENDRE CONTRE L'ILLUSION.

Ne faites aucune attention volontaire à ce que vous me mandez avoir éprouvé. De telles choses peuvent n'être que dans l'imagination : elles peuvent venir aussi d'une illusion du tentateur, qui voudroit vous tendre un piège, tantôt de vaine complaisance, tantôt de découragement. Il est vrai qu'il n'est pas impossible que ces choses viennent de Dieu. Aussi ne faut-il faire aucun effort ni acte pour les rejeter. Il n'y a qu'à les laisser passer sans les rejeter ni accepter, se contentant en général d'acquiescer à ce qu'il plaît à Dieu. Par cette disposition simple et générale,

vous tirerez tout le fruit de ces choses, supposé qu'elles viennent de Dieu, sans vous exposer à aucun retour de complaisance; et supposé qu'elles ne viennent pas de Dieu, vous serez à l'abri de toute illusion en ne vous arrêtant à rien qu'à Dieu seul.



LXXII.

PRÉFÉRER LA CHARITÉ ET L'HUMILITÉ À LA
RÉPUTATION ET AU DÉSIR DE SAVOIR.

Je suis très-content de vos dispositions, et vous faites très-bien de me mander avec simplicité ce qui se passe en vous. N'hésitez point à m'écrire les choses que vous croirez que Dieu demande de vous.

Il n'est pas étonnant que vous ayez

une espèce de jalousie et d'ambition pour vous avancer dans la spiritualité, et d'être dans la confiance des personnes considérables qui servent Dieu. L'amour-propre recherche naturellement ces sortes de succès qui peuvent le flatter. Mais il s'agit, non de conten-ter une espèce d'ambition, en faisant un certain progrès éclatant dans la vertu, non d'être dans la confiance des personnes distinguées; mais de mourir aux goûts flatteurs de l'amour-propre, de s'humilier, d'aimer l'obscurité et le mépris, et de ne tendre qu'à Dieu seul.

Ce n'est point à force d'écouter et de lire un langage de perfection, qu'on devient parfait. Le grand point est de ne s'écouter point soi-même, d'écouter Dieu en silence, de renoncer à toute vanité, et de s'appliquer aux vertus réelles. Peu parler, et faire beaucoup, sans se soucier d'être vu.

Dieu vous apprendra bien plus que toutes les personnes les plus expérimentées et que tous les livres les plus spirituels. Eh ! que voulez-vous tant savoir ? Qu'avez-vous besoin d'apprendre , sinon à être pauvre d'esprit et à trouver toute votre science en Jésus crucifié ? *La science enfle* : il n'y a que *la charité qui édifie*¹. Ne cherchez donc que la charité. Eh ! faut-il être si savant pour savoir aimer Dieu et pour se renoncer pour l'amour de lui ? Vous savez beaucoup plus de bien que vous n'en faites. Vous avez beaucoup moins besoin d'acquérir de nouvelles lumières, que de mettre en pratique celles que vous avez déjà reçues. O qu'on se trompe , quand on croit s'avancer en raisonnant avec curiosité ! Soyez petite, et n'attendez point des hommes les dons de Dieu.

¹ I Cor. viii. 1.



LXXIII.

DIVERS AVIS POUR LA PAIX INTÉRIEURE.

Je vous prie de ne vous point inquiéter. Votre oraison est bonne, et vous ne devez point la quitter. Ce que vous m'en avez écrit fait fort bien comprendre en quoi elle consiste, et le fruit que vous en pouvez tirer. Continuez-la avec docilité, et laissez tomber toutes les réflexions qui vous troublent à pure perte. Regardez-les comme de véritables tentations qui vous éloignent de la paix et de la confiance en Dieu. Voulez-vous éviter l'illusion ? soyez docile ; ne cherchez point ce qui flatte votre amour-propre ; renoncez à ce que Dieu ne vous donne pas ; n'écoutez ni vos

dépits, ni vos tentations de reprendre les vanités et les amusements du monde. Portez humblement les croix de votre état; défiez-vous du goût de l'esprit, qui n'est que vanité; cherchez ce qui est simple et uni; rejetez toute pensée qui ne vous vient que des dépits de votre amour-propre. Je suis en vérité tout à vous en Notre-Seigneur, comme j'y dois être, mais avec les précautions nécessaires pour ne flatter point la délicatesse de cet amour-propre qui veut qu'on le flatte.





LXXIV.

A UNE DEMOISELLE

QUI VIVOIT DANS LE MONDE,

ET QUI FAISOIT PROFESSION DE PIÉTÉ¹.

USER BIEN DU MOMENT PRÉSENT; EXHORTATION
AU RECUEILLEMENT ET A L'HUMILITÉ.

Vivez en paix, mademoiselle, sans penser qu'il y ait un avenir. Peut-être n'y en aura-t-il point pour vous. Le présent même n'est pas à vous, et il ne faut que s'en servir suivant les inten-

¹ Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la c^e inclusivement, sont écrites à la même personne. On voit, par les lettres suivantes, que cette personne, après avoir longtemps vécu dans le monde, entra, vers la fin de sa vie, dans une communauté religieuse pour travailler plus librement à son salut.

tions de Dieu, à qui seul il appartient. Faites les biens extérieurs que vous êtes en train de faire, puisque vous en avez l'attrait et la facilité. Conservez votre règlement, pour éviter la dissipation et les suites de votre excessive vivacité. Surtout soyez fidèle au moment présent, qui vous attirera toutes les grâces nécessaires.

Ce n'est pas assez de se détacher; il faut s'apetisser. En se détachant, on ne renonce qu'aux choses extérieures; en s'apetissant, on renonce à soi. S'apetisser, c'est renoncer à toute hauteur aperçue. Il y a la hauteur de la sagesse et de la vertu, qui est encore plus dangereuse que la hauteur des fortunes mondaines, parce qu'elle est moins grossière. Il faut être petit en tout, et compter qu'on n'a rien à soi, sa vertu et son courage moins que tout le reste. Vous vous appuyez trop sur votre cou-

rage, sur votre désintéressement et sur votre droiture. L'enfant n'a rien à lui ; il traite un diamant comme une pomme. Soyez enfant. Rien de propre. Oubliez-vous. Cédez à tout. Que les moindres choses soient plus grandes que vous.

Priez du cœur simplement, par pure affection, point par la tête et en personne qui raisonne.

La vraie *instruction* pour vous est le dépouillement, le recueillement profond, le silence de toute l'âme devant Dieu, le renoncement à l'esprit, le goût de la petitesse, de l'obscurité, de l'impuissance et de l'anéantissement. Voilà l'ignorance qui seule enseigne toutes les vérités que les sciences ne découvrent point, ou ne montrent que superficiellement.





LXXV.

P'PRÉFÉRER LA PAIX ET L'ÉDIFICATION COMMUNE
A SA PROPRE JUSTIFICATION.

Permettez-moi de vous demander le nom de l'auteur d'une lettre qui m'est venue de votre part. Je ne vous demande que ce que vous pourrez me confier. Cette lettre me paroît écrite par un homme droit, et qui juge sans passion de la doctrine; mais il ne sait pas les faits et ne me fait pas justice là-dessus. Le moins que mes amis pourront parler sera le meilleur : il vaut mieux taire les raisons décisives. Le parti d'écouter patiemment des choses fausses et injustes est difficile aux cœurs bons et sensibles; mais il vaut mieux

apaiser les esprits que me justifier. Le silence, la patience, l'humilité, calment les esprits ; les hommes superbes en sont adoucis, et les hommes droits dans leur prévention en sont édifiés. Tâchons d'apaiser les méchants, et d'édifier les bons. La paix et l'édification de l'Église valent mieux que la justification de l'homme¹.

Dieu aura soin de dissiper les vains ombrages, et de montrer la pureté de mes sentiments avec mes bonnes intentions, s'il daigne vouloir se servir de mon travail pour le troupeau qu'il m'a confié. S'il me rejette de son œuvre, c'est à moi à porter l'opprobre, et à me contenter de rendre compte de ma foi à tout homme qui aura la charité de

¹ Il est vraisemblable que Fénelon écrivit cette lettre en 1697, à l'occasion des premiers éclats causés par la publication du livre des *Maximes*.

m'écouter. Priez pour moi, et retenez sans cesse le zèle qui presse votre cœur pour vos amis. Ce n'est qu'à force de simplicité, de patience, de défiance de ses propres pensées, et de fidélité à porter sa croix, qu'on est digne de contribuer à l'œuvre de Dieu.



LXXVI.

PÉRIL D'ÊTRE APPROUVÉ DES HOMMES. CARACTÈRE DE L'HUMILITÉ. MOYENS DE REMÉDIER A LA DISSIPATION ET A LA SÉCHERESSE.

La bonne santé de M..... et votre calme présent me donnent de la joie. Je crains néanmoins pour vous, que l'amour-propre ne goûte un peu trop cette douceur si différente de l'amertume où vous étiez. La contradiction et

toutes les autres peines humiliantes sont bien plus utiles que le succès. Vous savez que cet état vous a fait découvrir ici en vous ce que vous n'y aviez jamais vu ; et je crains que l'autorité, le succès et l'admiration qu'on s'attire à peu de frais parmi les gens grossiers de la province, ne nourrissent votre humeur impérieuse, et ne vous rendent contente de vous-même comme vous l'étiez auparavant. Ce contentement de soi-même gâte la conduite la plus régulière, parce qu'il est incompatible avec l'humilité.

On n'est humble qu'autant qu'on est attentif à toutes ses misères. Il faut que cette vue fasse la principale occupation de l'âme, qu'elle soit à charge à elle-même, qu'elle gémisses, que ce gémissement soit une prière continuelle, qu'il lui tarde d'être délivrée de la servitude de la corruption, pour entrer dans la gloire et dans la liberté des enfants de

Dieu ; et que, se sentant surmontée par ses défauts, elle n'attende sa délivrance que de la pure miséricorde de Jésus-Christ. Malheur à l'âme qui se complaît en elle-même, qui s'approprie les dons de Dieu, et qui oublie ce qui lui manque !

Pour remédier à la dissipation et à la sécheresse, c'est de vous réserver des heures pour vos prières et pour vos lectures, qui doivent être régulières ; c'est de n'entrer dans les affaires que par pure nécessité ; c'est d'y songer encore plus à rompre la rigidité de vos sentiments, à réprimer votre humeur, et à humilier votre esprit, qu'à faire prévaloir la raison même dans les partis à prendre ; enfin c'est de vous humilier quand vous remarquerez qu'une chaleur indiscrete sur les affaires d'autrui vous fait oublier votre unique affaire, qui est celle de l'éternité. *Apprenez de*

moi, vous dit Jésus-Christ¹, que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. En effet, la grâce, la paix intérieure, l'onction du Saint-Esprit viendront sur vous, si vous conservez dans vos embarras extérieurs la douceur et l'humilité.



LXXVII.

SOUFFRIR LES OUTRAGES AVEC HUMILITÉ
ET EN SILENCE.

Je suis touché, comme je dois l'être, de toutes vos peines ; mais je ne puis que vous plaindre , et prier Dieu qu'il vous console. Vous avez grand besoin qu'il vous donne son esprit pour vous

¹ Matth. xi. 29.

soutenir dans vos embarras, et pour tempérer votre vivacité naturelle dans des occasions si capables de l'exciter. Pour la lettre qui regarde votre naissance, je crois que vous n'en devez parler qu'à Dieu seul, pour le prier en faveur de celui qui a voulu vous outrager. J'ai toujours entrevu ou cru entrevoir que vous étiez sensible de ce côté-là. Dieu nous attaque toujours par notre foible. On ne tue personne en le frappant sur les endroits morts, comme sur les ongles ou sur les cheveux, mais en attaquant les parties les plus vivantes, qu'on nomme nobles. Quand Dieu veut nous faire mourir à nous-mêmes, il nous prend toujours par ce qui est en nous le plus vif, et comme le centre de la vie. Il proportionne ainsi les croix. Laissez-vous humilier : le silence et la paix dans l'humiliation sont le vrai bien de l'âme. On seroit tenté de parler

humblement, et on en auroit mille beaux prétextes ; mais il est encore meilleur de se taire humblement. L'humilité qui parle encore est encore suspecte : en parlant, l'amour-propre se soulage un peu.

Ne vous échauffez plus le sang sur les discours des hommes : laissez-les parler, et tâchez de faire la volonté de Dieu. Pour celle des hommes, vous ne viendriez jamais à bout de la faire ; elle n'en vaut pas même la peine. Un peu de silence, de paix et d'union à Dieu doit bien consoler de tout ce que les hommes disent injustement. Il faut les aimer sans compter sur leur amitié. Ils s'en vont ; ils reviennent ; ils s'en retournent : laissez-les aller ; c'est de la plume que le vent emporte. Ne regardez que Dieu seul en eux ; c'est lui seul qui nous console ou qui nous afflige par eux selon nos besoins.

Vous avez besoin de votre fermeté dans la situation où vous êtes; mais aussi votre vivacité a besoin de mécomptes et d'obstacles. Possédez votre âme en patience. Renouvelez-vous souvent en la présence de Dieu pour vous modérer, pour vous rapetisser, et pour vous proportionner aux petits. Il n'y a rien de grand que la petitesse, la charité, la défiance de soi-même, le détachement de son sens et de sa volonté. Toute vertu haute et roide est opposée à Jésus-Christ. Dieu sait combien je suis à vous en lui.





LXXVIII.

S'APPLIQUER AU RECUEILLEMENT ET A L'HUMILITÉ.

RÉPRIMER LA CURIOSITÉ DANS LE CHOIX DES
LECTURES.

Je ne sais pour vous que ce que je vous ai toujours dit : Obéissez simplement à votre directeur, sans écouter ni votre raison ni votre goût. Vous avez les conseils d'un homme très-éclairé et très-pieux. Pour moi, voici ce que je puis vous dire en général. Vous devez, ce me semble, être ferme pour réserver des heures de recueillement ; autrement vous serez la croix de celle qui veut que vous soyez son soutien. Vous avez un penchant terrible à la dissipation et à la vaine complaisance ; vous aimez

à être applaudie et à vous applaudir vous-même ; vous sentez dans votre raison et dans votre courage naturel une force qui nourrit votre orgueil. Il n'y a que le recueillement qui puisse amortir cette vie superbe et tempérer votre insupportable vivacité.

Remarquez seulement deux choses pour vos heures de recueillement : l'une, que vous ne devez point les réserver par esprit de contradiction et d'impatience contre N....., qui voudrait toujours vous avoir. Quand vous sentirez que vous agissiez par ce mauvais esprit, il faut vous en punir, en cédant pour ce jour-là à ses empressements les plus importuns. L'autre règle est de ne vous réserver que les temps nécessaires pour vous recueillir et pour nourrir votre âme. Rien pour l'amusement en votre particulier ; rien pour la curiosité, qui est un grand piège pour

vous. Pour la manière de réserver du temps, elle doit être ferme, mais douce et tranquille.

¶ Que vos lectures et vos oraisons soient simples ; que l'esprit cherche moins, et que le cœur se livre davantage. Tout ce qui paroît remplir votre esprit ne fait que l'enfler ; vous croyez nourrir votre zèle, et vous nourrissez votre hauteur. Il n'est pas question de savoir beaucoup, mais de savoir s'apetisser et devenir enfant sous la main de Dieu. Je le prie, non-seulement de vous faire petite, mais encore de vous anéantir sans réserve.

— Pour les sujets de crainte, je ne crois pas que vous deviez vous forcer pour y entrer. Vous trouverez souvent de bonnes âmes qui vous presseront de le faire et qui trembleront pour vous quand elles ne vous verront pas trembler : mais ne vous gênez point ; suivez sim-

plement votre attrait , et pourvu que vous soyez fidèle au recueillement et à l'humilité , demeurez en paix. C'est assez craindre que de craindre de déplaire à Dieu.

Pour votre curiosité sur les meilleurs livres , il faut la réprimer. Vous avez éprouvé qu'elle vous est dangereuse , et c'est une lumière sur laquelle vous devez à Dieu une singulière reconnaissance. Sous prétexte de chercher une solide instruction, on conserve un goût qui flatte l'amour-propre, et qui entretient une certaine hauteur d'esprit qui s'oppose à l'esprit de Dieu. Il faut s'abaisser, se rendre simple, devenir enfant. C'est là que se trouve la vraie instruction, qui est l'intérieure, et non dans les choses qui ont de l'éclat au dehors.





LXXIX.

NE POINT PRENDRE FEU SUR LES DÉRÉGLEMENTS
DES HOMMES, MAIS REMETTRE TOUT A DIEU EN
PAIX DANS L'ACCOMPLISSEMENT DE NOS DEVOIRS.

La chaleur d'imagination, la vivacité des sentiments, la foule des raisons, l'abondance des paroles, ne font presque rien. L'effectif, c'est d'agir devant Dieu en parfait détachement, faisant par sa lumière tout ce qu'on peut, et se contentant du succès qu'il donne. Cette continuelle mort est une bienheureuse vie que peu de gens connaissent. Un mot, dit simplement dans cette paix, opère plus, même pour les affaires extérieures, que tous les soins ardents et empressés. Comme c'est l'esprit de

Dieu qui parle alors, il ne perd rien de sa force et de son autorité. Il éclaire, il persuade, il touche, il édifie. On n'a presque rien dit, et on a tout fait. Au contraire, quand on se laisse aller à la vivacité de son naturel, on parle sans fin ; on fait mille réflexions subtiles et superflues ; on craint toujours de ne parler et de n'agir pas assez ; on s'échauffe, on s'épuise, on se passionne, on se dissipe, et rien n'avance. Votre tempérament a un besoin infini de ces maximes. Elles ne sont guère moins nécessaires à votre corps qu'à votre âme : votre médecin doit être là-dessus d'accord avec votre directeur.

J Laissez couler l'eau sous les ponts ; laissez les hommes être hommes, c'est-à-dire foibles, vains, inconstants, injustes, faux et présomptueux. Laissez le monde être toujours monde ; c'est tout dire : aussi bien ne l'empêcheriez-

vous pas. Laissez chacun suivre son naturel et ses habitudes : vous ne sauriez les refondre ; le plus court est de les laisser et de les souffrir. Accoutumez-vous à la déraison et à l'injustice. Demeurez en paix dans le sein de Dieu, qui voit mieux que vous tous ces maux, et qui les permet. Contentez-vous de faire sans ardeur le peu qui dépend de vous ; que tout le reste soit pour vous comme s'il n'étoit pas. Je suis ravi de ce que vous avez des heures de réserve : n'en soyez ni avare ni prodigue.





LXXX.

CHERCHER SES AMIS EN DIEU ET SE MORTIFIER.

Il faut s'accommoder sans choix de ce que Dieu donne. Il est juste que sa volonté se fasse, et non pas la nôtre, et que la sienne devienne la nôtre même sans réserve, afin qu'elle se fasse sur la terre comme dans le ciel. Voilà ce qui vaut cent fois mieux que de se voir, que de s'entretenir, que de se consoler. O qu'on est près les uns des autres, quand on est intimement réuni dans le sein de Dieu ! O qu'on se parle bien, quand on n'a plus qu'une seule volonté et qu'une seule pensée en celui qui est toutes choses en tous ! Voulez-vous donc trouver vos vrais amis ? ne

les cherchez qu'en celui qui fait les pures et éternelles amitiés ? Voulez-vous leur parler et les écouter ? demeurez en silence dans le sein de celui qui est la parole , la vie et l'âme de tous ceux qui disent la vérité et qui vivent véritablement. Vous trouverez en lui , non-seulement tout ce qui vous manque , mais encore tout ce qui n'est que très-imparfaitement dans les créatures en qui vous vous confiez.

Vous ne sauriez trop amortir votre vivacité naturelle et votre grande habitude de suivre votre activité , pour vous taire , pour souffrir , pour ne juger jamais sans nécessité , pour écouter Dieu au dedans de vous. C'est tout ensemble une oraison et une mort continuelle dans le cours de la journée.





LXXXI.

AVANTAGES DE S'ÊTRE VU PRÈS DE LA MORT.

Il est bon d'aller aux portes de la mort ; on y voit Dieu de plus près ; on s'accoutume à faire ce qu'il faudra faire bientôt. On doit mieux se connoître, quand on a été si près du jugement de Dieu et des rayons de la vérité éternelle ! O que Dieu est grand , qu'il est tout , que nous ne sommes rien, quand nous sommes si près de lui, et que le voile qui nous le cache va se lever ! Profitez de cette grâce pour vous détacher du monde, et encore plus de vous-même ; car on ne tient aux autres choses que pour soi , et tous les autres attachements se réduisent à celui-là.

Aimez donc Dieu , et renoncez-vous vous-même pour l'amour de lui. N'aimez ni votre esprit ni votre courage. N'ayez aucune complaisance dans les dons de Dieu , tels que le désintéressement , l'équité , la sincérité , la générosité pour le prochain. Tout cela est de Dieu ; mais tout cela se tourne en poison , tout cela nous remplit et nous enfle dès que nous y prenons un appui secret. Il faut être anéantie à ses propres yeux , et agir dans cet esprit en toute occasion. Il faut que nous soyons , dans toute notre vie , cachés et comme anéantis , de même que Jésus-Christ dans le sacrement de son amour.





LXXXII.

SOUFFRIR EN PAIX LES BAS SENTIMENTS QUE LES
AUTRES CONÇOIVENT DE NOUS.

Quand quelqu'un croiroit voir en vous des petitesse, vous ne devriez point écouter la peine que vous en ressentiriez. Il y a une hauteur secrète, et une délicatesse d'amour-propre, à souffrir impatiemment qu'on nous croie capables de petitesse et de foiblesse dans nos sentiments. Vous l'avez bien senti vous-même, quand vous avez dit : *Mon orgueil s'en seroit défendu ; peut-être y en a-t-il à cette justification*, etc. Pour moi, non-seulement je veux bien que les hommes me croient capable de petitesse, mais encore je

veux le croire , et je ne trouve de paix au dedans de moi , qu'autant que je n'y trouve aucune grandeur , aucune force , aucune ressource , et que je me vois capable de tout ce qui est le plus méprisable , pour ne trouver mon secours qu'en Dieu seul.

Au reste , vous avez très-bien fait de dire simplement ce que vous éprouviez dans votre cœur. Quand on ne suit point volontairement ces délicatesses , et qu'on les déclare avec simplicité , malgré la répugnance qu'on a à les dire , on a fait ce qui convient , et il faut demeurer en paix. Il est vrai que je vous ai dit que vous n'aviez pas avancé vers la perfection comme il auroit été à désirer ; mais vous devez vous en étonner moins que personne , vous qui m'avez dit l'état de gêne , de dissipation et de trouble sans relâche , où vous avez été pendant tant d'an-

nées sans pouvoir pratiquer le recueillement. Ce que je trouve de bon , malgré ces causes de retardement , consiste dans les choses suivantes. Vous revenez au recueillement et à l'oraison ; vous avez la lumière et l'attrait de travailler à éteindre votre vivacité ; vous voulez être simple et docile pour renoncer à votre propre sens. Voilà des fondements solides ; le reste se fera peu à peu. Il s'agit de mourir ; mais Dieu travaille avec nous. Il agit par persuasion et par amour. Il faut croire et vouloir tout ce qu'il demande , et il ne demande que de mettre son saint amour en la place de notre amour-propre trompeur et injuste.





LXXXIII.

NÉCESSITÉ ET BONHEUR DE SOUFFRIR DANS
CETTE VIE.

Je prends part à toutes vos peines ;
mais il faut bien porter la croix avec
Jésus - Christ dans cette courte vie.
Bientôt nous n'aurons plus le temps de
souffrir ; ce sera celui de régner avec
un Dieu consolateur , qui aura essuyé
nos larmes de sa propre main , et de-
vant qui les douleurs et les gémisse-
ments s'enfuiront à jamais. Pendant
qu'il nous reste encore ce moment si
court et si léger des épreuves , ne per-
dons rien du prix de la croix. Souf-
frons humblement et en paix. L'amour-
propre nous exagère nos peines , et les

grossit dans notre imagination. Une croix portée simplement, sans ces retours d'un amour-propre ingénieux à les augmenter, n'est qu'une demi-croix. Quand on souffre dans cette simplicité d'amour, non-seulement on est heureux malgré la croix, mais encore on est heureux par elle; car l'amour se plaît à souffrir pour le bien-aimé, et la croix qui rend conforme au bien-aimé est un lien d'amour qui console.

Portez le pesant fardeau d'une personne fort âgée qui ne peut plus se porter elle-même. La raison s'affoiblit à cet âge; la vertu même, si elle n'a été bien profonde, semble se relâcher; l'humeur et l'inquiétude ont alors toute la force que l'esprit perd, et c'est la seule vivacité qui reste. O que voilà une bonne et précieuse croix! Il la faut embrasser, la porter tous les jours, et peut-être jusqu'à la mort. Il y a

là de quoi faire mourir l'esprit et le corps.

Mais encore est-ce un bonheur et un soulagement, que vous ayez des heures libres pour respirer en paix dans le sein de Notre-Seigneur. C'est là qu'il faut se délasser et se renouveler pour recommencer le travail. Ménagez votre santé. Soulagez même votre esprit par quelques intervalles de repos, de joie et de liberté innocente. Plus l'âge avance, moins il faut espérer d'une personne qui n'a point de ressources. Il ne faut presque rien prendre sur elle ; mais aussi ne prenez pas trop sur vous.





LXXXIV.

AMORTIR NOTRE ACTIVITÉ NATURELLE.

Je crains que votre vivacité naturelle ne vous consume au milieu des choses pénibles qui vous environnent. Vous ne sauriez trop laisser amortir votre naturel par l'oraison, et par un fréquent renouvellement de la présence de Dieu dans la journée. Une personne chrétienne qui s'échauffe pour les bagatelles de ce monde, et que la présence de Dieu vient surprendre dans cette vivacité, est comme un petit enfant qui se voit surpris par sa mère quand il se fâche dans quelqu'un de ses jeux : il est tout honteux d'être découvert. De-meurons donc en paix, faisant le mieux

ou le moins mal que nous pouvons pour tous nos devoirs extérieurs, et occupons-nous intérieurement de celui qui doit être tout notre amour.

N'apercevez jamais vos mouvements naturels sans les laisser tomber, afin que la grâce seule vous possède librement. Il faut suspendre l'action dès qu'on sent que la nature y domine. Cette fidélité fait presque autant au corps qu'à l'âme. On ne néglige rien, et on ne se trouble point, comme Marthe.





LXXXV.

ACCORDER LA CONDESCENDANCE POUR AUTRUI,
AVEC LA FERMETÉ NÉCESSAIRE POUR NE SE
LAISSER POINT ENTRAÎNER AU RELACHEMENT.

Je vous plains; mais il faut souffrir.
Nous ne sommes en ce monde que
pour nous purifier, en mourant à nos
inclinations et à toute volonté propre.
Mourez donc; vous en avez de bonnes
occasions : quel dommage de les laisser
perdre ! Je suis convaincu comme
vous qu'il ne faut rien relâcher sur le
règlement journalier; mais pour le jour
entier et la retraite de huit jours, il
faut compatir à l'infirmité du prochain.
Vous pourrez reprendre en menu détail
ce que vous perdrez en gros. Il

faut un peu d'art avec les gens pressés de vapeurs. Si on leur montre sans adoucissement tout ce qu'on veut faire, on les met au désespoir : d'un autre côté, si vous leur laissez la moindre espérance de vous envahir, ils ne lâchent jamais prise jusqu'à ce qu'ils vous aient mis à leur point. Il faut donc couler adroitement, selon les occasions, sur certaines petites choses; et pour celles qu'on croit essentielles, il faut toute la fermeté dont vous avez usé sur le règlement.

Mais souvenez-vous que la vraie fermeté est douce, humble et tranquille. Toute fermeté âpre, hautaine et inquiète est indigne de soutenir les œuvres de Dieu. Dieu, dit l'Écriture¹, agit avec *force et douceur* : agissez donc de même; et quand il vous

¹ Sap. viii. 1.

échappera d'agir rudement , humiliez-vous aussitôt sans vous amollir. Avouez que vous avez tort pour les manières , et pour le fond gardez votre règlement. D'ailleurs vous ne sauriez avoir trop de complaisance , d'attachement et d'assiduité. Il n'y a ni lecture ni oraison qui vous fasse autant mourir à vous-même que cette sujétion , pourvu que vous trouviez dans vos heures de réserve le recueillement nécessaire pour apprendre à faire un bon usage de cette espèce de servitude , et que la dissipation des affaires ne vous dessèche point le cœur. En un mot , recueillez-vous autant que vous le pouvez , selon votre règlement , et donnez ensuite le reste de votre temps à la charité , qui ne s'ennuie jamais , qui souffre , qui s'oublie , qui se fait petit enfant pour l'amour d'autrui.





LXXXVI.

LE NATUREL NE SE SURMONTE PAS TOUT
D'UN COUP.

Je prie Dieu que cette nouvelle année soit pour vous un renouvellement de grâce et de bénédiction. Je ne m'étonne point de ce que vous ne goûtez pas le recueillement comme vous le goûtiez en sortant d'une longue et pénible agitation. Tout s'use. Un naturel vif, qui est accoutumé à l'action, languit dès qu'il se trouve dans la solitude et dans une espèce d'oisiveté. Vous avez été, pendant un grand nombre d'années, dans une nécessité de dissipation et d'activité au dehors. C'est ce qui m'a fait craindre pour vous, à la

longue, la vie morte d'ici. Vous étiez d'abord dans la ferveur du noviciat, où l'on ne trouve rien de difficile. Vous disiez comme saint Pierre : *Il est bon que nous soyons ici*¹. Mais il est dit que saint Pierre *ne savoit pas ce qu'il disoit* ; et nous sommes souvent de même. Dans les moments de ferveur, nous croyons pouvoir tout. Dans les moments de tentation et de découragement, nous croyons ne pouvoir plus rien, et que tout est perdu. Mais nous nous trompons dans ces deux cas.

La dissipation que vous éprouvez ne doit pas vous étonner : vous en portiez le fonds ici, lors même que vous sentiez tant d'ardeur pour vous recueillir. Le naturel, l'habitude, tout vous porte à l'activité et à l'empressement. Il n'y avoit que la lassitude et l'accablement

¹ Marc, ix. 4, 5.

qui vous faisoient goûter une vie tout opposée. Mais vous vous mettez peu à peu, par fidélité à la grâce, dans cette vie toute concentrée, dont vous n'avez eu qu'un goût passager. Dieu le donne d'abord pour montrer où il mène ; puis il l'ôte pour faire sentir que ce bien n'est pas à nous, que nous ne sommes maîtres ni de l'avoir ni de le conserver, et que c'est un don de grâce qu'il faut demander en toute humilité.

Ne soyez point alarmée de vous trouver vive, impatiente, hautaine, décisive : c'est votre fonds naturel, il faut le sentir. Il faut porter, comme dit saint Augustin, le joug de la confusion quotidienne de nos péchés. Il faut sentir notre foiblesse, notre misère, notre impuissance de nous corriger. Il faut désespérer de notre cœur, et n'espérer qu'en Dieu. Il faut se supporter sans se flatter, et sans négliger le travail

pour notre correction. En attendant que Dieu nous délivre de nous-mêmes, nous devons en être désabusés. Laissons-nous rapetisser sous sa puissante main : rendons-nous souples et maniables, en cédant dès que nous sentons quelque résistance de la volonté propre. Demeurez en silence le plus que vous pouvez. Évitez de décider; suspendez vos jugements, vos goûts et vos aversions. Arrêtez-vous, et interrompez votre action dès que vous apercevez qu'elle est trop vive. Ne vous laissez point aller à vos goûts trop vifs, même pour le bien.





LXXXVII.

RÉSERVER TOUTES SES AFFECTIONS POUR DIEU.

Ce que je vous souhaite le plus est un certain calme que le recueillement, le détachement et l'amour de Dieu donnent. Quand on aime quelque chose hors de Dieu, dit saint Augustin, on en aime moins Dieu. C'est un ruisseau dont on détourne un peu d'eau. Ce partage diminue ce qui va à Dieu, et c'est dans ce partage que se ressentent toutes les inquiétudes du cœur. Dieu veut tout, et sa jalousie ne laisse point en paix un cœur partagé. La moindre affection hors de lui fait un entre-deux, et cause un méaise. Ce n'est que dans

un amour sans réserve que l'âme mérite de trouver la paix.

La dissipation, qui est opposée au recueillement, réveille toutes les affections des créatures ; par là elle tiraille l'âme, et la fait sortir de son vrai repos. De plus, elle excite les sens et l'imagination ; c'est un travail pénible que de les apaiser, et cette occupation est encore une espèce de distraction inévitable.

Occupez-vous donc le moins que vous pourrez de tout ce qui est extérieur. Donnez aux affaires dont la Providence vous charge une certaine attention paisible et modérée, aux heures convenables : laissez le reste. On fait beaucoup plus par une application douce et tranquille en la présence de Dieu, que par les plus grands empressements et par les industries d'une nature inquiète.



LXXXVIII.

PORTER L'ESPRIT D'ORAISON DANS TOUT CE QUE
L'ON FAIT.

Il ne vous reste qu'à tourner vos soins sur vous-même. Ne vous découragez point pour vos fautes : supportez-vous en vous corrigeant, comme on supporte et on corrige tout ensemble le prochain dont on est chargé. Laissez tomber une certaine activité d'esprit qui use votre corps et qui vous fait commettre des fautes. Accoutumez-vous à étendre peu à peu l'oraison jusque sur les occupations extérieures de la journée. Parlez, agissez, travaillez en paix, comme si vous étiez en oraison ; car en effet il faut y être.

Faites chaque chose sans empresser-

ment, par l'esprit de grâce. Dès que vous apercevrez l'activité naturelle qui se glisse, rentrez doucement dans l'intérieur, où est le règne de Dieu. Écoutez ce que l'attrait de grâce demande : alors ne dites et ne faites que ce qu'il vous mettra au cœur. Vous verrez que vous en serez plus tranquille ; que vos paroles en seront plus courtes et plus efficaces, et qu'en travaillant moins vous ferez plus de choses utiles. Il ne s'agit point d'une contention perpétuelle de tête, qui seroit impraticable ; il ne s'agit que de vous accoutumer à une certaine paix où vous consulterez facilement le bien-aimé sur ce que vous aurez à faire. Cette consultation, très-simple et très-courte, se fera bien plus aisément avec lui, que la délibération empressée et tumultueuse qu'on fait d'ordinaire avec soi quand on se livre à sa vivacité naturelle.

Quand le cœur a déjà sa pente vers Dieu, on peut facilement s'accoutumer à suspendre les mouvements précipités de la nature, et à attendre le second moment où l'on peut agir par grâce en écoutant Dieu. C'est la mort continue à soi-même qui fait la vie de la foi. Cette mort est une vie douce, parce que la grâce qui donne la paix succède à la nature qui cause le trouble. Essayez, je vous conjure, de vous accoutumer à cette dépendance de l'esprit intérieur : alors tout deviendra peu à peu oraison. Vous souffrirez ; mais une souffrance paisible n'est qu'une demi-souffrance.





LXXXIX.

MÉNAGER LES FORCES DU CORPS ; AMORTIR
L'ACTIVITÉ NATURELLE.

Vous ne devez point écouter vos scrupules sur les soulagements que votre communauté vous donne. Votre complexion est très-délicate, et votre âge avancé ; le moindre accident vous accableroit. N'attendez pas une maladie pour ménager vos forces. Il faut prévenir les maux , et non pas attendre qu'ils soient venus. En l'état où vous êtes , il n'est plus permis de rien hasarder. Malgré ce petit ménagement , votre vie ne sera pas fort voluptueuse.

Pour l'esprit , la mortification doit être d'un plus fréquent usage. Il faut

amortir votre vivacité, renoncer à votre propre sens, retrancher les petites curiosités, les désirs de réussir, et les empressements pour s'attirer ce qui flatte l'amour-propre. Le silence, pour se familiariser avec la présence de Dieu, est le grand remède à nos maux ; c'est le moyen de mourir à toute heure dans la vie la plus commune.

Profitez de votre repos pour vous tranquilliser, pour adoucir votre humeur, pour nourrir la charité, pour abaisser la présomption, pour amortir les saillies, pour conserver le recueillement et la présence de Dieu avec la douceur et condescendance nécessaires pour le prochain : *faites cela, et vous vivrez.* Dieu a mis dans votre tempérament un grand trésor, en y mettant de quoi brûler à petit feu et mourir à toutes les heures du jour. Ce qui échaufferoit à peine les autres vous enflamme

jusque dans la moelle des os. Rien ne vous choque et ne vous plaît à demi. C'est ce qu'il est bon que vous connoissiez, afin que vous puissiez vous défaire de vos goûts et de vos répugnances.



XC.

CONTRE L'EMPRESSEMENT ET LA VIVACITÉ
NATURELLE.

Ne vous laissez point aller à la vivacité de vos goûts et de vos dégoûts. Défiez-vous même d'un certain zèle de ferveur, qui vous exposerait à des mécomptes dangereux. Ne vous pressez jamais sur rien, et principalement sur les changements de demeure. Évitez la dissipation, sans vous exposer trop à la langueur et à l'ennui. Ne craignez

point de soulager un peu votre esprit par une société pieuse et réglée. Contentez-vous de la ferveur intérieure que Dieu vous donne, sans la vouloir forcer pour la rendre plus sensible et plus consolante. Le grand point est de faire fidèlement la volonté de Dieu pour mourir à soi, malgré les sécheresses et les répugnances qu'on y ressent. Je prie Notre-Seigneur de vous donner une paix non de vie et de nourriture pour l'amour-propre, mais de mort et de renoncement par amour pour lui. C'est en lui que je vous suis entièrement dévoué.





XCI.

POURQUOI DIEU PERMET LA DIMINUTION DE
LA FERVEUR SENSIBLE.

Je ne saurois recevoir de vos nouvelles sans en ressentir une véritable joie. J'en ai une autre qui vous surprendra, et qu'il faut que vous me pardonniez : c'est celle de vous voir un peu moins dans une ferveur sensible sur laquelle vous comptiez trop. Il est bon d'éprouver sa foiblesse, et d'apprendre par expérience que cette ferveur est passagère. Quand nous l'avons, c'est Dieu qui nous la donne par condescendance, pour soutenir notre foiblesse. C'est le lait des petits enfants, et ensuite il faut être sevré, et manger

le pain sec des personnes d'un âge mûr.

Si on avoit, sans aucune interruption, ce goût et cette facilité pour le recueillement, on seroit fort tenté de le compter pour un bien propre et assuré. On ne sentiroit plus ni sa faiblesse ni sa pente au mal ; on n'auroit point assez de défiance de soi, et on ne recourroit point assez humblement à la prière.

Mais quand cette ferveur sensible souffre des interruptions, on sent ce qu'on a perdu ; on reconnoît d'où il venoit ; on est réduit à s'humilier pour le retrouver en Dieu ; on le sert avec d'autant plus de fidélité, qu'on goûte moins de plaisir en le servant ; on se contraint, on sacrifie son goût ; on ne va point à la faveur des vents et des voiles, c'est à force de rames et contre le torrent ; on prend tout sur soi ; on

est dans l'obscurité, et on se contente de la pure foi ; on est dans la peine et dans l'amertume, mais on veut y être, et ce n'est point par le plaisir qu'on tient à Dieu ; on est prêt à recevoir ce goût, dès que Dieu le rendra ; on se reconnoît foible, et on comprend que, quand Dieu nous rend ce goût, c'est pour ménager notre foiblesse : mais quand il prive de ce goût, on en porte humblement en paix la privation, et on compte que Dieu sait beaucoup mieux que nous ce qu'il nous faut.

Ce qui dépend de nous, et qui doit être toujours uniforme, est la bonne volonté. Cette volonté n'en est que plus pure, lorsqu'elle est toute sèche et toute nue, sans se relâcher jamais.

Soyez ferme à observer vos heures d'oraison, comme si vous y aviez encore la plus grande facilité. Profitez même du temps de la journée où vous

n'avez qu'une demi-occupation des choses extérieures, pour vous occuper de Dieu intérieurement ; par exemple, travaillez à votre ouvrage dans une présence simple et familière de Dieu. Il n'y a que les conversations où cette présence est moins facile : on peut néanmoins se rappeler souvent une vue générale de Dieu, qui règle toutes les paroles, et qui réprime, en parlant aux créatures, toutes les saillies trop vives, tous les traits de hauteur ou de mépris, toutes les délicatesses de l'amour-propre. Supportez-vous vous-même, mais ne vous flattez point. Travaillez efficacement et de suite, mais en paix et sans impatience d'amour-propre, à corriger vos défauts.






XCII.

UTILITÉ DE SENTIR NOTRE FOIBLESSE A LA VUE DE
LA MORT. COMMENT ON DOIT PORTER LA PERTE
DE CEUX QU'ON AIME.

↓ J'apprends que votre santé a été fort
dérangée , et j'en suis véritablement
alarmé. Vous savez que l'infirmité est
une précieuse grâce que Dieu nous
donne , pour nous faire sentir la foi-
blesse de notre âme par celle de notre
corps. Nous nous flattions de mépriser
la vie, et de soupirer après la patrie
céleste : mais quand l'âge et la maladie
nous font envisager de plus près notre
fin , l'amour-propre se réveille , il s'at-
tendrit sur lui-même , il s'alarme ; on
ne trouve au fond de son cœur aucun

désir du royaume de Dieu ; on ne trouve au dedans de soi que mollesse , lâcheté , tiédeur , dissipation , attachement à toutes les choses dont on se croyoit détaché. Une expérience si humiliante nous est souvent plus utile que toutes les ferveurs sensibles sur lesquelles nous comptons peut-être un peu trop. Le grand point est de nous livrer à l'esprit de grâce pour nous laisser détacher de tout ce qui est ici-bas. 

125 Ménagez votre extrême délicatesse ; recevez avec simplicité les soulagemens qu'une très-bonne et très-prudente supérieure vous donnera ; ne hasardez rien pour une santé si ébranlée. Le recueillement , la paix , l'obéissance , le sacrifice de la vie , la patience dans vos infirmités , seront d'assez grandes mortifications.

126 Je suis très-sensible à votre juste douleur. Vous avez perdu une sœur

très-estimable, et qui méritoit parfaitement toute votre amitié ; c'est une grande consolation que Dieu vous ôte. C'est que Dieu l'a voulu retrancher par la jalousie de son amour. Il trouve, jusque dans les amitiés les plus légitimes et les plus pures, certains retours secrets d'amour-propre qu'il veut couper dans leurs plus profondes racines. Laissez-le faire. Adorez cette sévérité qui n'est qu'amour ; entrez dans ses desseins. Pourquoi pleurerions-nous ceux qui ne pleurent plus, et dont Dieu a essuyé à jamais les larmes ? C'est nous-mêmes que nous pleurons, et il faut passer à l'humanité cet attendrissement sur soi. Mais la foi nous assure que nous serons bientôt réunis aux personnes que les sens nous représentent comme perdues. Vivez de foi, sans écouter la chair et le sang. Vous retrouverez dans notre centre commun,

qui est le sein de Dieu, la personne qui a disparu à vos yeux. Encore une fois, ménagez votre foible santé dans cette rude épreuve; calmez votre esprit devant Dieu; ne craignez point de vous soulager même l'imagination par le secours de quelque société douce et pieuse. Il ne faut point avoir honte de se traiter en enfant, quand on en ressent le besoin.



XCIII.

**S'ACCOÛTUMER À LA PERTE DE CE QUI FLATTE
DANS LA FERVEUR ET LE RECUEILLEMENT SEN-
SIBLES.**

Je ne suis nullement surpris de ce que vous ne retrouvez plus le même recueillement qui vous étoit si facile et

si ordinaire l'année passée. Dieu veut vous accoutumer à une fidélité moins douce, et plus pénible à la nature. Si cette facilité à vous recueillir étoit toujours égale, elle vous donneroit un appui trop sensible, et comme naturel : vous n'éprouveriez, en cet état, ni croix intérieures ni foiblesse. Vous avez besoin de sentir votre misère, et l'humiliation qui vous en reviendra vous sera plus utile, si vous la portez patiemment sans vous décourager, que la ferveur la plus consolante.

Il est vrai qu'il ne faut jamais abandonner l'oraison. Il faut supporter la perte de ce qu'il plaît à Dieu de vous ôter ; mais il ne vous est pas permis de vous rien ôter à vous-même, ni même de laisser rien perdre par négligence volontaire. Continuez donc à faire votre oraison ; mais faites-la en la manière la plus simple et la plus libre,

pour ne vous point casser la tête. Servez-vous-y de tout ce qui peut vous renouveler la présence de Dieu sans effort inquiet. Dans la journée, évitez tout ce qui vous dissipe, qui vous attache et qui excite votre vivacité. Calmez-vous autant que vous le pourrez sur chaque chose, et laissez tomber tout ce qui n'est point l'affaire présente. *A chaque jour suffit son mal*¹. Portez votre sécheresse et votre dissipation involontaire comme votre principale croix. Vous pouvez essayer une petite retraite; mais ne la poussez pas trop loin, et soulagez-vous l'imagination, selon votre besoin, par des choses innocentes qui s'accordent avec la présence de Dieu.

¹ Matth. v. 34.





XCIV.

AVIS POUR L'EXTÉRIEUR ET L'INTÉRIEUR, LORS-
QU'ON EST EN SÉCHERESSE.

O qu'il fait bon ne voir que les amis que Dieu nous donne, et d'être à l'abri de tout le reste ! Pour moi, je soupire-rois souvent, au milieu de mes embar-ras, après cette liberté que la solitude procure ; mais il faut demeurer dans sa route, et aller son chemin, sans écouter son propre goût. Évitez l'ennui, et donnez quelque soulagement à votre activité naturelle. Voyez un certain nombre de personnes dont la société ne soit pas épineuse, et qui vous délas-sent au besoin. On n'a pas besoin d'un grand nombre de compagnies, et il

faut s'accoutumer à n'y être pas trop délicat. Il suffit de trouver de bonnes gens paisibles et un peu raisonnables. Vous pouvez lire , faire quelque ouvrage , vous promener quand il fait beau , et varier vos occupations pour ne vous fatiguer d'aucune.

A l'égard de votre tiédeur et du défaut de sentiment pour la vie intérieure, je ne suis nullement surpris que cette épreuve vous abatte. Rien n'est plus désolant. Vous n'avez que deux choses à faire , ce me semble : l'une est d'éviter tout ce qui vous dissipe et qui vous passionne ; par là vous retrancherez la source de tout ce qui distrait dangereusement et qui dessèche l'oraison. Il ne faut pas espérer la nourriture du dedans , quand on est sans cesse au dehors. La fidélité à renoncer aux choses qui vous rendent trop vive et trop épanchée dans les conversations ,

est absolument nécessaire pour attirer l'esprit de recueillement et d'oraison. On ne sauroit goûter ensemble Dieu et le monde ; on porte à l'oraison pendant deux heures le même cœur qu'on a pendant toute la journée.

Après avoir retranché les choses superflues qui vous dissipent, il faut tâcher de vous renouveler souvent dans la présence de Dieu, au milieu même de celles qui sont de devoir et de nécessité, afin que vous n'y mettiez point trop de votre action naturelle. Il faut tâcher d'agir sans cesse par grâce et par mort à soi. On y parvient doucement, en suspendant souvent la rapidité d'un tempérament vif, pour écouter Dieu intérieurement, et pour le laisser prendre possession de soi.





XCV.

MOYENS POUR SE CONSERVER EN PAIX AVEC
LES AUTRES.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai renouvelé les assurances de mon attachement en Notre-Seigneur : il est néanmoins plus grand que jamais. Je souhaite de tout mon cœur que vous trouviez toujours dans votre communauté la paix et la consolation que vous y avez goûtées dans les commencements. Pour être content des meilleures personnes, il faut se contenter de peu, et supporter beaucoup. Les personnes les plus parfaites ont bien des imperfections ; nous en avons aussi de grandes. Nos défauts, joints aux leurs,

nous rendent le support mutuel très-difficile : mais on *accomplit la loi de Jésus-Christ en portant les fardeaux réciproques*¹. Il en faut faire une charitable compensation. Le fréquent silence, le recueillement habituel, l'oraison, le détachement de soi-même, le renoncement à toutes les curiosités de critique, la fidélité à laisser tomber toutes les vaines réflexions d'un amour-propre jaloux et délicat, servent beaucoup à conserver la paix et l'union. O qu'on s'épargne de peines par cette simplicité ! Heureux qui ne s'écoute point, et qui n'écoute point aussi les discours des autres !

Contentez-vous de mener une vie simple selon votre état. D'ailleurs obéissez, portez vos petites croix journalières : vous en avez besoin, et Dieu

¹ Gal. VI. 2.

ne vous les donne que par pure miséricorde. Le grand point est de vous mépriser sincèrement, et de consentir à être méprisée, si Dieu le permet. Ne vous nourrissez que de lui. Saint Augustin dit que sa mère ne vivoit que d'oraison : vivez-en, et mourez à tout le reste. On ne vit à Dieu que par mort continuelle à soi-même.



XCVI.

SUR L'IMPRESSION PÉNIBLE QUE L'ON RESSENT
DE LA MORT.

Je ne suis nullement surpris d'apprendre que l'impression de la mort est plus vive en vous à mesure que l'âge et l'infirmité vous la font voir de plus près. Je la ressens aussi. Il y a un

âge où la mort se fait considérer plus souvent et par des réflexions plus fortes. D'ailleurs il y a un temps de retraite, où l'on a moins de distractions par rapport à ce grand objet. Dieu se sert même de cette rude épreuve pour nous désabuser de notre courage, pour nous faire sentir notre faiblesse, et pour nous tenir bien petits dans sa main.

Rien n'est plus humiliant qu'une imagination troublée, où l'on ne peut plus retrouver son ancienne confiance en Dieu. C'est le creuset de l'humiliation, où le cœur se purifie par le sentiment de sa faiblesse et de son indignité. *Aucun vivant*, dit le Saint-Esprit¹, *ne sera justifié devant vous*. Il est encore écrit² que *les astres mêmes ne sont pas assez purs aux yeux de notre juge*. Il est certain que nous l'of-

¹ Ps. CXLII. 2 — ² Job. xv. 15.

*faisons tous en beaucoup de choses*¹. Nous voyons nos fautes, et nous ne voyons pas nos vertus. Il nous seroit même très-dangereux de les voir si elles sont réelles.

Ce qu'il y a à faire est de marcher toujours tout droit et sans relâche avec cette peine, comme nous tâchions de marcher dans la voie de Dieu avant que de sentir ce trouble. Si cette peine nous faisoit voir en nous quelque chose à corriger, il faudroit être d'abord fidèle à cette lumière, mais le faire avec dépendance d'un bon conseil, pour ne point tomber dans le scrupule. Ensuite il faut demeurer en paix, n'écouter point l'amour-propre qui s'attendrit sur soi à la vue de notre mort; se détacher de la vie, la sacrifier à Dieu, et s'abandonner à lui avec confiance. On de-

¹ Jac. III. 2.

mandoit à saint Ambroise mourant, s'il n'étoit pas peiné par la crainte des jugements de Dieu, il répondit : *Nous avons un bon maître*. C'est ce qu'il faut nous répondre à nous-mêmes. Nous avons besoin de mourir dans une incertitude impénétrable, non-seulement des jugements de Dieu sur nous, mais encore de nos propres dispositions. Il faut, comme saint Augustin le dit, que nous soyons réduits à ne pouvoir présenter à Dieu que *notre misère et sa miséricorde*. Notre misère est l'objet propre de la miséricorde, et cette miséricorde est notre unique titre. Lisez, dans vos états de tristesse, tout ce qui peut nourrir la confiance et soulager votre cœur. *O Israël, que Dieu est bon à ceux qui ont le cœur droit*¹ ! Demandez-lui cette droiture de cœur qui lui

¹ Ps. LXXII. 1.

plaît tant , et qui le rend si compatissant à nos foiblesses.



XCVII.

S'ABANDONNER A DIEU, OBÉIR, SE TAIRE, SOUFFRIR.

Il faut se détacher de la vie. C'est par la douleur et par la maladie qu'on fait son apprentissage pour la mort. Sacrifions de bon cœur à Dieu une vie courte , fragile , et pleine de misères ; c'est se procurer un mérite devant Dieu, en renonçant à ce qui n'est digne que de mépris.

Laissez faire votre supérieure et votre communauté, qui prennent soin de vous conserver. La simplicité consiste à se laisser juger par ses supérieurs , à leur obéir après leur avoir représenté

sa pensée , à faire dans cette obéissance ce qu'on voudroit que les autres fissent , et à ne se plus écouter soi-même après qu'on a dit ce qu'on croit convenable.

— Demeurez en paix dans votre solitude , sans prêter l'oreille aux disputes présentes. Bornez-vous à écouter l'Église sans raisonner. On est heureux quand on veut bien être pauvre d'esprit ; cette pauvreté intérieure doit être notre unique trésor. Les savants mêmes ne savent plus rien dès qu'ils ne sont plus de petits enfants entre les bras de leur mère. Parlez à Dieu pour la paix de l'Église , et ne parlez point aux hommes. Le silence humble et docile sera votre force. Portez patiemment votre croix , qui est l'infirmité. Voilà votre vocation présente ; se taire, obéir, souffrir, s'abandonner à Dieu pour la vie et pour la mort, c'est votre

pain quotidien. Ce pain est dur et sec ; mais il est au-dessus de toute substance, et très-nourrissant dans la vie de la foi, qui est une mort continuelle de l'amour-propre.



XCVIII.

PRIX DES EXERCICES DE PIÉTÉ FAITS SANS GOUT
ET AVEC PEINE, POUR L'AMOUR DE DIEU.

J'ai remarqué que vous comptiez un peu trop sur votre recueillement et sur votre ferveur. Dieu a retiré ces dons sensibles pour vous en détacher, pour vous apprendre combien vous êtes faible par votre propre fonds, et pour vous accoutumer à servir Dieu sans ce goût qui facilite les vertus. On fait beaucoup plus pour lui en faisant les

mêmes choses sans plaisir et avec répugnance. Je fais peu pour mon ami quand je le vais voir à pied en me promenant, parce que j'aime la promenade, et que j'ai d'excellentes jambes avec lesquelles je me fais un très-grand plaisir de marcher : mais si je deviens goutteux, tous les pas que je fais me coûtent beaucoup ; je ne marche plus qu'avec douleur et répugnance : alors les mêmes visites que je rendois autrefois à mon ami, et dont il ne me devoit pas tenir un grand compte, commencent à être d'un nouveau prix ; elles sont la marque d'une très-vive et très-forte amitié ; plus j'ai de peine à les lui rendre, plus il doit m'en savoir gré ; un pas a plus de mérite que cent n'en avoient autrefois. Je ne dis pas ceci pour vous flatter, et pour vous remplir d'une vaine confiance. A Dieu ne plaise ! C'est seulement pour vous

empêcher de tomber dans une très-dangereuse tentation , qui est celle du découragement et du trouble. Quand vous êtes dans l'abondance et dans la ferveur intérieure , comptez alors pour rien vos bonnes œuvres , qui coulent , pour ainsi dire , de source. Quand , au contraire, vous vous sentez dans la sécheresse , l'obscurité , la pauvreté , et presque l'impuissance intérieure , demeurez petite sous la main de Dieu en état de foi nue ; reconnoissez votre misère ; tournez-vous vers l'amour tout-puissant , et ne vous défiez jamais de son secours. O qu'il est bon de se voir dépouillé des appuis sensibles qui flattent l'amour-propre, et réduit à reconnoître cette parole du Saint-Esprit : *Nul vivant ne sera justifié devant vous*¹ !

¹ Ps. CXLII. 2.

Marchez toujours , au nom de Dieu , quoiqu'il vous semble que vous n'ayez pas la force ni le courage de mettre un pied devant l'autre. Tant mieux que le courage humain vous manque. L'abandon à Dieu ne vous manquera pas dans votre impuissance. Saint Paul s'écrie¹ : *C'est quand je suis foible que je suis fort.* Et quand il demande à être délivré de sa foiblesse , Dieu lui répond : *C'est dans l'infirmité que la vertu se perfectionne.* Laissez-vous donc perfectionner par l'expérience de votre imperfection , et par un humble recours à celui qui est la force des foibles. Occupez-vous , avec une liberté simple , dans l'oraison , de tout ce qui vous aidera à être en oraison , et qui nourrira en vous le recueillement. Ne vous gênez point. Soulagez votre imagination ,

¹ II Cor. XII. 9, 10.

tantôt impatiente et tantôt épuisée ; servez-vous de tout ce qui pourra la calmer, et vous faciliter un commerce familier d'amour avec Dieu. Tout ce qui sera de votre goût et de votre besoin, dans ce commerce d'amour, sera bon. *Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté*¹. Cette liberté simple et pure consiste à chercher naïvement dans l'oraison la nourriture de l'amour qui nous occupe le plus facilement du bien-aimé. Votre pauvreté intérieure vous ramènera souvent au sentiment de votre misère. Dieu, si bon, ne vous laissera pas perdre de vue combien vous êtes indigne de lui, et votre indignité vous ramènera aussitôt à sa bonté infinie. Courage ! l'œuvre de Dieu ne se fait que par la destruction de nous-mêmes. Je le prie de vous soutenir, de

¹ II Cor. III. 17.

vous consoler, de vous appauvrir, et de vous faire sentir cette aimable parole : *Bienheureux les pauvres d'esprit*¹ !



XCIX.

CE QU'IL FAUT FAIRE QUAND ON SE TROUVE

EN PAIX.

Je suis ravi de ce que vous êtes si contente de votre retraite, et de ce que Dieu vous donne autant de paix au dedans qu'au dehors. Je prie celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre, qu'il l'achève jusqu'au jour de Jésus-Christ. Il ne vous reste qu'à profiter de ces temps qui coulent avec tant de paix, pour vous recueillir. Il faut

¹ Matth. v. 3.

chanter dans votre cœur cet *amen* et cet *alleluia* dont retentit la céleste Jérusalem. C'est un acquiescement continuél à la volonté de Dieu , et un sacrifice sans réserve de la nôtre pour faire la sienne.

Il faut en même temps écouter Dieu intérieurement, avec un cœur dégagé de tous les préjugés flatteurs de l'amour-propre, pour recevoir fidèlement sa lumière sur les moindres choses à corriger en nous. Quand Dieu nous montre ce qu'il faut corriger, il faut céder aussitôt sans raisonner, ni s'excuser, et abandonner, quoi qu'il en coûte, tout ce qui blesse la sainte jalousie de l'Epoux. Quand on se livre ainsi à l'esprit de grâce pour mourir à soi, on découvre des imperfections jusque dans les meilleures œuvres, et on trouve en soi un fonds inépuisable de défauts raffinés.

Alors on dit , avec horreur de soi , que Dieu seul est bon. On travaille à se corriger d'une façon simple et paisible, mais continuelle, égale, efficace, et d'autant plus forte que tout le cœur y est réuni sans trouble et sans partage. On ne compte en rien sur soi , et on n'espère qu'en Dieu : mais on ne se flatte ni ne se relâche point. On connoît que Dieu ne nous manque jamais, et que c'est nous qui lui manquons sans cesse. On n'attend point la grâce; on reconnoît que c'est elle qui nous prévient et qui nous attend : on la suit, on s'y abandonne ; on ne craint que de lui résister dans la voie simple des vertus évangéliques. On se condamne sans se décourager ; on se supporte en se corrigeant.

Pour votre santé, il faut la ménager avec précaution : elle a toujours été très-foible ; elle doit l'être plus que ja-

mais. A un certain âge, il ne faut plus rien prendre sur le corps ; il ne faut abattre que l'esprit.



C.


COMMENT ON DOIT PORTER LA VUE DE LA MORT,
QUAND L'AFFOIBLISSEMENT DE L'ÂGE NOUS LA
MONTRE PLUS PROCHE.

Je comprends sans peine que l'âge et les infirmités vous font regarder la mort de près bien plus sérieusement que vous ne la regardiez autrefois de loin. Une vue éloignée et confuse, qu'on n'a dans le monde que dans certains moments, qu'avec de fréquentes distractions, n'est que comme un songe : mais cette même vue rapproche et réalise tristement l'objet, quand on le voit

souvent dans la solitude et dans l'actuel affoiblissement de l'âge. Il ne coûte presque rien de s'abandonner de loin et en passant ; mais s'abandonner de près , et avec un regard fixe de la mort est un grand sacrifice.

↓ Il faut vouloir sa destruction, malgré le soulèvement de la nature et l'horreur qu'elle fait sentir. Feu M. Olier prenoit sa main dans les derniers jours de sa vie, et lui disoit : « Corps de péché, tu pourras bientôt. O éternité, que vous êtes près de moi ! » Il n'est nullement question de sentir de la joie de mourir ; cette joie sensible ne dépend point de nous. Combien de grands saints ont été privés de cette joie ! Contentons-nous de ce qui dépend de notre volonté libre et prévenue par la grâce. C'est de ne point écouter la na-

¹ Voyez sa *Vie*, liv. VI, n. 34. Paris, 1818 ; in-8°.

ture, et de vouloir pleinement ce qu'il ne nous est pas donné de goûter. Que la nature rejette ce calice si amer; mais que l'homme intérieur dise avec Jésus-Christ ¹ : *Cependant, qu'il arrive non ce que je voudrois, mais ce que vous voudrez.* Saint François de Sales distingue le consentement d'avec le sentiment. On n'est pas maître de *sentir*; mais on l'est de *consentir*, moyennant la grâce de Dieu. 

Attendez la mort, sans vous en occuper tristement d'une façon qui abat le corps et qui affoiblit la santé. On attend assez la mort quand on tâche de se détacher de tout; quand on s'humilie paisiblement sur ses moindres fautes avec le désir de les corriger; quand on marche en la présence de Dieu; quand on est simple, docile, patient dans l'infirmité; quand on se livre

¹ Matth. xxvi. 39.

à l'esprit de grâce pour agir dans sa dépendance ; enfin quand on cherche à mourir à soi en toute occasion, avant que la mort corporelle arrive. Mettez vos fautes à profit pour vous confondre ; supportez le prochain : oubliez l'oubli des hommes ; l'ami fidèle, l'époux du cœur ne vous oubliera jamais.



A DIVERSES PERSONNES DE PIÉTÉ
QUI VIVOIENT DANS LE MONDE.

CI.

LE TRAVAIL SUR NOUS-MÊMES DOIT S'OPÉRER PLUS
POUR LE DEDANS QUE POUR LE DEHORS. L'ORAI-
SON DOIT S'ÉTENDRE SUR TOUT CE QUE NOUS
FAISONS.

Vous êtes bonne. Vous voudriez
l'être encore davantage, et vous prenez

beaucoup sur vous dans le détail de la vie : mais je crains que vous ne preniez un peu trop sur le dedans , pour accommoder le dehors aux bienséances , et que vous ne fassiez pas assez mourir le fond le plus intime. Quand on n'attaque point efficacement un certain fonds secret de sens et de volonté propre sur les choses qu'on aime le plus , et qu'on se réserve avec le plus de jalousie , voici ce qui arrive. D'un côté , la vivacité , l'àpreté et la roideur de la volonté propre sont grandes ; de l'autre côté , on a une idée scrupuleuse d'une certaine symétrie des vertus extérieures , qui se tourne en pure régularité de bienséance. L'extérieur se trouve ainsi très-gênant , et l'intérieur très-vif pour y répugner. C'est un combat insupportable.

Prenez donc moins l'ouvrage par le dehors , et un peu plus par le dedans.

Choisissez les affections les plus vives qui dominant dans votre cœur, et mettez-les sans condition ni bornes dans la main de Dieu, pour les lui laisser amortir et éteindre. Abandonnez-lui votre hauteur naturelle, votre sagesse mondaine, votre goût pour la grandeur de votre maison, votre crainte de déchoir et de manquer de considération dans le monde, votre sévérité àpre contre tout ce qui est irrégulier. Votre humeur est ce que je crains le moins pour vous. Vous la connoissez, vous vous en défiez; malgré vos résolutions, elle vous entraîne, et en vous entraînant elle vous humilie. Elle servira à vous corriger des autres défauts plus dangereux. Je serois moins fâché de vous voir grondeuse, dépitée, brusque, ne vous possédant pas, et ensuite bien désabusée de vous-même par cette expérience, que de vous voir régulière

de tout point et irrépréhensible de tous les côtés, mais délicate, haute, austère, roide, facile à scandaliser et grande en vous-même.

Mettez votre véritable ressource dans l'oraison. Un certain travail de courage humain et de goût pour une régularité empesée ne vous corrigera jamais. Mais accoutumez-vous devant Dieu, par l'expérience de vos foiblesses incurables, à la condescendance, à la compassion, et au support des imperfections d'autrui. L'oraison bien prise vous adoucira le cœur, et vous le rendra simple, souple, maniable, accessible, accommodant. Voudriez-vous que Dieu fût pour vous aussi critique et aussi rigoureux que vous l'êtes souvent pour le prochain ? On est sévère pour les actions extérieures, et on est très-relâché pour l'intérieur. Pendant qu'on est si jaloux de cet arrangement superficiel de ver-

tus extérieures, on n'a aucun scrupule de se laisser languir au dedans, et de résister secrètement à Dieu. On craint Dieu plus qu'on ne l'aime. On veut le payer d'actions, que l'on compte pour en avoir quittance, au lieu de lui donner tout par amour, sans compter avec lui. Qui donne tout sans réserve n'a plus besoin de compter. On se permet certains attachements déguisés à sa grandeur, à sa réputation, à ses commodités. Si on cherchoit bien entre Dieu et soi, on trouveroit un certain retranchement où l'on met ce qu'on suppose qu'il ne faut pas lui sacrifier. On tourne tout autour de ces choses, et on ne veut pas même les voir, de peur de se reprocher qu'on y tient. On les épargne comme la prunelle de l'œil sous les plus beaux prétextes. Si quelqu'un forçoit ce retranchement, il toucheroit au vif, et la personne seroit

inépuisable en belles raisons pour justifier ses attachements : preuve convaincante qu'elle nourrit une vie secrète dans ces sortes d'affections. Plus on craint d'y renoncer , plus il faut conclure qu'on en a besoin. Si on n'y tenoit pas, on ne feroit pas tant d'efforts pour se persuader qu'on n'y tient point. Il faut bien qu'il y ait en nous de telles misères qui arrêtent l'ouvrage de Dieu. Nous ne faisons que languir autour de nous-mêmes , ne nous occupant jamais de Dieu que par rapport à nous. Nous n'avancons point dans la mort , dans le rabaissement de notre esprit et dans la simplicité. D'où vient que le vaisseau ne vogue point ? est-ce que le vent manque ? Nullement ; le souffle de l'esprit de grâce ne cesse de le pousser ; mais le vaisseau est retenu par des ancrs qu'on n'a garde de voir ; elles sont au fond de la mer. La faute

ne vient point de Dieu ; elle vient donc de nous. Nous n'avons qu'à bien chercher , et nous trouverons les liens secrets qui nous arrêtent. L'endroit dont nous nous méfions le moins, est précisément celui dont il faut se défier le plus.

Ne faisons point avec Dieu un marché afin que notre commerce ne nous coûte pas trop, et qu'il nous en revienne beaucoup de consolation. N'y cherchons que la croix, la mort et la destruction. Aimons, et ne vivons plus que d'amour. Laissons faire à l'amour tout ce qu'il voudra contre l'amour-propre. Ne nous contentons pas de faire oraison le matin et le soir, mais vivons d'oraison dans toute la journée ; et, comme on digère ses repas pendant tout le jour, digérons pendant toute la journée, dans le détail de nos occupations, le pain de vérité et d'amour que nous avons mangé à l'oraison. Que

cette oraison ou vie d'amour, qui est la mort à nous-mêmes, s'étende de l'oraison, comme du centre, sur tout ce que nous avons à faire. Tout doit devenir oraison ou présence amoureuse de Dieu dans les affaires et dans les conversations. C'est là, madame, ce qui vous donnera une paix profonde.



CII.

SUR LE DÉTACHEMENT DU MONDE.

(1714.)

J'ai tort, madame, puisque vous êtes sûre de m'avoir fait l'honneur de m'écrire : je suis charmé d'être confondu et de voir vos bontés. Mais votre santé trouble un peu ma joie : Dieu veuille que l'air de la campagne, un peu de

promenade et un vrai repos d'esprit vous rétablissent parfaitement ! Pour moi , je ne suis plus qu'un squelette qui marche et qui parle , mais qui dort et qui mange peu ; mes occupations me surmontent , et je ne me couche jamais sans laisser plusieurs de mes devoirs en arrière. Un vaste diocèse est un accablant fardeau à soixante-trois ans. J'ai beaucoup trop d'affaires , et vous n'en avez peut-être pas assez pour éviter l'ennui ; mais la sagesse consiste à savoir s'amuser. Trompez-vous vous-même , madame ; inventez des occupations qui vous raniment. Les jours sont longs , quoique les années soient courtes ; il faut accourcir tous les jours en se traitant comme un enfant ; cette enfance est une sagesse profonde. Souvenez-vous que vous ne feriez dans le plus beau monde rien de plus solide que ce que vous faites dans la langueur

et dans l'obscurité de votre solitude ; vous entendriez beaucoup de mauvais discours ; vous verriez beaucoup de personnes importunes et méprisables avec des noms distingués ; vous seriez environnée de pièges et d'exemples contagieux ; vous sentiriez les traits de l'envie la plus maligne ; vous éprouveriez votre propre fragilité ; vous auriez bien des fautes à vous reprocher. Il est vrai que vous paroîtriez être plus dans l'abondance ; mais vous n'auriez qu'un superflu très-dangereux : la vanité le dépenseroit , et vous rendroit peut-être encore plus dérangée et plus embarrassée que vous ne l'êtes ; vous ne songeriez sérieusement ni à Dieu , ni à vous , ni à la mort , ni à votre salut ; vous seriez , comme les autres , enivrée , ensorcelée , endurcie. Ne vaut-il pas mieux demeurer un peu tristement loin du monde sous la main de Dieu , qui

vous fera goûter les espérances de la religion , et qui vous détachera des faux biens dont il vous dépouille ? En vérité, madame, je vous donne de bon cœur les conseils que je prends pour moi-même. Le monde ne donne que des plaisirs de vanité. D'ailleurs il est plein d'épines, de troubles, de procédés lâches, trompeurs et odieux ; il faut que nous soyons bien gâtés , puisque nous avons tant de peine à demeurer loin du mal. J'ai vu ici , pendant trois ou quatre ans, l'armée et une grande partie de la cour. Quoique j'aie mille sujets de me louer de leur politesse , je me sens infiniment soulagé de ne les voir plus. Pour la dépense, je me croirois riche si je n'avois à dépenser chaque année que deux mille francs comme en ma jeunesse. Secouez le joug du superflu ; faites-vous riche sans argent ; vous êtes dispensée de tout , et heureuse de

mépriser pour l'amour de Dieu tout ce qui vous manque.

Je prendrai la liberté de vous envoyer mon nouvel ouvrage ¹ pour votre père recteur ; je l'aime et je le révère, puisqu'il entre dans vos peines. Rien n'égale mon zèle, mon dévouement et mon respect.



CIII.

**ALLIER ENSEMBLE L'EXACTITUDE ET LA LIBERTÉ
D'ESPRIT.**

Il me paroît nécessaire que vous joigniez ensemble une grande exactitude et une grande liberté. L'exactitude vous

¹ *L'Instruction pastorale en forme de dialogues, sur le jansénisme.*

rendra fidèle, et la liberté vous rendra courageuse. Si vous vouliez être exacte sans être libre, vous tomberiez dans la servitude et dans le scrupule ; et si vous vouliez être libre sans être exacte, vous iriez bientôt à la négligence et au relâchement. L'exactitude seule nous rétrécit l'esprit et le cœur, et la liberté seule les étend trop. Ceux qui n'ont nulle expérience des voies de Dieu, ne croient pas qu'on puisse accorder ensemble ces deux vertus. Ils comprennent par *être exact*, vivre toujours dans la gêne, dans l'angoisse, dans une timidité inquiète et scrupuleuse qui fait perdre à l'âme tout son repos, qui lui fait trouver des péchés partout, et qui la met si fort à l'étroit qu'elle se dispute à elle-même jusqu'aux moindres choses, et qu'elle n'ose presque respirer. Ils appellent *être libre*, avoir une conscience large, n'y prendre pas garde de

si près, se contenter d'éviter les fautes considérables, et ne compter pour fautes considérables que les gros crimes; se permettre hors de là tout ce qui flatte subtilement l'amour-propre; et, quelque licence qu'on se donne du côté des passions, se calmer et se consoler aisément, par la seule pensée qu'on n'y croyoit pas un grand mal. Ce n'étoit pas ainsi que saint Paul concevoit les choses, quand il disoit à ceux à qui il avoit donné la vie de la grâce, et dont il tâchoit de faire des chrétiens parfaits : Soyez libres, mais de la liberté que Jésus-Christ vous a acquise; soyez libres, puisque le Sauveur vous a appelés à la liberté; mais que cette liberté ne vous soit pas une occasion ni un prétexte de faire le mal¹.

Il me paroît donc que la véritable

¹ Galat. v. 13.

exactitude consiste à obéir à Dieu en toutes choses, et à suivre la lumière qui nous montre notre devoir, et la grâce qui nous y pousse, ayant pour principe de conduite de contenter Dieu en tout, et de faire toujours ce qui lui est non-seulement agréable, mais, s'il se peut, le plus agréable, sans s'amuser à chicaner sur la différence des grands péchés et des péchés légers, des imperfections et des infidélités : car, quoiqu'il soit vrai que tout cela est distingué, il ne le doit pourtant plus être pour une âme qui s'est déterminée à ne rien refuser à Dieu de tout ce qu'elle peut lui donner. Et c'est en ce sens que l'apôtre dit ¹, que *la loi n'est point établie pour le juste*. Loi gênante, loi dure, loi menaçante; loi, si on l'ose dire, tyrannique et captivante : mais il a

¹ 1 Tim. 1. 9.

une loi supérieure qui l'élève au-dessus de tout cela , et qui le fait entrer dans la vraie liberté des enfants ; c'est de vouloir toujours faire ce qui plaît le plus au Père céleste, selon cette excellente parole de saint Augustin : « Aimez , et faites après cela tout ce que vous voudrez. »

Car si à cette volonté sincère de faire toujours ce qui nous paroît le meilleur aux yeux de Dieu, vous ajoutez de le faire avec joie , de ne se point abattre quand on ne l'a pas fait, de recommencer cent et cent fois à le mieux faire , d'espérer toujours qu'à la fin on le fera, de se supporter soi-même dans ses faiblesses involontaires comme Dieu nous y supporte, d'attendre en patience les moments qu'il a marqués pour notre parfaite délivrance , de songer cependant à marcher avec simplicité et selon nos forces dans la voie qui nous est

↓ ouverte, de ne point perdre de temps à regarder derrière soi ; de nous étendre et de nous porter toujours, comme dit l'apôtre ¹, à *ce qui est devant nous* ; de ne point faire sur nos chutes une multitude inutile de retours qui nous arrêtent, qui nous embarrassent l'esprit, et qui nous abattent le cœur ; de nous en humilier et d'en gémir à la première vue qui nous en vient, mais de les laisser là aussitôt après pour continuer notre route ; de ne point interpréter tout contre nous avec une rigueur littérale et judaïque ; de ne pas regarder Dieu comme un espion qui nous observe pour nous surprendre, et comme un ennemi qui nous tend des pièges, mais comme un père qui nous aime et nous veut sauver ; pleins de confiance en sa bonté, attentifs à invoquer sa mi-

¹ Philip. II. 13.

sericorde, et parfaitement détrompés de tout vain appui sur les créatures et sur nous-mêmes : voilà le chemin et peut-être le séjour de la véritable liberté. ↑

Je vous conseille, autant que je puis, d'y aspirer. L'exactitude et la liberté doivent marcher d'un pas égal ; et en vous, s'il y en a une des deux qui demeure derrière l'autre, c'est, à ce qu'il me paroît, la liberté, quoique j'avoue que l'exactitude ne soit pas encore au point que je la désire : mais enfin je crois que vous avez plus besoin de pencher du côté de la confiance en Dieu et d'une grande étendue de cœur. C'est pour cela que je ne balance point à vous dire que vous devez vous livrer tout entière à la grâce que Dieu vous fait quelquefois de vous appliquer assez intimement à lui. Ne craignez point alors de vous perdre de vue, de le regarder uniquement et d'aussi près qu'il

voudra bien vous le permettre , et de vous plonger tout entière dans l'océan de son amour : trop heureuse si vous pouviez le faire si bien , que vous ne vous retrouvassiez jamais. Il est bon néanmoins, lorsque Dieu vous donnera cette disposition , de finir toujours , quand la pensée vous en viendra , par un acte d'humilité et de crainte respectueuse et filiale , qui préparera votre âme à de nouveaux dons. C'est le conseil que donne sainte Thérèse , et que je crois pouvoir vous donner.





GIV.

L'ORAI SON EST BONNE A TOUT; LE PROPRE ESPRIT
FAIT TOUT LE CONTRAIRE. PERSEVERER DANS LA
VOIE DE LA PERFECTION.

Vous ne garderez jamais si bien M....
que quand vous serez fidèle à faire
oraison. Notre propre esprit, quelque
solide qu'il paroisse, gâte tout : c'est
celui de Dieu qui conduit insensible-
ment à leur fin les choses les plus diffi-
ciles. Les traverses de la vie nous sur-
montent; les croix nous abattent; nous
manquons de patience et de douceur,
ou d'une fermeté douce et égale; nous
ne parvenons point à persuader autrui.
Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs
dans ses mains : il soutient le nôtre, et

ouvre celui du prochain. Priez donc , mais souvent et de tout votre cœur , si vous voulez bien conduire votre troupeau. *Si le Seigneur ne garde pas la ville, celui qui veille la garde en vain*¹. Nous ne pouvons attirer en nous le bon esprit que par l'oraison. Le temps qui y paroît perdu est le mieux employé. En vous rendant dépendante de l'esprit de grâce , vous travaillerez plus pour vos devoirs extérieurs , que par tous les travaux inquiets et empressés. Si votre nourriture est de faire la volonté de votre Père céleste , vous vous nourrirez souvent en puisant cette volonté dans sa source.

Pour l'oraison , vous pouvez la faire en divers temps de la journée , parce que vous avez beaucoup de temps libre , et que vous pouvez être souvent en si-

¹ Ps. cxxvi. 1.

lence. Il faut seulement prendre garde de ne faire point une oraison avec contention d'esprit qui fatigue votre tête.

Je remercie Dieu de ce que vous êtes fatiguée de votre propre esprit. Rien n'est plus fatigant que ce faux appui. Malheur à qui s'y confie ! Heureux qui en est lassé, et qui cherche un vrai repos dans l'esprit de recueillement et de renoncement à l'amour-propre !

Si vous retourniez à une vie honnête selon le monde, après avoir goûté Dieu dans la retraite, vous tomberiez bien bas, et vous le mériteriez dans un relâchement si infidèle à la grâce. J'espère que ce malheur ne vous arrivera point. Dieu vous aime bien, puisqu'il ne vous laisse pas un moment de paix dans ce milieu entre lui et le monde. Dieu nous demande à tous la perfection, et il nous y prépare par l'attrait de sa grâce ; c'est pourquoi Jésus-Christ

dit à ses disciples¹ : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Et c'est pour cela qu'il nous a enseigné cette prière² : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Tous sont invités à cette perfection sur la terre; mais la plupart s'effarouchent et reculent. Ne soyez pas du nombre de ceux qui, ayant mangé la manne au désert, regrettent les oignons d'Égypte. C'est la persévérance qui est couronnée.

—¹ Math. v. 48. —² Ibid. vi. 10.





CV.

SUPPORT DES DÉFAUTS D'AUTRUI, ET FACILITÉ
A SE LAISSER REPRENDRE.

Il m'a paru que vous aviez besoin de vous élargir le cœur sur les défauts d'autrui. Je conviens que vous ne pouvez ni vous empêcher de les voir quand ils sautent aux yeux, ni éviter les pensées qui vous viennent sur les principes qui vous paroissent faire agir certaines gens. Vous ne pouvez pas même vous ôter une certaine peine que ces choses vous donnent. Il suffit que vous vouliez supporter les défauts certains, ne juger point de ceux qui peuvent être douteux, et n'adhérer point à la peine qui vous éloigneroit des personnes.

La perfection supporte facilement l'imperfection d'autrui ; elle se fait tout à tous. Il faut se familiariser avec les défauts les plus grossiers dans de bonnes âmes, et les laisser tranquillement jusqu'à ce que Dieu donne le signal pour les leur ôter peu à peu ; autrement on arracheroit le bon grain avec le mauvais. Dieu laisse dans les âmes les plus avancées certaines foiblesses entièrement disproportionnées à leur état éminent, comme on laisse des morceaux de terre qu'on nomme des *témoins* dans un terrain qu'on a rasé, pour faire voir, par ces restes, de quelle profondeur a été l'ouvrage de la main des hommes. Dieu laisse aussi dans les plus grandes âmes des *témoins* ou restes de ce qu'il en a ôté de misère.

Il faut que ces personnes travaillent, chacune selon leur degré, à leur correction, et que vous travailliez au sup-

port de leurs foiblesses. Vous devez comprendre, par votre propre expérience en cette occasion, que la correction est fort amère : puisque vous en sentez l'amertume, souvenez-vous combien il faut l'adoucir aux autres. Vous n'avez point un zèle empressé pour corriger, mais une délicatesse qui vous serre aisément le cœur.

Je vous demande plus que jamais de ne m'épargner point sur mes défauts. Quand vous en croirez voir quelqu'un que je n'aurai peut-être pas, ce ne sera point un grand malheur. Si vos avis me blessent, cette sensibilité me montrera que vous aurez trouvé le vif : ainsi vous m'aurez toujours fait un grand bien en m'exerçant à la petitesse, et en m'accoutumant à être repris. Je dois être plus rabaissé qu'un autre, à proportion de ce que je suis plus élevé par mon caractère, et que

Dieu demande de moi une plus grande mort à tout. J'ai besoin de cette simplicité, et j'espère qu'elle augmentera notre union, loin de l'altérer.



CVI.

EXHORTATION A LA CONDESCENDANCE POUR LES
DÉFAUTS ET IMPERFECTIONS D'AUTRUI.

J'ai toujours eu pour vous un attachement et une constance très-grande; mais mon cœur s'est attendri en sachant qu'on vous a blâmée et que vous avez reçu avec petitesse cette remontrance. Il est vrai que votre tempérament mélancolique et âpre vous donne une attention trop rigoureuse aux défauts d'autrui; vous êtes trop choquée

des imperfections, et vous souffrez un peu impatiemment de ne voir point la correction des personnes imparfaites. Il y a longtemps que je vous ai souhaité l'esprit de condescendance et de support avec lequel N. M. se proportionne aux foiblesses d'un chacun. Elle attend, compatit, ouvre le cœur, et ne demande rien qu'à mesure que Dieu y dispose.

Il y a certains défauts extérieurs sur lesquels il faut bien se garder de juger du fond; ce seroit un grand défaut d'expérience. Il y a longtemps que je vous ai dit que M....., avec des imperfections visibles, étoit beaucoup plus avancée que ceux qui sont exempts de ces défauts, et qui voudroient les corriger en elle. Souvent une certaine vivacité de correction, même pour soi, n'est qu'une activité qui n'est plus de saison pour ceux que Dieu mène d'une

↓ autre façon, et qu'il veut quelquefois laisser dans une impuissance de vaincre ces imperfections, pour leur ôter tout appui intérieur. La correction de quelques défauts involontaires seroit pour eux une mort beaucoup moins profonde et moins avancée que celle qui leur vient de se sentir surmontés par leurs misères, pourvu qu'ils soient véritablement et sans illusion désabusés et dépossédés d'eux-mêmes par cette expérience et par cet acquiescement. Chaque chose a son temps. La force intérieure sur ses propres défauts nourrit une vie secrète de propriété.

Souffrez donc le prochain, et apprivoisez-vous avec nos misères. Quelquefois vous avez le cœur saisi quand certains défauts vous choquent, et vous pouvez croire que c'est une répugnance du fond qui vient de la grâce : mais il peut se faire que c'est votre vivacité

naturelle qui vous serre le cœur. Je crois qu'il faut plus de support ; mais je crois aussi qu'il faut corriger vos défauts comme ceux des autres , non par effort et par sévérité , mais en cédant simplement à Dieu , et en le laissant faire pour étendre votre cœur et pour le rendre plus souple. Acquiescez, sans savoir comment tout cela se pourra faire. ↑

**CVII.**

**LES CŒURS RÉUNIS EN DIEU SONT ENSEMBLE , BIEN
QUE SÉPARÉS PAR LES LIEUX.**

Je suis toujours uni à vous et à votre chère famille du fond du cœur ; n'en doutez pas. Nous sommes bien près les uns des autres sans nous voir, au lieu

que les gens qui se voient à toute heure sont bien éloignés dans la même chambre. Dieu réunit tout, et anéantit toutes les plus grandes distances à l'égard des cœurs réunis en lui. C'est dans ce centre que se touchent les hommes de la Chine avec ceux du Pérou. Je ne laisse pas de sentir la privation de vous voir ; mais il la faut porter en paix tant qu'il plaira à Dieu, et jusqu'à la mort s'il le veut. Renfermez-vous dans vos véritables devoirs. Du reste, soyez retiré et recueilli, appliqué à bien régler vos affaires, patient dans les croix domestiques. Pour madame, je prie Dieu qu'elle ne regarde jamais derrière elle, et qu'elle tende toujours en avant dans la voie la plus droite. Je souhaite que Notre-Seigneur bénisse toute votre maison, et qu'elle soit la sienne.





CVIII.

COMMENT LES INFIDÉLITÉS D'UNE PERSONNE
ATTRISTENT L'ESPRIT DE DIEU , DANS UNE
AUTRE QUE LA MÊME GRÂCE UNIT.

Je comprends bien ce que vous me dites sur une peine qui vous paroît trop forte et trop allongée dans N.... sur vos fautes ; mais ce n'est point à vous à juger si cette peine va trop loin. Quand un homme qui , comme vous , est depuis si longtemps à Dieu , duquel il a reçu des grâces capables de sanctifier cent pécheurs , tombe dans certaines infidélités , il ne faut pas s'étonner que l'esprit de grâce en soit vivement et longtemps contristé dans les personnes que la même grâce unit intimement avec lui.

Vous vous impatientez de ce que Dieu fait souffrir votre prochain pour vous ; c'est de la pénitence que vous devriez faire , que vous ne faites pas , et que N.... fait dans son cœur pour vous , que vous êtes dépité contre elle. C'est au contraire ce qui devrait vous attendrir, redoubler votre confiance , votre soumission, votre docilité. Peut-être même avez-vous besoin de cette triste, forte et longue peine, afin qu'elle vous fasse sentir toute votre infidélité et tout le danger où vous êtes. Il vous faut cette petite sévérité pour faire le contre-poids de votre légèreté ; vous avez besoin, dans votre foiblesse, d'être retenu par la crainte. Je la prie néanmoins de proportionner sa tristesse à votre délicatesse excessive. Je ne lui demande pas de la supprimer par effort et par industrie, pour vous épargner, et pour flatter votre amour-propre dans

vos fautes : à Dieu ne plaise ! Je la prie seulement de n'agir que par grâce, suivant le fond de son cœur, afin qu'elle ne s'attriste point de vos infidélités par une tristesse naturelle. Vous me donnez une joie incroyable en me marquant l'avancement où vous la voyez. Plus elle est avancée, plus vous devez la croire, et regarder toutes ses peines à votre égard comme des impressions de la grâce qu'elle reçoit pour vous.

Pendant qu'elle avance, vous reculez. O mon cher ! si je pouvois vous voir, je ne vous laisserois pas respirer par amour-propre ; je ne vous laisserois échapper en rien ; je vous ferois petit malgré vous. Il n'y a que la petitesse qui soit la ressource des foibles. Un petit enfant ne peut marcher, mais il se laisse tourner et retourner, porter, emmailloter. Pour un grand homme qui est foible et se croit fort, il tombe

au premier pas qu'il fait ; il n'a ni ressource pour se conduire , ni souplesse pour se laisser conduire par autrui. Dès que vous sentez de la répugnance à vous ouvrir et à croire, comptez que la tentation vous entraîne vers le précipice.



CIX.

L'UNION DES AMES NE DOIT POINT ÊTRE UNE SOCIÉTÉ DE VIE , MAIS DE MORT , TANT POUR LE DEHORS QUE POUR LE DEDANS .

Votre lettre , monsieur , m'a donné une très-sensible consolation. Béni soit Dieu qui vous donne des lumières si utiles ! Mais notre fidélité doit être proportionnée aux lumières que nous recevons. Puisque vous connoissez que votre société avec N.... se tourne en

piège pour vous , au lieu d'être un secours , vous devez redresser cette société. Il ne faut pas songer à la rompre, puisqu'elle est de grâce aussi bien que de nature ; mais il faut la mettre, quoi qu'il en coûte, au point où Dieu la veut. Hélas ! que sera-ce , si ceux qui sont donnés les uns aux autres pour s'aider à mourir, ne font que se redonner des aliments de vie secrète ? Il faut que toute votre union ne tende qu'à la simplicité , qu'à l'oubli de vous-même , qu'à la perte de tous les appuis. En perdant ceux du dedans, vous en cherchez encore au dehors. Le dedans est souvent simple et nu ; mais le dehors est composé, étudié, politique, et trouble la simplicité intérieure. Vous faites bon marché du principal, et vous chicanez le terrain sur ce qui ne regarde que le monde.

Ce n'est point là cette unité à laquelle

il faut que tout homme soit réduit. Soyez tout un ou tout autre. L'intérieur abandonné à Dieu règle assez l'extérieur par l'esprit de Dieu même. Dieu fait assez faire dans cette simplicité d'abandon tout ce qu'il faut : mais si on sort de la simplicité pour le dehors par des vues humaines, cette sortie est une infidélité qui dérange tout le dedans. Ce n'est point à vous, monsieur, à vous laisser entraîner contre votre grâce ; c'est au contraire à vous à redresser les autres qui sont encore trop humains. Vous devez borner votre docilité à recevoir, par petitesse, les avis de tous ceux qui vous montreront que vous ne suivez pas assez votre grâce, et que vous agissez trop humainement ; mais vous laisser entraîner dans l'humain par les autres sous de beaux prétextes, c'est reculer, et leur nuire comme ils vous nuisent. Je ne manque-

rai pas de le dire à N.... quand il repassera.

Votre union ne doit faire qu'augmenter, mais pour la mort commune et totale, tant du dehors que du dedans. Quand celle du dehors manque, elle manque par le dedans qui veut encore se réserver quelque vie secrète par le dehors. Il est temps d'achever de mourir, monsieur. En retardant le dernier coup, vous ne faites que languir et prolonger vos douleurs. Vous ne sauriez plus vivre que pour souffrir en résistant à Dieu. Mourez donc, laissez-vous mourir ; le dernier coup sera le coup de grâce. Il ne faut plus vouloir rien voir : car vouloir voir, c'est vouloir posséder ; et vouloir posséder, c'est vouloir vivre. Les morts ne possèdent et ne voient plus rien. Aussi bien que verriez-vous ? Vous courriez après une ombre qui échappe toujours. Mille fois tout à vous.



CX.

AVIS POUR UNE PERSONNE ATTIRÉE AU RECUEILLEMENT, ET QUI SONGEOIT A ENTRER AU COUVENT.

Je ne manquerai à aucune des personnes que la Providence m'envoie, que quand je manquerai à Dieu même; ainsi ne craignez pas que je vous abandonne. D'ailleurs Dieu sauroit bien faire immédiatement par lui-même ce qu'il cesseroit de faire par un vil instrument. *Ne craignez rien, homme de peu de foi.* Demeurez exactement dans vos bornes ordinaires; réservez votre entière confiance pour N...., qui vous connoît à fond, et qui peut seul vous soulager dans vos peines; il lui sera donné de vous aider dans tous vos be-

soins. Nul couvent ne vous convient ; tous vous gêneroient , et vous mettroient sans cesse en tentation très-dangereuse contre votre attrait : la gêne causeroit le trouble. Demeurez libre dans la solitude , et occupez-vous en toute simplicité entre Dieu et vous. Tous les jours sont des fêtes pour les personnes qui tâchent de vivre dans la cessation de toute autre volonté que de celle de Dieu. Ne lui marquez jamais aucune borne. Ne retardez jamais ses opérations. Pourquoi délibérer pour ouvrir , quand c'est l'Époux qui est à la porte du cœur ? Écoutez et croyez N... Je veux au nom de Notre-Seigneur que vous soyez en paix. Ne vous écoutez point. Ne cherchez jamais la personne qui s'écarte ; mais tenez-vous à portée de redresser et de consoler son cœur, s'il se rapproche.

Il y a une extrême différence entre

la peine et le trouble. La simple peine fait le purgatoire ; le trouble fait l'enfer. La peine sans infidélité est douce et paisible, par l'accord où toute l'âme est avec elle-même pour vouloir la souffrance que Dieu donne. Mais le trouble est une révolte du fond contre Dieu, et une division de la volonté contraire à elle-même ; le fond de l'âme est comme déchiré dans cette division. O que la douleur est purifiante quand elle est seule ! O qu'elle est douce, quoiqu'elle fasse beaucoup souffrir ! Vouloir ce qu'on souffre, c'est ne souffrir rien dans la volonté ; c'est y être en paix. Heureux germe du paradis dans le purgatoire ! Mais résister à Dieu sous de beaux prétextes, c'est engager Dieu à nous résister à son tour. En sortant de votre grâce, vous sortez d'abord de la paix ; et cette expérience est comme la colonne de feu pour la

nuit et celle de nuée pour le jour, qui conduisoit dans le désert les Israélites. Vivez de foi, pour mourir à toute sagesse.



CXI.

AVIS SUR LE CHOIX DES SOCIÉTÉS. NE PAS TROP
RAISONNER SUR NOTRE ÉTAT INTÉRIEUR.

La solitude vous est utile jusqu'à un certain point ; elle vous convient mieux qu'une règle de communauté, qui gêneroit votre attrait de grâce ; mais vous pourriez facilement vous mécompter sur votre goût de retraite. Contentez-vous de ne voir que les personnes avec lesquelles vous avez des liaisons intérieures de grâce, ou des liaisons extérieures de Providence : encore même

ne faut-il point vous faire une pratique de ne voir que les personnes de ces deux sortes ; et, sans tant raisonner, il faut, en chaque occasion, suivre votre cœur, pour voir ou ne pas voir les personnes qu'il est permis communément de voir ; surtout ne vous éloignez point de celles qui peuvent vous soutenir dans votre vocation.

Je voudrois que vous évitassiez toute activité par rapport à la personne sur laquelle vous me demandez avis. Ne vous faites point une règle ni de vous éloigner, ni de vous rapprocher d'elle. Tenez-vous seulement à portée de lui être utile, et de lui dire la vérité toutes les fois qu'elle reviendra à vous. Ne la rebutez jamais : montrez-lui un cœur toujours ouvert et toujours uni. Quand elle paroîtra s'éloigner, écrivez-lui, selon les occasions, avec simplicité, pour la rappeler à la véritable vocation de

Dieu. Avertissez-la des pièges à craindre ; mais ne vous inquiétez point , et n'espérez pas de corriger l'humain par une activité humaine.

Vous doutez, et vous ne pouvez porter le doute. Je ne m'en étonne pas : le doute est un supplice. Mais ne raisonnez point, et vous ne douterez plus. L'obscurité de la pure foi est bien différente du doute. Les peines de la pure foi portent leur consolation et leur fruit. Après qu'elles ont anéanti l'homme, elles le renouvellent et le laissent en pleine paix. Le doute est le trouble d'une âme livrée à elle-même, qui voudrait voir ce que Dieu veut lui cacher, et qui cherche des sûretés impossibles par amour-propre. Qu'avez-vous sacrifié à Dieu, sinon votre propre jugement et votre intérêt ? Voulez-vous perdre de vue ce qui a toujours été votre but dès le premier pas que vous avez fait,

savoir, de vous abandonner à Dieu? Voulez-vous faire naufrage au port, vous reprendre, et demander à Dieu qu'il s'assujettisse à vos règles, au lieu qu'il veut et que vous lui avez promis de marcher comme Abraham dans la profonde nuit de la foi? Et quel mérite auriez-vous à faire ce que vous faites, si vous aviez des miracles et des révélations pour vous assurer de votre voie? Les miracles mêmes et les révélations s'useroient bientôt, et vous tomberiez encore dans vos doutes. Vous vous livrez à la tentation. Ne vous écoutez plus vous-même. Votre fond, si vous le suivez simplement, dissipera tous ces vains fantômes.

Il y a une extrême différence entre ce que votre esprit rassemble dans sa peine, et ce que votre fond conserve dans la paix. Le dernier est de Dieu; l'autre n'est que votre amour-propre.

Pour qui êtes-vous en peine ? pour Dieu, ou pour vous ? Si ce n'étoit que pour Dieu seul, ce seroit une vue simple, paisible, forte, et qui nourrirait votre cœur, et vous dépouillerait de tout appui créé. Tout au contraire, c'est de vous que vous êtes en peine. C'est une inquiétude, un trouble, une dissipation, un desséchement de cœur, une avidité naturelle de reprendre des appuis humains, et de ne vous laisser jamais mourir.

Que puis-je vous répondre ? Vous demandez à être revêtue ; je ne puis vous souhaiter que dépouillement. Vous voulez des sûretés, et Dieu est jaloux de ne vous en offrir aucune. Vous cherchez à vivre, et il ne s'agit plus que d'achever de mourir et d'expirer dans le délaissement sensible. Vous me demandez des moyens ; il n'y a plus de moyens : c'est en les laissant tomber

tous, que l'œuvre de mort se consume. Que reste-t-il à faire à celui qui est sur la roue ? Faut-il lui donner des remèdes ou des aliments ? lui faut-il donner les cordiaux qu'il demande ? Non ; ce seroit prolonger son supplice par une cruelle complaisance, et éluder l'exécution de la sentence du juge. Que faut-il donc ? Rien que ne rien faire, et le laisser au plus tôt mourir.



CXII.

RÉUNION EN UNITÉ DANS NOTRE CENTRE COMMUN.

Demeurons tous dans notre unique centre, où nous nous trouvons sans cesse, et où nous ne sommes tous qu'une même chose. O qu'il est vilain d'être

deux, trois, quatre, etc. ! Il ne faut être qu'un. Je ne veux connoître que l'unité. Tout ce que l'on compte au delà vient de la division et de la propriété d'un chacun. Fi des amis ! Ils sont plusieurs, et par conséquent ils ne s'aiment guère, ou s'aiment fort mal. Le *moi* s'aime trop pour pouvoir aimer ce qu'on appelle *lui* ou *elle*. Comme ceux qui n'ont qu'un seul amour sans propriété ont dépouillé le *moi*, ils n'aiment rien qu'en Dieu et pour Dieu seul. Au contraire, chaque homme possédé de l'amour-propre n'aime son prochain qu'en soi et pour soi-même. Soyons donc unis, pour n'être rien que dans notre centre commun, où tout est confondu sans ombre de distinction. C'est là que je vous donne rendez-vous, et que nous habiterons ensemble. C'est dans ce point indivisible que la Chine et le Canada se viennent join-

dré ; c'est ce qui anéantit toutes les distances.

Au nom de Dieu , que N... soit simple, petit, ouvert, sans réserve, défiant de soi et dépendant de vous. Il trouvera en vous non-seulement tout ce qui lui manque, mais encore tout ce que vous n'avez point ; car Dieu le fera passer par vous pour lui , sans vous le donner pour vous-même. Qu'il croie petitement, qu'il vive de pure foi, et il lui sera donné à proportion de ce qu'il aura cru.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE
DU PREMIER VOLUME.

I. A L'ÉLECTEUR DE COLOGNE. — Avis à ce prince sur la manière dont il doit se préparer à l'épiscopat.	Page 1
II. Au même. — Avis sur le choix d'un nouveau confesseur, et sur la préparation à son sacre.	14
III. A M. COLBERT, archevêque de Rouen. — Sur le luxe des bâtimens.	19
IV. A un supérieur de communauté. — Principes de conduite pour remplir les devoirs de sa place.	25
V. Félicitations à un ecclésiastique revenu de quelques préventions en matière de doctrine.	31
VI. AU P. LAMY, bénédictin. — Sur les dégoûts et les sécheresses de l'oraison.	35

VII. Au même. — Avec quelle précaution il faut conduire les âmes qui paroissent être dans des voies extraordinaires.	Page 44
VIII. Au même. — Éloge du P. Mabillon. Avis sur la manière de réciter l'office divin.	49
IX. Au même. — Contre l'esprit de curiosité et la science qui enfle.	51
X. Au même. — Ses inquiétudes sur la santé de ce père. Exhortation au parfait abandon.	54
XI. Au même. — Sur le même sujet.	56
XII. Au même. — Ne pas croire aisément aux opérations extraordinaires ; suivre paisiblement l'attrait que Dieu nous donne dans l'oraison	57
XIII. A LA SOEUR CHARLOTTE DE SAINT-CYPRIEN, carmélite. — Sur l'oraison de contemplation, et sur les différents états de la perfection chrétienne.	61
XIV. Sur la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix ; recourir au directeur en esprit de foi et d'obéissance.	88
XV. Contre le goût de l'esprit.	91

- XVI. Précautions à prendre contre l'illusion dans les voies intérieures ; s'exercer surtout à l'humilité. Page 93
- XVII. Sur le même sujet. 97
- XVIII. Exhortation à l'obéissance et à la simplicité. 101
- XIX. Sur le même sujet. 104
- XX. Sur la mort édifiante de l'abbé de Langeron. 106
- XXI. L'esprit de prière, préservatif assuré contre les nouveautés en matière de doctrine. Combien l'amour adoucit les dépouillements les plus terribles à la nature. 109
- XXII. Exhortation à souffrir patiemment les maux que Dieu envoie ; suivre en tout et avec paix l'attrait de la grâce. 111
- XXIII. A une religieuse. — Des dons les plus éminents sont soumis à l'obéissance 117
- XXIV. A LA MÈRE MARIE DE L'ASCENSION, carmélite, sa nièce. — Principes de conduite pour une supérieure. 124
- XXV. A une personne sur le point d'entrer en religion. — La paix du cœur

- ne se trouve que dans un entier abandon à Dieu. Différence entre la sagesse que la grâce donne et celle qui vient du naturel Page 128
- XXVI. A une novice sur le point de faire profession. — En quoi consiste le vrai sacrifice de soi-même à Dieu ; le faire sans réserve 134
- XXVII. A une religieuse. — Souffrir avec résignation les opérations les plus pénibles de la main de Dieu 137
- XXVIII. A une religieuse. — Comment acquérir la véritable discrétion 142
- XXIX. A une religieuse. — Obéissance, simplicité, mort à soi-même. Sentiments de Fénelon sur sa promotion à l'épiscopat 145
- XXX. A LA SOEUR CÉLESTE-FRANÇOISE DE LANNOY, religieuse de SAINT-ANDRÉ à Tournai. — Il l'exhorte à demeurer en paix dans la place où la Providence l'a mise, en pratiquant les vertus de de son état. 152

LETTRES

A DIVERSES PERSONNES DU MONDE,

QUI COMMENÇOIENT A MENER UNE VIE CHRÉTIENNE.

- XXXI. Combien les voies de Dieu sont douces à quiconque les suit avec amour; avis pour le règlement de la conduite, Page 154
- XXXII. Bonheur de se donner à Dieu, et de quitter tout le reste par une véritable conversion 164
- XXXIII. Instances à une personne irrésolue sur sa conversion 189
- XXXIV. Dangers de la mollesse et de l'amusement. Règles de conduite pour les combattre et les surmonter 196
- XXXV. Quelques avis sur la méditation et sur la manière de profiter de ses lectures 211
- XXXVI. Divers avis pour la conduite intérieure, et pour l'extérieure 217
- XXXVII. Règles de conduite pour une âme nouvellement revenue à Dieu . . . 226
- XXXVIII. Ne pas se presser de quitter son

emploi , sous prétexte de la dissipation à laquelle on y est exposé. Page	234
XXXIX. Avis sur la manière de faire l'oraison et les autres exercices de piété.	238
XL. A MADAME DE MAINTENON. — Réponse à cette dame , qui l'avoit prié de lui faire connoître les défauts qu'il avoit pu remarquer en elle.....	267
XLI. A un militaire. — Il lui reproche affectueusement ses écarts , et l'exhorte à revenir à cette religion qu'il a pratiquée avec tant de consolation..	294
XLII. Mépriser les jugements du monde , et se montrer ouvertement chrétien..	301
XLIII. L'onction de la grâce supplée aux lectures qu'on ne peut pas faire. Pratique du recueillement parmi les embarras ordinaires de la vie	306
XLIV. Méthode que les commençants doivent suivre dans l'oraison,.....	309
XLV. Sur le même sujet.....	314
XLVI. Sur la pratique du recueillement habituel, avis pour le temps de l'oraison.....	320
XLVII. Sur la pratique du recueillement ;	

- sur les jeux de hasard et les chansons
profanes..... Page 323
- XLVIII. Comment un homme en dignité
doit travailler à arrêter la fougue des
jeunes gens de la cour ; discipline qu'il
doit maintenir parmi les troupes.... 328
- XLIX. A UN AMI. — Prendre en esprit de
pénitence les assujettissements de son
état ; mépriser les discours du monde. 335
- L. Être très-réservé dans ses jugements.. 338
- LI. Supporter patiemment ses défauts ; ne
pas trop raisonner sur soi-même.... 340
- LII. Eviter la hauteur et la décision ; pra-
tiquer la douceur et l'humilité..... 342
- LIII. Sur le support d'autrui , et sur l'o-
raison..... 344
- LIV. Bon usage des maladies ; se défier de
ses propres jugements..... 346
- LV. Se modérer en tout ; exhortation à
une conduite simple et ingénue..... 349
- LVI. Divers avis pour une conduite sage
et chrétienne..... 351
- LVII. Éviter la hauteur, et s'appliquer à
l'humilité..... 356

- LVIII. Mourir à ses goûts, et vivre dans une entière dépendance de la grâce. P. 360
- LIX. Exhortation à la franchise, à la candeur, à la petitesse; fuir les curiosités de l'esprit. 361
- LX. Effets d'une amitié chrétienne. 363
- LXI. A un seigneur de la cour. — Réponse à une consultation sur la sanctification des actions indifférentes, et sur la manière de faire les exercices de piété. 365
- LXII. A un militaire. — Comment se soutenir parmi les dangers de sa profession. 380
- LXIII. A un militaire. — Sur la méditation, le choix des lectures, et la sainte liberté avec laquelle il faut agir en tout. 383
- LXIV. A une dame qui faisait profession de piété. — Écouter Dieu et non l'amour-propre. 390
- LXV. Se mettre sans effort en la présence de Dieu. 391
- LXVI. Combattre paisiblement les écarts et la légèreté de l'imagination. 393

LXVII. Sur le même sujet.	Page 395
LXVIII. Réponse à diverses difficultés sur l'attrait intérieur, le recueillement, l'ouverture du cœur, etc., et la ma- nière d'être avec les créatures.	396
LXIX. Divers avis sur l'oraison.	401
LXX. De l'utilité des privations.	403
LXXI. Précautions à prendre contre l'il- lusion.	405
LXXII. Préférer la charité et l'humilité à la réputation et au desir de savoir.	406
LXXIII. Divers avis pour la paix inté- rieure.	409
LXXIV. A une demoiselle qui vivoit dans le monde, et qui faisoit profession de piété. — User bien du moment pré- sent ; exhortation au recueillement et à l'humilité.	411
LXXV. Préférer la paix et l'édification commune à sa propre justification.	414
LXXVI. Péril d'être approuvé des hom- mes. Caractère de l'humilité. Moyens de remédier à la dissipation et à la sécheresse.	416

LXXVII. Souffrir les outrages avec humilité et en silence.....	Page 419
LXXVIII. S'appliquer au recueillement et à l'humilité. Réprimer la curiosité dans le choix des lectures.....	423
LXXIX. Ne point prendre feu sur les dérèglements des hommes, mais remettre tout à Dieu en paix dans l'accomplissement de nos devoirs.....	427
LXXX. Chercher ses amis en Dieu et se mortifier.....	430
LXXXI. Avantages de s'être vu près de la mort.....	432
LXXXII. Souffrir en paix les bas sentiments que les autres conçoivent de nous.....	434
LXXXIII. Nécessité et bonheur de souffrir dans cette vie.....	437
LXXXIV. Amortir notre activité naturelle.	440
LXXXV. Accorder la condescendance pour autrui, avec la fermeté nécessaire pour ne se laisser point entraîner au relâchement.....	442
LXXXVI. Le naturel ne se surmonte pas tout d'un coup.....	445

- LXXXVII. Réserver toutes ses affections
pour Dieu..... Page 449
- LXXXVIII. Porter l'esprit d'oraison dans
tout ce que l'on fait..... 451
- LXXXIX. Ménager les forces du corps ;
amortir l'activité naturelle..... 454
- XC. Contre l'empressement et la vivacité
naturelle..... 456
- XCI. Pourquoi Dieu permet la diminution
de la ferveur sensible..... 458
- XCII. Utilité de sentir notre foiblesse à la
vue de la mort. Comment on doit
porter la perte de ceux qu'on aime.. 462
- XCIII. S'accoutumer à la perte de ce qui
flatte dans la ferveur et le recueille-
ment sensibles..... 465
- XCIV. Avis pour l'extérieur et l'intérieur,
lorsqu'on est en sécheresses..... 468
- XCV. Moyens pour se conserver en paix
avec les autres..... 471
- XCVI. Sur l'impression pénible que l'on
ressent de la mort..... 473
- XCVII. S'abandonner à Dieu, obéir, se
taire, souffrir..... 477

XCVIII. Prix des exercices de piété faits sans goût et avec peine, pour l'amour de Dieu	Page 479
XCIX. Ce qu'il faut faire quand on se trouve en paix	484
C. Comment on doit porter la vue de la mort, quand l'affoiblissement de l'âge nous la montre plus proche	487
CI. Le travail sur nous-mêmes doit s'opérer plus pour le dedans que pour le dehors. L'oraison doit s'étendre sur tout ce que nous faisons	490
CII. Sur le détachement du monde	497
CIII. Allier ensemble l'exactitude et la liberté d'esprit	501
CIV. L'oraison est bonne à tout ; le propre esprit fait tout le contraire. Persévérer dans la voie de la perfection .	509
CV. Support des défauts d'autrui, et facilité à se laisser reprendre	513
CVI. Exhortation à la condescendance pour les défauts et imperfections d'autrui	516
CVII. Les cœurs réunis en Dieu sont ensemble, bien que séparés par les lieux .	519

- CVIII. Comment les infidélités d'une per-
sonne attristent l'esprit de Dieu, dans
une autre que la même grâce unit. P. 521
- CIX. L'union des âmes ne doit point être
une société de vie, mais de mort, tant
pour le dehors que pour le dedans. . 524
- CX. Avis pour une personne attirée au re-
cueillement, et qui songeoit à entrer
au couvent. 528
- CXI. Avis sur le choix des sociétés. Ne pas
trop raisonner sur notre état intérieur. 531
- CXII. Réunion en unité dans notre centre
commun. 536

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet),
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.



LES LETTRES-SCIENTIFIQUES DE PARIS
UN DE PREMIER VOLUME



FIN DU PREMIER VOLUME
DES LETTRES SPIRITUELLES DE FÉNELON